26e Année N° 11 1er Juin 1919

GENERAL LIBRARY
JUL 1 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Réflexions pendant la Guerre.* — III	449
Édouard Estaunié	*L'Ascension de M. Baslèvre* (3e partie)	462
H. C.	*Les Relations de la France avec le Saint-Siège*	501
G. de la Rochefoucauld	*L'Homme qui perd la Vue*	537
Cdant Émile Vedel	*Quelques Épisodes inédits de la Guerre sous-marine*	571
Longworth-Chambrun	*Une Autobiographie de Shakespeare.* — II	599
Jacques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	627
Auguste Gauvain	*L'Italie et les Yougoslaves*	647

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ,
par **Madeleine Clemenceau Jacquemaire.**

D'importants fragments de l'ouvrage qui paraît aujourd'hui ont permis à nos lecteurs d'apprécier un talent fait de vérité dans l'observation et d'émotion contenue. Mais il faut signaler la profonde impression que produit la lecture du volume : contés avec la virile et nerveuse sobriété qui est le propre des œuvres fortes, ces épisodes de la vie des hôpitaux du front atteignent un pathétique intense par la directe et précise évocation des drames de la souffrance et de la mort. Efforts pour ranimer des chairs exsangues, pitié ardente de l'infirmière pour les lentes agonies auxquelles elle verse le réconfort d'un peu d'affection, tortures innombrables qu'endurent pour leur pays les soldats au corps fragile devant l'obus ennemi, mais à l'âme simplement et noblement héroïque, tout cela revit dans ce livre : il restera pour rappeler le respect reconnaissant que tous les Français doivent aux *Hommes de bonne volonté.*

LES AMANTS DE SYRACUSE,
par **Maxime Formont.**

C'est dans l'ancienne Syracuse que nous conduit le nouveau roman de M. Maxime Formont ; elle y est dépeinte dans tout l'éclat de sa puissance, à l'époque où elle se libérait de la tyrannie, puis pendant le siège célèbre où le génie d'Archimède tint en échec Marcellus et l'armée romaine sous les remparts de l'Achradine. Sur l'admirable décor de la baie de Syracuse, comme devant une large fresque, se déroule une action qui mêle une fraîche idylle, devenue le tragique roman de l'amour et de la jalousie, à l'histoire de la splendeur puis de la perte de la grande cité. Avec un rare sentiment des croyances et des mœurs de la Grèce antique qu'il connaît en érudit et décrit en poète, l'auteur, donnant une nouvelle preuve de la souplesse de son talent, a rendu parfaite cette évocation de la vie antique : ajoutons que le roman est d'une langue toujours égale à elle-même dans sa simplicité harmonieuse et sa pureté.

Dans ses plus prochains numéros, la **REVUE DE PARIS** *publiera :*

Comtesse de Noailles — **POÈMES**

Gustave Flaubert — **LETTRES INÉDITES**

Marcelle Tinayre — **LES LAMPES VOILÉES,** Roman

Abel Hermant — **LA JOURNÉE BRÈVE,** Roman

Et des articles de MM. ERNEST LAVISSE et MARCEL PRÉVOST

DISCOURS DE M. MARCEL PRÉVOST
en réponse à **Mgr Alfred Baudrillard.**

La presse des partis les plus opposés a fait un accueil chaleureux à ce discours académique, qui pourtant traitait de questions brûlantes, telles que la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de l'Enseignement, la reprise des relations entre la France et le Saint-Siège. C'est que, d'abord, la bonne foi de l'orateur, son amour sincère de la liberté, son vœu patriotique de l'union entre les Français, éclatent à chaque page. C'est aussi qu'en France l'esprit ne perd jamais ses droits ; et le discours de M. Marcel Prévost, pour traiter à fond de graves problèmes, n'en a pas moins été jugé fort spirituel.

L'ATLANTIDE,
par **Pierre Benoit.**

Le roman de M. Pierre Benoit eut naguère dans cette *Revue* le plus grand succès. On se plut à y reconnaître, au degré d'excellence, le don essentiel du conteur, romancier ou nouvelliste, qui est celui de l'intérêt, une adresse singulière à mener un récit plein de fantaisie et toujours vraisemblable, et cette diversité d'inspiration par quoi l'écrivain peut tour à tour amuser son lecteur et le faire rêver. *L'Atlantide* vient de paraître en librairie. Ceux qu'elle charma dans la *Revue de Paris* la retrouveront avec le même plaisir dans le volume. Après *Kœnigsmark, l'Atlantide* consacre définitivement le nom de M. Pierre Benoit romancier.

RÉFLEXIONS PENDANT LA GUERRE

Aux heures sombres de la guerre, une voix intérieure a demandé : « Pour porter ce tragique destin, que valent tes épaules et ton cœur? » Alors celui qui vivait au jour le jour, occupé à des tâches, amusé par des plaisirs, attentif aux gens et choses du dehors, distrait de lui-même, égoïste sans d'ailleurs le souci de connaître son moi, s'est recueilli.

Il a rebroussé son chemin jusqu'au point où se lève l'aube de son souvenir. Les morts qu'il aima sont sortis de la tombe ; il a revu leurs visages et réentendu leurs voix. Des paysages du temps de sa jeunesse se sont encadrés dans l'horizon natal : pour moi, au printemps, une « pâture » close de haies vives : l'herbe drue y luisait, des bœufs ruminaient à l'ombre ajourée des pommiers fleuris; c'était la nature en son travail paisible; par moments, le cri d'un coq, jailli d'une ferme voisine, perçait le grand silence ; — ou bien, à l'automne, un sentier pénétrant la forêt profonde, montant et descendant entre les hauts taillis, les taches de lumière mobiles au gré du vent qui secouait les branches; la valse des feuilles mortes accompagnée par le bruissement sonore des grands souffles d'octobre; les derniers chants du coucou mélancolique; et puis, à l'automne comme au printemps, au printemps comme à l'automne, ma jeunesse rêveuse. La douceur de ces souvenirs aux heures sombres ne peut être exprimée.

Mais arrivent les dates principales de la vie, celles des événe-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1918 et du 15 janvier 1919

ments décisifs. La voix interroge : « Le jour où tu fis telle chose, pourquoi l'as-tu faite? » L'interrogé donne telle ou telle raison; mais la voix : « Es-tu bien sûr? Cherche, cherche bien. » Alors commence l'examen de conscience. Hélas ! comme on se haïrait si l'on ne savait que « le juste pèche sept fois par jour », si des confessions de saints et de philosophes, de payens et de chrétiens n'avouaient l'incurable faiblesse de notre nature. J'ai relu avec une intense attention l'*Imitation de Jésus-Christ*, longue plainte d'une âme endolorie, qui, du commencement à la fin, se reconnaît impuissante à se fixer dans l'unique amour.

Ces heures de recueillement furent des heures religieuses.

Les uns ont fortifié la foi de leur enfance ; d'autres sont retournés, pour s'y réfugier, à cette foi qui explique en l'homme le « principe de grandeur » et le « principe de misère », accepte la souffrance, remercie comme d'un bienfait la main qui l'inflige, et soutient le marcheur en sa voie douloureuse par la splendeur de l'espérance. D'autres en vain soufflèrent sur les cendres de leurs croyances ; quelques flammes s'élevèrent pour bientôt retomber et s'éteindre. Point par orgueil, — oh! non! — point avec joie, — oh! non! — ils se sont résignés à l'incroyance finale. *Non possum! Non possum!*

Mais croyants et incroyants sont montés en des régions hautes, d'où ils ont mesuré la petitesse des objets qui préoccupent le commun des hommes. Hélas ! ces heures ne furent ni nombreuses ni longues. Au premier rayon de soleil à travers le nuage sombre, l'effort vers le sublime se détendait. La douleur est-elle donc seule capable de nous élever au-dessus de la vie vulgaire? Mais les beaux grands moments ne sont pas perdus; le souvenir qu'on en garde entretient quelque noblesse dans l'âme.

C'est pourquoi les heures de méditation pendant la guerre furent bienfaisantes à ceux qui les vécurent.

***

Un des effets les plus considérables de la guerre a été de révéler la France à elle-même et aux autres.

En 1914, l'état de notre pays inquiétait les patriotes réflé-

chis. Pour avoir voulu décrire cet état au cours de la guerre[1], j'ai encouru la sévérité de la censure ; aujourd'hui il est permis de parler.

C'était une médiocrité universelle : point d'hommes conducteurs, point d'idées directrices, ni de sentiments unanimes ; nulle fraternité. Le député d'arrondissement régnait, à la fois patron et client d'électeurs qui étaient à la fois clients et patrons de l'élu ; un enchevêtrement de dépendances ; la permanence du candidat dans l'élu ; pour assurer la réélection, le trésor, même les lois, même la justice, sacrifiés à des intérêts particuliers ; les préfets abaissés au rôle d'agents électoraux ; l'administration française pervertie par le favoritisme politique ; au Parlement, la plus détestable méthode de travail ; les compétitions ministérielles ; les personnes plus encore que les programmes en lutte ; des antipathies personnelles devenues affaires d'État ; des listes ministérielles étranges où d'essentiels départements étaient attribués à d'évidentes incompétences ; les gouvernants guettés par les remplaçants, toujours sur la défensive ; la perpétuelle préoccupation du traquenard. Où trouver le temps de penser à la France? Aucune vue d'ensemble sur les intérêts et les besoins du pays ; nos sources de richesse négligées, captées par des Allemands ; des fléaux connus, repérés, copieusement décrits, ravageant la France, l'exténuant, sans que le Parlement osât entreprendre le remède. Et cela était à proprement parler criminel. Des patriotes s'inquiétaient, disais-je. J'en ai connu, qui, voyant la France s'affaiblir de jour en jour, et notre place se rétrécir dans l'ensemble des nations, et le pays s'accoutumer à cet état misérable comme s'il n'avait plus la force de réagir, j'en ai connu qui désespéraient.

A quel moment de sa destinée historique la France était-elle donc arrivée à la veille de la guerre? Où allait-elle? Qu'on me permette de dire que j'avais une raison particulière de le demander. En même temps que s'achevait la publication, que j'eus l'honneur de diriger, d'une histoire de France depuis les origines jusqu'en 1789, la suite, depuis 1789 jusqu'à nos jours, se préparait et même était très avancée. Mais où nous arrêter, à quel événement? Quelle date? Comment

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1916.

conclure et prévoir? Car une conclusion était nécessaire, et il y fallait quelque vue sur notre avenir. Mais qui pouvait se flatter de voir devant soi? L'obscurité me faisait peur.

***

Tout à coup, à l'heure du péril, la France est apparue.

La France savait que cette heure viendrait. Certes, elle ne voulait pas la guerre, mais elle la savait fatale. Quand elle la vit arriver, elle dit : La voilà ! Et elle accepta le destin. Son émotion était grave. Sans doute, nos soldats furent acclamés et couverts de fleurs aux stations des chemins de fer; mais point de manifestations bruyantes ; point de clameurs : A Berlin ! La résolution d'en finir une fois pour toutes.

La France savait qu'il s'agissait de défendre sa vie. Elle savait aussi que l'Allemagne, par son orgueil insensé, par sa convoitise énorme, était l'ennemie du genre humain, et que donc il importait à l'humanité d'abattre le monstre. Combattre pour la patrie et pour l'humanité en même temps, c'est son affaire à elle, la France !

Le double sentiment éveilla les énergies et les soutint à l'usine, aux champs, dans les laboratoires des savants, les associations de charité, les ambulances, dans les millions de familles en inquiétude ou en deuil. Mais, au-dessus de tant de vertus manifestées ensemble, apparaissent, comme le plus éclatant témoignage en l'honneur de la patrie, les vertus du soldat.

***

Le soldat de France est le principal révélateur de la France. Il n'est pas un personnage à grands gestes et grandes paroles ; il est né au pays du sourire ; *poilu*, comme il s'appelle, est un mot qui sourit. Quoiqu'il aime à entendre bien parler, il gouaille aux phrases d'éloquence. Il entend qu'on ne lui bourre pas le crâne, et voilà encore un mot qu'il a trouvé. Aussi bien n'a-t-on pas grand'chose à lui apprendre; il sait l'essentiel : à savoir, d'abord, qu'il faut défendre son pays, comme on a toujours fait, depuis que le monde est

monde ; et puis que, dans le péril, l'honneur commande le courage. Il ne connaît pas bien toutes les raisons d'aimer la France ; cela, c'est l'affaire des savants ; mais il n'ignore pas que sa patrie a fait grande figure dans le monde, qu'elle est glorieuse, et que lui, poilu, participe à cette gloire. Il ne croit pas que tout aille pour le mieux au pays de France : oh, non ! Dans la vie civile, comme dans la vie militaire, il grogne ; mais il se sent homme libre en marche vers une liberté plus grande et une meilleure justice. Et puis enfin — pas n'est besoin de tant de discours — il aime l'honneur et la patrie, et voilà tout.

Le soldat de France a, dans la bataille, l'élan, depuis longtemps admiré, de la « furie française », et il est capable de ténacité dans la patience, il a supporté le froid, la fange, la vermine, les rongeurs, la faim ; tous ces maux dans le perpétuel danger d'une horrible mort. Et puis, sous la commune discipline, il reste une personne, une personne qui comprend, vite, devine à l'occasion, n'a pas besoin d'être perpétuellement tenue en bride par des ordres; il est débrouillard, c'est-à-dire intelligent et ingénieux.

Admirable soldat ! Combien de fois ce mot a été répété par des officiers de tout grade : « Nos hommes sont admirables ! C'est à se mettre à genoux devant eux. »

Mais l'armistice a suspendu la guerre ; le soldat entre en terre allemande. La fougue du combat n'est pas apaisée en lui, semble-t-il ; il est vainqueur ; tous les forfaits commis par l'ennemi, il les connaît, car il a, par des routes défoncées, traversé des pays de Flandre ou de Picardie, de Champagne et de Lorraine, trous entre des ruines, paysages lunaires. Que va-t-il faire? Des ordres sont donnés par les grands chefs, et la stricte discipline recommandée. Mais le soldat a deviné les ordres. Le voilà qui accentue les marques de déférence envers les officiers; jamais il n'a salué si correctement, si amplement; il faut bien montrer aux Boches qu'on est une armée bien ordonnée. Il faut bien leur montrer aussi ce qu'est le soldat d'un peuple qui s'honore d'être humain. « Chacun de nos soldats, m'a dit M. le président Poincaré, se croit chargé d'une mission. » Et le général Mangin a déclaré : « Chacun de mes hommes se croit un ambassadeur à l'étranger. » Des officiers, revenant des pays occupés,

m'ont dit : « Nos hommes sont encore plus admirables que dans les tranchées. »

La nature et l'œuvre de siècles nombreux ont produit le soldat de France. Des civilisations qui s'épanouirent sur notre terre, quelque chose d'indéfinissable a pénétré même le plus humble d'entre nous. — Qu'est-ce après tout que ce plus humble? Quelqu'un que les circonstances de sa vie ont relégué aux derniers rangs, mais qui peut-être avait l'aptitude à monter aux premiers. — Ce que l'éducation nous a donné, il ne le sait pas, mais il est capable de le sentir. Il est né dans l'ambiance française ; il est quelqu'un de France. Par là lui est communiquée une noblesse. Je me souviens d'un mot de Pierre Mille : « Nous sommes une démocratie de quarante millions d'aristocrates. »

C'est pourquoi nous pouvons avoir confiance en l'avenir de notre peuple. Les jours prochains sont obscurs, et les derniers remous de la terrible guerre, dangereux. Mais les remous s'apaiseront ; la vie normale reprendra comme elle a repris sur les ruines de la guerre de Cent ans, sur les ruines de nos guerres civiles et religieuses. A la révélation de la France par la guerre nous devons ce bel espoir.

*
* *

Vous vous demandez, vous qui m'écoutez : « Ne va-t-il pas conclure : la guerre est bienfaisante? »

Attendez ! Je n'ai pas tout dit. Je ne vois pas comment, sans la guerre, auraient été libérés les peuples opprimés et si durement par l'Allemand, l'Autrichien, le Hongrois et le Turc. Je ne vois pas non plus comment, la guerre ôtée, aurait été porté au premier plan de l'avenir le problème du travail et des travailleurs, qui intéresse la masse du genre humain.

« — Allons, décidez-vous; concluez : « La guerre est bienfaisante. »

Jamais je ne prononcerai cette parole sacrilège. Je n'oublie ni les gouttes de sang versé, ni les larmes humaines, ni les larmes des choses. Je souffre de la grande pitié répandue sur toute la face de la terre. Je déplore le retour offensif des instincts sauvages, la joie des tueries, et tout ce grand désordre

que la guerre laisse dans les âmes, la brutale avidité de jouissance, le déchaînement de la bête. Sans doute, j'ai prononcé le mot *bienfait*, et c'en est un, n'est-ce pas, que la libération de notre Lorraine et de notre Alsace, par exemple; mais pourquoi la guerre a-t-elle été nécessaire pour l'obtenir? Parce que les nations européennes, vivant leur étroite vie égoïste, entretenant la rancune de leurs vieilles discordes, n'ont pas voulu prévoir le grand péril qui les menaçait. Elles ont laissé la Prusse pratiquer son industrie nationale contre le Danemark en 1864, contre l'Autriche en 1866, contre la France en 1870. Danemark, Autriche, France succombèrent. L'Europe expie sa faute ; oui, la guerre présente est une expiation. Si donc la guerre est un bienfait, c'est à cause de la malfaisance passée de l'humanité. La grande question d'aujourd'hui est de savoir si elle profitera de la terrible leçon.

« — Le croyez-vous? »

« — Je veux le croire.

« — La réponse est ambiguë. »

Elle est sincère. Voyez-vous, j'ai l'âme trop assombrie pour que des illusions puissent la rasséréner. Je souris amèrement quand j'entends dire qu'en ce moment même une aube se lève, l'aube d'un jour sans fin de paix et de joie ; car le mot joie a été prononcé par le président des États-Unis.

A la veille de ce jour, où en est donc l'humanité? Au temps de ma jeunesse, nous l'aimions, l'humanité. Enfant, j'ai pleuré de grosses larmes sur les dernières pages de *l'Oncle Tom*; j'ai souffert dans la prison brûlante de Silvio Pellico; la délivrance de Milan en 1859 m'allégea d'un tourment ; en 1863, les exploits des « faucheurs » polonais m'enthousiasmèrent. C'est bien l'humanité que nous aimions en ces opprimés. Sur ce grand mot, qu'entendions-nous au juste? Rien de précis ; nous ne regardions aucune carte ; nous ne savions rien de l'ethnographie. Nous nous sentions personnes intelligentes et sensibles, et, par cela même, personnes nobles. Nous avions le sentiment d'une dignité de l'être humain; il nous révoltait qu'en quoi que ce fût cette dignité fût offensée.

Enfantines naïvetés, qui me semblent si lointaines ! Elle est là, sous nos yeux, l'humanité réelle ! Elle se démène dans la Conférence de la Paix. Parmi les questions qui

occupent cette assemblée, une des plus graves est celle des frontières, c'est-à-dire des barrières entre les peuples. Chacun veut la sienne ferme et solide. Le voisin se méfie du voisin, et il a pour cela de vieilles et bonnes raisons. On prétend classer les hommes par races : « Êtes-vous brachycéphales ou dolichocéphales? » On mesure des crânes, on note la couleur des yeux. Et puis : « Quelle langue parlez-vous? » « Une langue slave. » — « Oui, mais quel dialecte? » On relève ainsi tout ce qui distingue, tout ce qui divise. Ils se sont trompés, ceux qui ont cru que la vapeur, le télégraphe, le téléphone, toutes ces inventions qui ont à peu près supprimé les distances et permis l'échange rapide des idées, les colloques internationaux de toute sorte, réconcilieraient les nations. Au moment où elles se produisaient, le nationalisme s'exaspérait. Au lieu de se dilater, si je puis dire, on se replie sur soi-même, on se recroqueville. Nous sommes en pleine régression vers la tribu primitive, qui « se glorifiait, comme César l'a dit à propos de la tribu germanique, de ravager le plus largement possible les terres voisines et de faire autour d'elles des solitudes [1] ».

***

« — Alors vous êtes pessimiste et vous désespérez de l'avenir? »

Je ne désespère pas. Si je crains et déteste l'illusion, c'est qu'elle est mère de désespérance. Sur le réel, sur le vrai, je veux établir mon jugement et ma conduite. Je hausse les épaules quand on m'annonce pour demain le règne de l'amour — ce mot a été dit aussi par le président Wilson. Comment, avec les haines et dissidences d'aujourd'hui, faire de l'amour? A demain, l'amour? Non, non, non. Ni après-demain non plus. Quand? Je ne sais.

« — Croyez-vous donc qu'il n'y ait rien à faire pour le temps présent? »

Je crois qu'il y a tout à faire et qu'il faut s'y mettre tout de suite, et d'abord — ne souriez pas, attendez — organiser la

1. *Maxima laus est, quam latissimas circum se vastatis finibus solitudines facere.*

Société des Nations. Beaucoup croient qu'elle manquera son objet. Quand même, il faudrait essayer. Notre soldat est entré en guerre avec le vouloir et l'espoir de tuer la guerre; de même le soldat d'Angleterre et le soldat d'Amérique. Aux soldats et à leurs peuples, il faut donner satisfaction. *Il le faut.*

Que les gouvernants pensent aux gouvernés ; que les chefs politiques des peuples fassent bien attention aux peuples. Entre les uns et les autres, le malentendu peut devenir grave. Les chefs politiques sont de sincères démocrates assurément, hommes de progrès, orientés vers l'avenir ; mais ils habitent des logis où une longue série de ministres les a précédés ; dans les tentures de ces logis dorment de vieux microbes. Ils prennent la suite d'anciennes affaires, consultent des archives; là encore, des microbes. Difficile aussi de ne pas prendre certains tons, certaines attitudes; on est des personnages, après tout. Bien entendu, aussi, on voit les difficultés des choses, on pèse les *pour* et les *contre*; on sait tout ce que les peuples ignorent; mais les peuples veulent d'autant plus fortement ce qu'ils veulent qu'ils ne connaissent pas les obstacles. Prenez garde, messieurs les dirigeants. Il ne faut pas qu'ils portent sur vous ce jugement : « Tous ces gens-là n'ont pas su empêcher la guerre. Voilà qu'ils ne savent pas organiser la paix. Qu'ils disparaissent ! »

« — Soit ! Supposons la Société des Nations organisée. Lui prêtez-vous, pour assurer la paix et l'ordre dans l'humanité, une efficacité souveraine? Prenez garde ! Vous glissez dans le mysticisme ! »

Non. Je ne crois pas que la Société des Nations réussisse par la seule vertu de son noble idéal. Je veux rester dans le réel. Plaçons cette société dans les circonstances possibles de l'avenir. Mais ici, tout d'abord, une terrible difficulté : quelles sont les possibilités de l'avenir? Je ne crois pas que personne au monde soit capable de les prévoir toutes. Sur ce point, méditons une page de Fustel de Coulanges :

« L'histoire ne résout pas les questions : elle nous apprend à les examiner. Elle nous enseigne, au moins, comment il faut s'y prendre pour observer les faits humains. Le regard que nous jetons sur les choses présentes est toujours troublé par quelque intérêt personnel, quelque préjugé ou quelque pas-

sion. Voir juste est impossible presque. S'il s'agit au contraire du passé, notre regard est plus calme et plus sûr... Les faits accomplis se présentent à nous avec une bien autre netteté que les faits en voie d'accomplissement. Nous en voyons le commencement et la fin, la cause et les effets, les tenants et les aboutissants. Nous y distinguons l'essentiel de l'accessoire. Nous en saisissons la marche, la direction et le vrai sens. Pendant qu'ils s'accomplissaient, les hommes ne les comprenaient pas. Il y a toujours dans les événements humains une partie qui n'est qu'extérieure et apparente : c'est, d'ordinaire, cette partie qui frappe le plus les yeux des contemporains. Aussi est-il fort rare qu'un grand fait ait été compris par ceux-là qui ont travaillé à le produire. Presque toujours chaque génération s'est trompée sur ses œuvres. Elle a agi sans savoir nettement ce qu'elle faisait. Elle croyait viser à un but et c'est à un but tout autre que ses efforts l'ont conduite. Il semble qu'il soit au-dessus des forces de l'esprit humain d'avoir l'intuition nette du présent. »

En quoi donc nous sommes-nous trompés « sur nos œuvres »? Quel but avons-nous atteint, alors que nous en visions un autre? Pour le savoir, pour tâcher de le savoir, transportons-nous par la pensée dans l'avenir. Faisons un bond d'un demi-siècle. Comme tout est changé ! Nos générations ont disparu; les combattants sont morts, leurs fils sont morts. Les petits-fils apprennent l'histoire de la guerre, non plus en écoutant ceux qui l'ont faite ou qui l'ont vu faire, mais en classe, dans des livres d'histoire après tant d'autres guerres. Beaucoup de ruines ont été réparées; les autres qu'on est habitué à voir depuis si longtemps n'émeuvent plus le passant. Elles ont dans la centième édition du Guide Joanne leurs notices, comme les ruines de Jumièges ou des amphithéâtres romains d'Arles et de Nîmes. L'afflux des touristes de tous les pays, énorme entre les années 1919 et 1925, a diminué peu à peu jusqu'à devenir insignifiant... Et, par toute la France, dans les ateliers, les métiers battent plus nombreux et plus agiles. Le sol même a été réparé : les trous du paysage lunaire sont comblés.

Donc la guerre est oubliée presque. Ce mot *oubli* nous écorche les lèvres à nous qui avons tant souffert, pleuré, saigné. Mais la douleur perpétuelle nous est défendue par

notre nature même. Dans les deuils privés les plus cruels, combien de jours le sourire attend-il pour reparaître sur nos lèvres? Il faut bien se reprendre à la vie. Ainsi fait la pauvre humanité.

Or, supposez que, d'ici à cinquante ans — comme il est possible — certains problèmes aujourd'hui angoissants soient résolus, que la paix sociale soit organisée, qu'en tous pays la vie soit devenue vivable pour tous; alors des penseurs, habitués à chevaucher les sommets de l'histoire, diront que le grand événement de l'année 1919, c'est l'insertion dans le traité de paix d'une charte internationale, qui commence par ces mots : « Ni en droit, ni en fait, le travail d'un être humain ne doit être assimilé à une marchandise ou à un article de commerce. »

« — Mais, dites-vous, tout cela est hypothétique et paradoxal. Laissons là vos chevaucheurs de sommets. Refaisons en sens inverse le saut d'un demi-siècle. Revenons à nos jours à nous, à nos tristes jours. »

Soit ! J'aurais bien envie de vous donner un autre exemple de notre erreur sur nos œuvres. Le principal travail de la conférence a porté sur la détermination des frontières. Or, je crois que, dans cinquante ans, pour des raisons diverses, que je pourrais énumérer, l'importance des frontières sera singulièrement diminuée. Mais je n'insiste pas, et je reviens à nos jours...

Il est possible que, la paix faite, et, même si elle n'a pleinement satisfait personne, chaque État — ancien ou nouveau — s'occupe à se reconstituer ou à se constituer. Il est possible que les démocraties soient absorbées, chacune chez elle, par le travail d'où sortira une nouvelle organisation sociale. Il est possible qu'elles échangent entre elles des sentiments pacifistes [1].

D'autre part, il est plus que possible, il est probable,

1. Sujets d'inquiétude pourtant : nous n'avons pas le droit de croire à la sincérité de l'Allemagne ; nous avons toutes les raisons de penser que son orgueil, ses appétits, sa fourberie, sa puissance de rancune et de haine, toutes choses très vieilles en elle, congénitales, la pousseront quelque jour à troubler le monde ; d'autre part, une démocratie n'est pas nécessairement pacifiste ; les démocraties industrielles ne se querelleront plus sur les droits historiques, mais à propos de tarifs, à propos de matières premières.

plus que probable, que les leçons données par la guerre porteront leurs fruits au moins pendant les années qui vont venir.

L'horreur du souvenir sera gardée par les combattants, par les générations qui ont vécu pendant la guerre, et qui en ont souffert, par les enfants témoins aussi et victimes.

La guerre a ruiné vainqueurs et vaincus. Aucun des belligérants n'est capable de dépenser, comme autrefois, des milliards en armements.

Pour ces deux raisons, l'une sentimentale, l'autre positive, il est permis d'espérer que, s'il prenait à un peuple quelconque la fantaisie de courir l'aventure de la guerre, le reste du monde crierait haro sur ce forcené.

Nous avons donc du temps devant nous, pendant lequel se poursuivra l'expérience de la *Société des Nations*. Elle aura fort à faire tout de suite, car des affaires, petites ou grandes, seront portées devant sa juridiction. On peut compter qu'elle jugera bien et que ses arrêts seront obéis, ne fût-ce que par crainte de voir reparaître la guerre. L'habitude se prendra de regarder vers elle et de lui faire confiance. De nouveaux principes, peu à peu, s'accréditeront : « Qu'est-ce que nos principes naturels, demande Pascal, sinon nos principes accoutumés ? Et, dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de leurs pères, comme la chasse dans les animaux? Une différente coutume nous donnera d'autres principes naturels, cela se voit par expérience... »

L'expérience démontre en effet que les sociétés humaines, à travers les âges, changent de principes et même en changent du tout au tout ; l'histoire de ces évolutions et révolutions est à proprement parler l'histoire de la civilisation. Après l'idéal de l'*imperium* romain, l'idéal chrétien du « royaume qui n'est pas de ce monde » ; après l'idéal féodal et chevaleresque d'une hiérarchie de droits et de devoirs conjoints, celui de la monarchie absolue de droit divin; puis, révélé par les révolutions d'Angleterre, d'Amérique et de France, l'idéal de la liberté politique : autant de changements de principes, qui forment une succession de contrastes. Pourquoi ne verrions-nous pas surgir un nouveau contraste : après l'idéal de la nation n'aimant qu'elle-même, en perpétuelle défiance à l'égard des autres, et,

pour faire valoir son intérêt propre, armée jusqu'aux dents, l'idéal de la paix entre les peuples et d'une justice arbitrant les conflits.

Laissons donc le temps produire l'accoutumance. Aux principes nouveaux qui naîtront d'elle, ne manqueront en aucun pays les prédicateurs, ni les apôtres ; il s'en est trouvé, à chaque « changement », et ils ont converti le monde. Même les plus meurtris d'entre nous et les plus rebelles à l'illusion n'ont pas le droit de se refuser à l'espérance.

ERNEST LAVISSE

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE[1]

XI

Il faut arrêter, pour un instant, le récit de l'aventure.

Jusqu'alors, il y avait eu des apparences d'événements ; la démarche de Gustave, la visite de Claire, le passage de mademoiselle Fouille à l'horizon : brusquement, durant un mois, tout devint refoulé, enterré au fond d'une conscience et qui était celle de M. Baslèvre.

Pour retracer une évolution ainsi dissimulée, il faudrait, avec des mots sans contour, reproduire des mouvements encore plus impalpables. Le voyage d'un cœur ressemble à une croisière : on y passe d'un hémisphère à l'autre sans que l'horizon change...

Donc, durant un mois, le drame devenu souterrain disparut aux yeux de tous. Seuls, deux ou trois faits dessinèrent, comme des rides, le travail intérieur qui couvait sous les apparences normales.

Tout d'abord, deux jours après le dîner chez Gustave, M. Baslèvre eut le plaisir — ou le déplaisir, comme on voudra — de trouver dans un couloir son ami, le docteur Michon.

— Tiens, — dit celui-ci, — je songeais à vous !

— A moi! — répliqua M. Baslèvre surpris, — pour quelle raison ?

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mai 1919.

— Probablement parce que j'allais vous rencontrer. Avez-vous remarqué que souvent les gens s'annoncent en projetant à l'avance l'intuition de leur existence?

— Toujours psychologue, ce bon docteur !

— Toujours... et vous?

— Mais je n'ai jamais prétendu l'être, que je sache !

— M. Jourdain ne croyait pas non plus faire de la prose. Voyons le visage?... Le printemps vous tient-il encore en humeur vagabonde?

— Pourquoi voulez-vous...

— Je ne veux rien : je devine, cela suffit.

— Seconde intuition?

— Oui : retenez mon avis de l'autre jour : l'inconnu vous guette.

M. Baslèvre fit mine de chercher.

— L'inconnu dont je parlais aux Tuileries, l'homme de la crise enfin...

M. Baslèvre, délivré de son apparente incertitude, eut un sourire allègre :

— Cher docteur, laissez-moi vous en faire la confidence : s'il tentait jamais de me troubler, je me sens de force à l'étrangler en douceur : aussi, le sachant, s'est-il gardé d'insister.

— Ah ! Ah ! Vous avez donc fait sa rencontre?

Mais bien que l'épaule de Michon se fût penchée avidement sur M. Baslèvre, celui-ci lui échappa :

— Pour l'instant la vôtre me suffit...

Second incident, aussi futile :

Depuis que M. Baslèvre avait prêté de l'argent à mademoiselle Fouille, celle-ci était devenue à ses yeux une personne réelle qui, à ce titre, méritait des égards.

Un beau soir, — ce fut, je crois, exactement huit jours après le prêt, — M. Baslèvre, qui rentrait, s'arrêta par suite au quatrième, au lieu de monter d'une traite, et sonna. Il venait inaugurer des relations par une visite de politesse.

Andréa lui ouvrit en maugréant.

— Mademoiselle Fouille est-elle chez elle? — demanda M. Baslèvre très poli.

— Elle y est, mais ne reçoit pas, — répondit rudement Andréa.

— Ah! — fit M. Baslèvre désappointé, — dans ce cas, vous lui direz...

Au juste, qu'avait-il à lui dire?

— ... Enfin, qu'elle sache que je suis venu et que je regrette... oui, je regrette vivement... — et il remit sa carte.

Le même soir, un billet de mademoiselle Fouille apporta des regrets semblables; il ajoutait : « En vous renouvelant l'expression de ma reconnaissance, j'ai le plaisir de vous annoncer que je compte m'acquitter avec une avance notable. »

— Parfait ! — dit M. Baslèvre à mi-voix, — mais ce n'est pas pour cela que j'y allais.

Alors, pourquoi?

Pendant la même semaine, il fit aussi l'enquête promise à Claire. Il ne s'adressait plus à M. Rabault mais allait lui-même au secrétariat-général et au bureau du personnel. On peut résumer en une ligne les résultats qu'il obtint : des hypothèses et des on-dit. Il était probable que les dépenses de l'expéditionnaire Gros excédaient ses ressources. Certains supposaient qu'il avait une maîtresse riche, d'autres qu'il jouait aux courses. Au total, l'inexplicable demeurait entier.

Enfin et surtout, M. Baslèvre fit, à plusieurs reprises, le voyage du boulevard Blanqui. A vrai dire c'était là une modification importante dans sa vie, mais au ministère ou rue de Béarn nul ne pouvait s'en apercevoir.

Il n'est pas inutile d'entrer ici dans le détail : il suffit parfois d'un rayon de lumière projeté plus tard sur de toutes petites choses, pour faire découvrir rétrospectivement combien elles étaient grandes.

Le dîner, on s'en souvient, avait eu lieu le dimanche. Dès le jeudi suivant, M. Baslèvre se présentait mais sans trouver personne. Il repartit disant au concierge qu'il reviendrait à un jour et une heure fixés, et il fit comme il avait annoncé.

Cette fois le visage l'attendait. A peine entré, M. Baslèvre demanda d'un ton léger :

— Votre mari n'est donc pas là?

Il le savait très bien, puisque Gustave, à ce moment, devait être sous l'aile de M. Rabault.

— Je suppose que vous ne l'ignoriez pas, — répondit le

visage, désireux qu'on ne se méprît pas sur sa clairvoyance.

M. Baslèvre rougit un peu et prenant son parti :

— En effet, — dit-il, — j'avoue même y avoir un peu compté : je désirais vous mettre au courant.

Il exposa ensuite ses démarches, sans oser préciser qu'il en croyait l'insuccès définitif.

Claire, attentive, hochait la tête.

— Je n'ai jamais attendu la lumière que d'un hasard, — dit-elle enfin. — Il y a aussi des instants où je souhaite garder mon doute : la certitude effraye...

A son tour, elle conta que Gustave, en rentrant le dimanche, avait parlé de réinviter son ami le plus souvent possible.

— Si heureux qu'il ait été de vous revoir, je me demande d'où lui venait pareille ardeur : j'ai cru bon de la retenir.

M. Baslèvre dit simplement :

— Je reviendrai dîner si vous le voulez et quand vous le souhaiterez.

— Merci, mais pas tout de suite... plus tard... il écrira...

Puis une causerie apaisée de vieilles connaissances. C'étaient des questions sur la tâche ministérielle de M. Baslèvre, ses habitudes de vacances, ses promenades, ses lectures... Le sourire ne cessait pas d'interroger, M. Baslèvre de répondre.

En se séparant, ils se prirent la main, mais à peine.

— A bientôt, — dit M. Baslèvre presque à voix basse.

Elle répliqua, le regardant avec franchise :

— Comme il vous plaira, mais de préférence après six heures...

C'était l'heure du retour des bureaux. Il comprit, s'inclina, et se promit d'attendre d'être rappelé.

Une autre semaine s'écoula. Il commençait de s'étonner de rester sans nouvelles.

« Peut-être Gustave m'a-t-il écrit, songeait-il, et sa lettre s'est-elle égarée ! on égare tant de choses au ministère... »

Le silence persista. Alors, un soir qu'il sortait de meilleure heure, il se dirigea de nouveau vers la place d'Italie, résolu à se renseigner.

C'était maintenant la fin de mai. Au centre de la place, de petites gens installés sur les bancs, se chauffaient aux rayons du soir. Une échappée laissait voir au loin le Panthéon pareil

à une coque légère et qui flottait au sommet d'une vague de pierres. Partout ailleurs, ce n'étaient que maisons hautes, rues grouillantes, une humanité tassée. Cependant, l'air avait une inconcevable légèreté, le ciel était rose et on marchait dans du printemps.

Arrivé au but, M. Baslèvre apprit que « si M. Gros n'était pas rentré, madame était en haut ».

Elle y était. Gustave n'avait pas encore écrit. Il ne parlait plus d'inviter « le directeur ». Il revenait aussi, chaque jour, un peu plus tard.

— Bien... Bien... — répondait M. Baslèvre, écoutant sur le pas de la porte les nouvelles qu'on lui donnait.

— Mais ne voulez-vous pas essayer de l'attendre?

— Comme il vous plaira.

Ici, dans l'appartement confortable et net, on oubliait le quartier pour ne plus goûter que l'air, le ciel et la lumière.

M. Baslèvre demeura près d'une heure. Il y a, de loin en loin, des moments de halte dans la vie durant lesquels on a la sensation de poser à terre, comme un sac de touriste, ses pensées habituelles, ses soucis, et sa propre personnalité. On n'est plus alors qu'un passant qui se délasse au pied de la haie. M. Baslèvre était devenu ce passant. Il ne parlait pas de Gustave — à quoi bon, puisque Gustave allait revenir? — Il ne parlait pas non plus de lui-même, ni de rien de ce qui l'intéressait d'ordinaire ; cependant, il tremblait que le temps lui manquât pour achever ce qu'il devait dire, et il aurait voulu retenir les aiguilles de la pendule.

Claire écoutait d'un air distrait M. Baslèvre s'extasier sur les arbres découverts depuis la fenêtre. Il y en avait aussi devant la sienne... Lui aussi apercevait le soir des gens assis dans un square, des gens de toutes les sortes... Ah ! qu'il y a donc de sortes de gens dans Paris !...

— L'autre jour, par exemple, quand vous êtes venue au ministère, vous avez dû croiser dans l'antichambre une dame en brun, l'air très bien... tout à fait bien...

Non, Claire ne se souvenait pas de cette dame : mais, pourquoi M. Baslèvre songeait-il ici à mademoiselle Fouille?

— Comme il tarde ! — interrompait Claire. — A quelle heure rentrera-t-il?

Et le roman de mademoiselle Fouille s'envola vers la grande rumeur de Paris pour faire place à la seule anxiété du visage.

— Alors, croyez-vous encore qu'il m'écrira?

— Je l'espère...

— Et s'il n'écrivait pas?

— Ne voyons pas si loin.

Quand M. Baslèvre s'éloigna, il crut deviner que, penché sur la rampe, le visage, cette fois, suivait sa descente d'un regard indéfinissable.

Nouvelle quinzaine de silence. Enfin la lettre qui arrive un vendredi et prie à dîner « l'ami Baslèvre » pour le lendemain.

M. Baslèvre partit aussitôt pour le boulevard Blanqui : le lendemain, en effet, il y avait agapes officielles présidées par le ministre. Impossible de se soustraire à la corvée.

Ce fut la dernière visite au visage, durant la période dont je parle. Gustave, comme d'habitude, était sorti. Le visage, lui, apparut bouleversé.

— Qu'avez-vous? — s'écria M. Baslèvre dès qu'il l'aperçut.

Il n'y avait rien : Claire, du moins, l'affirmait avec un calme que s'efforçait de ponctuer le sourire coutumier.

— Mais, vous-même?...

Et, quand elle sut, elle eut peine encore à retenir un geste découragé.

— Gustave sera désolé...

Gustave, ou le visage? dans un escalier, peu éclairé, on distingue mal la lueur fugitive qui passe dans un regard.

— Désolé... — répéta Claire.

Déjà M. Baslèvre reprenait :

— A la rigueur, du moment que je ne préside pas le banquet, je pourrais m'esquiver assez vite et achever ici ma soirée... Si vous croyez vraiment que je vous sois utile...

Point de réponse.

— C'est entendu : je viendrai donc vers neuf heures... neuf heures et demie peut-être...

Puis un départ sans adieu, cependant que la porte se refermait doucement comme sur une chambre de malade.

Et c'est tout : oui, boulevard Blanqui, il n'y eut pas d'autres paroles échangées, nul écho même lointain de la douceur du premier soir. Gustave aurait pu tout entendre, un témoin

n'aurait rien soupçonné. Un mois avait passé, deux âmes roulaient dans le torrent et l'extérieur ne fut que cela ! Mais voit-on la montée de la sève sur un arbre dépouillé? N'est-ce pas au plus creux du sillon, sous une terre qui paraît morte, que s'élabore le prodigieux enfantement du blé qui doit lever?

L'orage nécessaire éclata le lendemain, car seul l'orage ou un grand soleil font sortir les tiges vertes. Pour achever ce récit d'une période où M. Baslèvre avait, en apparence, si peu vécu, il n'y a plus qu'à en donner une rapide esquisse et la voici :

Comme il l'avait promis, M. Baslèvre se présenta vers neuf heures et demie.

Il est rare qu'en pénétrant dans une maison on ne sente pas aussitôt l'accueil qu'elle vous réserve. Dès l'antichambre, M. Baslèvre eut l'impression insolite d'une sorte d'hostilité générale qui saturait les murs. Son vêtement de soirée qu'il avait dû garder achevait d'accentuer la discordance pressentie avec les aîtres.

Une première désillusion l'attendait : Gustave était seul.

— Étonnant ! — s'écria celui-ci, — tu t'es mis en habit pour rendre auguste le tête-à-tête.

Et craignant sans doute que M. Baslèvre ne comprît pas, il expliqua :

— Car, ce soir, on reste ensemble : Claire est souffrante.

— Pas gravement, je l'espère?

— Non, malaise d'humeur plutôt que de santé.

Puis offrant un siège :

— Ce que tu es beau ce soir !

Il se mit ensuite à déambuler à travers la pièce. Comme celle-ci n'était pas large, il obligeait à chaque passage M. Baslèvre à dénouer ses jambes ou, tout au moins, à incliner l'une d'elles. Il répétait aussi machinalement : « Ce que tu es beau ! » sans paraître s'apercevoir combien son accueil était court et marquait peu de politesse.

— Je t'en prie, — dit enfin M. Baslèvre, un peu agacé, — laisse mon costume de côté.

— Quand j'affirme que tu es beau, — repartit soudain Gustave, — j'entends que c'est moralement, car ton habit, lui...

Il le couvrit d'un regard connaisseur et M. Baslèvre ne put s'empêcher de rougir. S'il portait par économie un habit de forme vieillie, il lui était désagréable qu'on s'avisât de le remarquer.

— Je constate, — répliqua-t-il à son tour, — que ton humeur n'est plus celle de l'escalier. Qu'as-tu donc aujourd'hui?

— Rien.

— La littérature ne va plus?

Mais Gustave venait de s'arrêter brusquement devant lui :

— Écoute, vieux, tu as tenu à venir *me voir*, ce qui est très gentil. Si tu en profitais pour renoncer à la petite guerre d'allusions qui ne rime à rien? Pour ma part, justement, j'avais l'intention, non seulement de m'en abstenir, mais de m'expliquer... tout à fait.

Stupéfait, M. Baslèvre balbutia :

— S'expliquer... à quel propos?

— Tu es d'accord?... dans ce cas...

Tirant à lui un siège, Gustave s'installa devant M. Baslèvre, tout près. Il ne riait plus ; il avait pris une face rude qui le rendait méconnaissable.

— Dans ce cas, parlons peu et bien. Je n'ignore pas, cela va de soi, à la suite de quelle démarche tu m'as fait l'honneur de revenir sur un premier refus, opposé d'ailleurs sans politesse. J'ignore moins encore que depuis le premier soir la maison t'attire, et que si tu échoues en ce moment dans un entretien qui te paraît manquer de gaieté, ce n'est pas faute d'avoir espéré mieux. Un autre penserait que pour avoir cédé avec un tel entrain aux instances de ma femme, tu souhaitais lui faire une cour assidue : mais moi...

Il eut un haussement d'épaules dédaigneux :

— Moi, te connaissant depuis toujours, je ne m'y suis pas trompé : tu n'as pas changé d'un pouce et, je le sais, tu es bien réellement là pour moi, je veux dire pour la morale. Aujourd'hui comme jadis, la morale et toi ne faites qu'un. La morale est ton collage et, probablement, l'unique... C'est incroyable quoique certain !

M. Baslèvre, dont les mains avaient eu, au début, un léger tremblement, haussa les épaules à son tour, sans répondre.

Gustave poursuivait :

— Ceci rappelé, il est arrivé que tu as cru, ou qu'on t'a dit que je pourrais bien ne pas être le modèle des maris, que mon ménage, comme toutes choses qui vieillissent, a perdu de la fleur du début, enfin que je me permettrais de gérer moi-même une part de mes affaires sans éprouver le besoin d'en aviser l'univers. De là à prétendre rétablir l'ordre auquel la Providence t'a préposé, il y avait pour toi tout au plus l'espace d'une ou deux indiscrétions. Tant que tu t'es borné à exprimer tes condoléances à l'intéressée, mon Dieu ! je n'y voyais que demi-mal : à peine en éprouvais-je un peu d'agacement — naturel, tu en conviendras; — mais depuis peu, les indiscrétions commencent, et cela... cela, vieux, je tenais à t'en aviser sans délai, je ne le supporterai pas.

M. Baslèvre interrompit cette fois :

— Où prends-tu...

Mais Gustave l'arrêta d'un geste :

— Où je le prends? Comme si je n'étais pas au courant de ta petite enquête aux Beaux-Arts ! Quoi ! en serais-tu, après tant d'années d'expérience, à ne pas soupçonner que dans une boîte d'État, si mal tenue soit-elle, le fretin s'unit pour se défendre et qu'au total l'expéditionnaire est renseigné avant le directeur, si ce n'est mieux? Donc, je sais... je sais même que tu as fait buisson creux. Dans cette forêt-là, c'était fatal; le gibier qu'on y prend n'est pas pour les chasseurs de ton grade. Mais il reste possible que, mis en goût, tu aies le désir de recommencer ailleurs : et c'est cela précisément que je désirais apprendre quand, averti de ton arrivée, j'ai prié ma femme de nous laisser au plaisir d'un entretien cordial. Encore une fois, ce n'est pas mon secret que je défends — admettons que j'en aie un, ce qui est douteux — mais un droit élémentaire et qui appartient à tous, celui de vivre à ma guise, chez moi et sans témoin, dès lors que cela me plaît.

A mesure qu'il avançait, sa voix d'abord sèche et simplement ironique, s'était altérée. Tandis qu'il parlait d'un secret possible, une étrange dureté la traversa. Aux derniers mots, cette dureté était déjà devenue de la colère.

En même temps, devant M. Baslèvre interdit, un Gustave inconnu apparaissait, n'ayant plus rien des légèretés coutu-

mières, mais dressé devant le mystère de sa propre vie comme un molosse défend une porte.

— Hé bien? — reprit Gustave, — n'as-tu pas entendu? Que la réponse soit aussi nette que la demande.

— La réponse?... — répliqua enfin M. Baslèvre. — Quelle réponse? Tu déclares vouloir vivre à ta guise, chez toi : qui t'en empêche et où vois-tu que je cherche à m'y opposer? Que j'aie pris certains renseignements sur ton existence, tes occupations... extra-ministérielles, je ne songe pas à le nier et j'ajoute que c'était naturel. Si bien qu'on se soit connu jadis, la séparation fait des trous qu'on tâche à combler comme on peut. Tu ne m'y avais pas aidé. J'ai pris, sans m'en cacher, une autre voie. Reconnais qu'à ma place et occupant ma situation, tu aurais obéi au même souci. Quant à me mêler à ton ménage, il faudrait pour cela y être autorisé et je ne devine pas comment je pourrais me mettre en tiers entre ta femme que je connais à peine et toi... que je ne reconnais plus du tout.

Un silence suivit durant lequel ils continuaient de se regarder au fond des yeux ; ils se sentaient, l'un et l'autre, au bord de paroles qu'ils souhaitaient dire et s'efforçaient pourtant de retenir, de peur de les regretter à jamais.

Tout à coup, Gustave se leva et recommença de marcher ; le front barré, il devait débattre en lui-même s'il franchirait ou non la limite assignée à ses premières intentions.

Ce fut la colère qui l'emporta :

— A quoi bon, — dit-il, — tant de finesses? Elles sont excellentes peut-être dans ton métier, mais ici, elles n'empêcheront pas l'essentiel de se dire. Tu as très bien compris l'alternative : ou continuer de venir sans jamais plus t'aviser de ce qui ne te regarde pas, ou nous priver d'une présence que, si flatteuse soit-elle, je ne supporterai pas. A toi de choisir.

Le visage de M. Baslèvre s'était figé.

— Pourrais-tu désormais ne pas supposer que j'envahis une terre interdite, même si ce n'était pas? — répondit-il d'une voix sans timbre.

Il avait cessé de regarder Gustave : celui-ci, en revanche, ne le perdait toujours pas des yeux, comme s'il prétendait le fouiller jusqu'à l'âme.

— Ta parole suffira, — reprit-il après un instant.

— Y croiras-tu plus que tout à l'heure?

Il y eut encore un intervalle durant lequel les mots parurent s'évanouir dans l'air après une chute lente. Tous deux avaient ainsi le loisir de mesurer leur importance. Puis une contraction bizarre plissa les lèvres de Gustave.

— Au fait, — reprit-il, — je ne demande plus rien. L'avertissement donné, ta parole est inutile.

M. Baslèvre, cette fois, redressa la tête :

— Pourquoi?

— Parce que, ne t'étant pas levé tout de suite, la maison te plaît : tu feras donc le nécessaire pour y rester.

Il parut, à ce moment, que M. Baslèvre allait, au contraire, se lever, mais ce ne fut qu'une apparence fugitive et il resta sur son fauteuil.

Les yeux de Gustave, qui ne l'avaient pas quitté jusque-là, l'abandonnèrent.

— Parfait, — conclut-il, — j'avais toujours pensé qu'on s'entendrait : quand on est intelligent comme toi... et même comme moi, on se résigne à faire la part du feu. Pour le surplus, la vie s'en charge...

Puis, tendant une boîte :

— Veux-tu un cigare?

— Merci, je ne fume jamais.

Voluptueusement, Gustave en choisit un, vérifia s'il était sec.

— Et maintenant, si l'on parlait d'autre chose?... As-tu au moins prononcé ce soir un beau discours?

Il affectait d'être très loin désormais de ce qui venait de se passer. Il avait aussi repris sa faconde, blagua, tour à tour, Rabault, les fêtes administratives, la manne violette qui en corse le menu.

M. Baslèvre, lui, écoutait sans dire mot. S'il demeurait, ce n'était que pour affirmer son droit de retour.

Une demi-heure s'écoula, traînante, avant qu'il ne partît.

Rentré enfin chez lui, toujours en habit, il se mit aussitôt à sa table et commença d'écrire.

Ici, s'arrête l'extérieur : grâce à l'orage, l'intérieur allait paraître, si différent de ce que le monde avait pu voir qu'on

doutera qu'il s'agisse du même être, si pareil cependant au Baslèvre de la dix-huitième année, que l'on doit reconnaître combien Michon avait vu clair.

Mais à quoi bon insister? La lettre suit : il suffira de lire...

X

« Madame,

» Je ne vous ai pas vue ce soir. Vous étiez pourtant présente dans la pièce où tout parlait de vous, même votre absence. Vous soupçonniez aussi peut-être ce qui m'attendait. De toutes manières, il me semble que je vous dois le compte exact des paroles que j'ai entendues et de l'accueil que j'y ai fait.

» En deux mots, j'ai été mis en demeure de ne plus m'occuper de votre mari ou de vider les lieux. Un autre, à ma place, se serait levé pour ne pas revenir ; mais en renonçant au droit de vous aider, je gardais celui de vous revoir, j'ai promis ce qu'on a voulu et je suis resté.

» Madame, il faut excuser la fièvre dans laquelle j'écris ces lignes ; si elle n'est pas propice à mesurer des expressions, elle illumine ma vie intérieure. Sans elle, aurais-je découvert qu'il faut vaincre une timidité que je croyais invincible? Tandis qu'on me parlait de vous perdre, au vertige ressenti j'ai mesuré ce que vous êtes pour moi. Plus de silence, mais une fois au moins desserrer le bâillon qui a torturé ma jeunesse, mon âge mûr et presque ma vieillesse ! Après avoir eu le courage d'être lâche, oser celui de ne plus me taire !...

» Surtout, ne m'arrêtez pas ! A cet instant, j'ai l'illusion que tout est facile et demain, qui le sait? tout redeviendrait impossible ! Demain je pourrais de nouveau me retrouver les lèvres closes, le cœur serré, ivre du désir de parler et crucifié par l'impuissance à le satisfaire !... De grâce, que je ne voie pas non plus votre sourire se fermer, vos yeux formuler un étonnement ou des reproches : je le répète, l'heure est unique et j'exige qu'on me la laisse. Que vous importera ensuite de savoir que je vous aime, si vous ne devez pas en être touchée et si vous ne m'accordez en retour que de la pitié?

» Voyez aussi combien je m'épouvantais à tort, puisque déjà la chose est dite, puisque, même si vous rejetiez maintenant ce feuillet, vous sauriez ce que je vais uniquement répéter pour contenter ma folie : je vous aime !...

» Plus d'équivoque : le faux air de mensonge qui accablait nos rencontres s'évanouit. Enfin ! à mon tour, j'ose vous regarder vraiment et vous oserez, vous aussi, lire sur mon visage. Avais-je tort de parler de lumière? elle nous inonde... Lumière divine, lumière d'allégresse que je voudrais saisir à deux mains et presser sur ma poitrine, comme fait, pour son hostie, je ne sais quel saint au Luxembourg... je vous aime, je vous ai toujours aimée...

» Car il ne s'agit pas ici d'une fantaisie, d'un sentiment prostitué aux hasards d'autres aventures, d'un désir violent dont la nouveauté suffirait à m'aveugler sur moi-même et sur vous : ce qui se passe est étranger au temps et supérieur à nous. Osez nier qu'en nous apercevant pour la première fois, avant que d'entendre le son de nos voix, nous n'ayons ressenti l'émotion d'un passionné revoir? Nous ne nous étions jamais rencontrés et il nous semblait, nous étions sûrs de n'avoir jamais cessé de nous connaître ! Écrivant que je vous aime, je m'étonne même de le faire, tant je vous l'ai dit déjà, je ne sais où, je ne sais quand, ailleurs, dans le cours d'existences périmées, dans l'espace, dans un songe... C'est parce que je vous ai toujours aimée que j'oublie être un vieil homme, à cause de cela encore que, vous découvrant, j'ai eu l'impression d'un retour et non d'une destinée qui s'offre à l'improviste. Chaque fois que je vous appelle, des échos lointains sonnent dans mon âme. Vous l'habitiez jadis : le cœur qui a longtemps battu en moi, n'était pas le mien : j'ai retrouvé le véritable, je revis, je vous aime...

» Étrange chose, en vérité, de ne disposer que d'un mot, toujours pareil, pour exprimer l'émoi qui me soulève ! Ce qu'on ressent est divers comme la mer ; il y a autant d'amours que de formes de branches dans les arbres, sous ma fenêtre, que de paysages à la surface d'un continent : il y a des amours de plaine et d'autres sur la cime... Faut-il appeler de même la fantaisie née d'une rencontre et une passion, telle que la mienne, qui participe de l'éternité? Je vous aime...

» Depuis que je vous avais perdue, savez-vous ce que j'étais devenu? un mort... C'est cela : je ne vous avais plus et j'avais cessé de vivre. Quand je regarde mon passé, il me semble qu'à partir de ma dix-neuvième année, *un autre* s'est établi dans mon corps à la place que j'avais laissée vacante. Avant, j'étais gai, confiant, sensible : je livrais mon impression au premier venu : je trouvais l'univers magnifique : tantôt je courais comme un jeune chien, et tantôt je m'enfermais pour savourer le bonheur d'être choyé, car je l'étais... Et puis, soudain, les yeux qui me gardaient se sont fermés... Encore à cette heure où le souhait de votre tendresse fait de mon être une poussière sur laquelle il vous est libre de souffler, je ne pardonne pas à Dieu de m'avoir imposé pareille douleur.. Alors, l'*autre* dont je parlais, profitant du désastre, s'est installé... Il est resté trente ans !

» Ce qu'il était, je m'en souviens avec stupeur. Égoïste et rude, il ne désirait rien et prétendait à tout. Quel dédain de l'amour qui lui semblait niais ! Quelle impuissance à ressentir le plus médiocre émoi ! Un vagabond qui va en ligne droite, le grand chemin, le vent qui souffle, la pluie qu'on reçoit, toujours marcher — voilà ce que j'étais. Avez-vous remarqué que, dans la campagne, les paysans n'ont jamais d'âge? On hésite à y distinguer un vieillard d'un jeune homme. Pareillement, tout être exposé aux intempéries de la vie devient indéchiffrable... et moi aussi ! je l'étais devenu pour moi-même ! Jeune, j'avais des gestes étriqués, la gravité imbécile de celui qui croit savoir ; je ne m'occupais de personne sauf de moi. Je ne me confiais jamais. A force de me taire, j'avais désappris de parler : et cependant, le soir, que de fois m'a-t-on vu accoudé à ma fenêtre, et y songer ! On imaginait, sans doute, que je rêvais de soucis administratifs : je me demandais simplement pourquoi j'étais devenu l'*autre* et si je continuerais toujours à ne garder que l'apparence d'un vivant.

» Tout à coup, vous avez reparu...

» Il faut ici avouer tout — oui, tout ! On ne jette pas en une seconde et sans hésiter une défroque de trente années : je vous ai vue, écoutée et je n'ai pas voulu reconnaître *tout de suite* que vous étiez l'attendue !

» Ah ! pardonnez-moi de m'être ainsi débattu ! Je me

disais : « C'est une folie passagère ! on n'aime pas un être qu'on ignore. » Ai-je même prononcé le mot aimer? Je ne le crois pas. S'il est difficile d'être clairvoyant pour les autres, combien plus ardue la tâche pour soi-même !

» Ce n'est que le dimanche que la lumière a commencé... Claire, rappelez-vous maintenant la fin du repas, les roses qui s'effeuillaient en même temps qu'avec chaque phrase mon passé de Limoges, lui aussi, tombait sur la nappe, comme les pétales d'un autre bouquet. De temps à autre, du silence nous enveloppait. J'imaginais que, partis pour un beau voyage, nous regardions aux vitres avec recueillement. Et savez-vous ce que je voyais? Ce n'étaient ni ma jeunesse, ni les prés de la Vienne, mais un temps bien autrement lointain, enfoui par delà ma naissance et où j'avais conscience irrésistiblement de vous avoir connue. Savez-vous aussi ce que j'entendais? une voix impérieuse, presque tragique, qui criait au fond de moi : « Pourquoi n'est-ce pas toi qui es en face d'elle? Pourquoi ne vous êtes-vous rejoints qu'à l'heure où le définitif paraît vous séparer? »

» Mais y a-t-il du définitif dans la vie? Claire !... rappelez-vous encore : une seconde, nous nous sommes baissés, j'ai rencontré vos cheveux. En nous relevant, vous n'avez rien dit et je me suis tu : cependant, comme vous étiez devenue pâle ! comme ma chair tremblait ! Claire ! Claire ! à ce moment n'avez-vous pas senti l'aile d'un grand bonheur frôler votre âme? Claire ! il était là ! il m'a suivi ; il ne m'a plus quitté ! C'est lui qui exige que je vous écrive. Depuis un mois, pas une fois je ne vous ai approchée sans qu'il n'ait prétendu vous emporter, et pas une fois je ne suis reparti sans qu'il ne m'ait reproché mon hésitation !

» Délices et souffrances : j'arrive à vous, les lèvres fleuries par les mots que ma tendresse escompte, mais à peine ai-je aperçu vos yeux graves, votre sourire pur, que je laisse tomber ma gerbe et recule devant l'aveu. Alors nous parlons... Est-ce parler que jeter des syllabes vides de sens dans l'air sonore? Il vaut mieux écouter nos cœurs battre. On ne bavarde pas au seuil de l'infini... Donc, nous parlons et je ne vous ai jamais rien dit ! Vous ne savez pas que je suis redevenu un vivant et que l'inconnu a chassé l'*autre*... Vous ignorez que, si je

semble être le même, mon âme, pourtant, a découvert un monde, des mots pour l'exprimer, des ivresses neuves pour le sentir... Depuis que je vous aime, j'aime l'amour. Le soir, parfois, des couples furtifs rôdent sous ma fenêtre : je ne les méprise plus, je les plains. Si j'avouais qu'à cause de vous, moi qui ne me souciais de personne, je suis venu en aide à une pauvre fille en quête d'argent, cela pour qu'elle pût payer un amant qui la gruge, mais qu'elle aime? Bien mieux, un soir de détresse, j'ai tenté de la revoir ; j'avais l'espoir de revoir sur son visage l'inexprimable qui la rend pareille à moi !

» Claire ! Claire ! c'est l'homme nouveau que vous avez fait, qui s'adresse à vous. Il est temps de quitter nos silences, de ne plus nous satisfaire d'entrevues toujours moins longues et où, chaque fois, pris de frayeur devant nos sentiments, nous avons l'air de songer à des adieux. Claire ! je répète, j'affirme qu'il n'y a pas de définitif dans l'existence et que l'amour peut vous rendre le bonheur auquel vous avez droit. Je répète, j'affirme qu'à cette heure unique où je n'ai plus le pouvoir de vous secourir dans votre ménage, il me reste celui de vous arracher à lui et de vous abriter ailleurs en vous donnant ma vie !

» Ne croyez pas à une parole vaine : c'est bien toute ma vie, où vous voudrez, quand vous voudrez, qui s'offre à vous. Ne vous révoltez pas non plus : la fidélité doit être réciproque et le foyer que l'un des deux déserte, n'existe plus. N'ai-je pas, d'ailleurs, des droits sur vous, tous les droits que crée une passion ressuscitée et la nécessité de se rejoindre, après s'être si lontemps perdus? Ne redoutez pas enfin de retours, de regrets, rien de la moisissure qu'on a coutume d'imaginer comme la rançon des situations que l'amour dresse contre la loi. Si je vous supplie d'être à moi, totalement, à jamais, c'est que je sens dans mon appel un caractère d'éternité et d'absolu, c'est que dans vingt ans comme demain, ma tendresse et mon désir auront la même flamme.

» Claire ! j'avais rêvé d'être pour vous l'ami des mauvais jours. Je m'étais trompé : je rêvais de vous uniquement, passionnément, puisque à la seule menace de ne plus vous voir, j'ai pu écrire ceci et risquer d'être chassé de votre pensée... Mais non, vous allez accepter : sur les ruines présentes, vous

tolérerez que s'érige le palais où nous vivrons. A cette pensée, ma main défaille, mon cœur est soulevé, j'ai envie de crier...

» Claire ! j'attends le oui libérateur. J'ai eu le courage de parler : auriez-vous celui de ne pas répondre que vous aussi m'avez reconnu? La nuit s'achève ; le jour paraît ; j'ai conscience que le monde commence parce que vous êtes; je tremble qu'il ne finisse, si vous disparaissiez; et de toute mon âme j'agonise, j'espère, et j'aime ! »

XI

Il n'existe pas d'homme, si médiocre soit-il, qui n'ait connu, au moins durant une heure, le vertige d'être au-dessus de lui-même. La passion, comme les cyclones, fait voler indistinctement les branches saines et les feuilles mortes...

Ayant achevé d'écrire la lettre qui précède, M. Baslèvre la relut avec l'attention qu'il aurait apportée à un dossier important ; son corps continuait ainsi d'agir par habitude, mais son âme, partie pour un voyage féerique, planait.

Il ne s'étonna pas d'avoir exprimé de telles pensées et avec un tel accent : on ne s'étonne pas non plus, quand on est sur la hauteur, que l'horizon soit immense et nouveau. Ce qu'il avait dit était la traduction d'une réalité qui s'imposait.

Sa lecture achevée, il cacheta l'enveloppe, mit l'adresse, et partit pour la poste, car il n'aurait pas supporté l'idée d'un retard quelconque dans son envoi. Or, il était trois heures du matin ou environ.

Une aube blafarde colorait le ciel en mauve. Çà et là des chiffonniers, accroupis sur la chaussée vide, crochetaient les ordures en agitant leur lanterne. On avait l'impression d'un Paris livré aux seules rôdes solitaires et mornes.

Arrivé devant la boîte, M. Baslèvre laissa tomber le pli qui disparut avec un petit floc, tel qu'en fait une pierre jetée au fond d'un puits.

— Voilà... — dit M. Baslèvre à haute voix, — maintenant, je n'ai plus qu'à attendre la réponse.

Et il revint sur ses pas. Il continuait de se sentir parfaitement calme, très lucide. Il avait l'air d'un noctambule qui

réintègre le domicile après une nuit de moyenne fatigue : toutefois, sa démarche était un peu saccadée : on aurait pu croire qu'à chaque foulée, il devait surveiller son équilibre.

Arrivé devant le 16, au lieu de rentrer, il passa sous le pavillon du Roi, atteignit la place des Vosges et se mit à longer la grille qui entoure le square. Il n'y avait aucune raison à cela, sinon que l'air du matin lui semblait agréable et qu'il souhaitait le sentir sur tout son corps. Aussitôt, une impression bizarre commença. Il imaginait que ce n'était pas le square mais lui-même qui était enfermé par les barreaux et, obstinément, il cherchait une issue par où s'évader. Recherche douloureuse, qui ressemblait à l'obsession de la fièvre...

Puis, il aperçut la fenêtre de sa chambre, et celle-ci lui parut comme un lieu provisoire où il cesserait d'aller dès que la réponse serait venue. Au fait, combien de temps s'écoulerait d'ici là? Vingt-quatre heures, sans doute ; moins peut-être si Claire la déposait elle-même au ministère...

Soudain, il frissonna. Délicieuse au début, la fraîcheur du matin le glaçait. A voir se succéder les barreaux de la grille, on gagnait le vertige.

Il dut rebrousser chemin et, décidé à se coucher enfin, rentra. Mais que de peine maintenant, pour retirer ses vêtements ! Pourquoi les draps étaient-ils plus froids que l'air du dehors? Et tout, à l'entour, dansait, même ses pensées ! Une seule demeurait nette : il faudrait attendre vingt-quatre heures avant de pénétrer dans un nouveau destin.

— Voilà... — voulut encore répéter M. Baslèvre, — il n'y a plus...

Il ne put achever. Tout d'un coup, il s'était senti glisser, comme la lettre, au fond d'un puits et il n'y avait même pas de floc pour accompagner sa chute. Il cessa ensuite de percevoir le monde, ne remua plus...

Définitivement terrassé, M. Baslèvre venait de s'évanouir : et ceci, comme on l'a vu, se passait dans la nuit du samedi au dimanche.

Quand il revint à lui, il eut la surprise de découvrir près de son lit la concierge et un inconnu qui guettaient son réveil. Le visage de madame Gerbois exprimait une joie sincère, celui de l'inconnu, un intérêt de commande.

— Hé bien, monsieur, cela va donc mieux? — dit celle-ci avec un visible soulagement.

— Ce n'est plus désormais qu'une question de repos, — déclara l'inconnu, — je ne reviendrai que si l'on m'appelle.

Il ajouta des prescriptions pour la nourriture et s'éloigna, l'allure pressée.

« Aurais-je donc été malade? » songeait M. Baslèvre, tandis que madame Gerbois escortait vers le seuil le médecin qu'elle avait fait venir, faute de connaître qui soignait M. Justin.

D'un geste lent, M. Baslèvre se passa les deux mains sur le front. Non seulement, il tentait de rentrer dans le réel, mais dès le premier effort, sa pensée se soudait à celles que l'évanouissement avait interrompues; il avait perdu conscience en pensant à l'attente, il la retrouvait en y pensant encore.

— Le courrier... — murmura-t-il enfin.

— Ciel ! — s'écria madame Gerbois, — le pauvre homme qui voudrait déjà travailler ! Monsieur voit bien pourtant qu'il n'est pas au bureau? Ici je ne pourrais lui donner que des prospectus et des journaux !

M. Baslèvre parut se recueillir. La notion du temps achevait de s'éveiller en lui.

— Quel jour sommes-nous donc?

— C'est vrai, monsieur ignore : aujourd'hui mercredi...

— Mercredi !...

On eût dit que le mot déchirait les brumes où se débattait encore le cerveau de M. Baslèvre. Brusquement, l'idée que l'attente — la longue attente redoutée — était franchie fusa en lui. Et se redressant avec violence :

— Vite ! au ministère !...

— Seigneur ! va-t-il se remettre à délirer.

— Je ne délire pas : téléphonez ! Je veux mon courrier personnel, tout de suite ! Le *personnel*, entendez-vous? pas l'autre !... mais allez donc !...

Effrayée par une telle reprise d'agitation, madame Gerbois reculait à mesure :

— Soit, on va vous obéir... De grâce ! ne vous agitez pas ! ne bougez plus !...

Un instant encore, on l'entendit qui continuait dans le couloir :

— Surtout ne vous découvrez pas... je reviens...

Puis tous les bruits s'éteignirent.

« Quelle chose étrange ! songeait de nouveau M. Baslèvre, je vais savoir ! »

Il avait souhaité d'oublier le temps : par miracle, le temps avait coulé sans qu'il le soupçonnât. Oh ! l'immense bien-être qui s'insinuait maintenant dans ses veines ! Ainsi, après une longue course, rentré au gîte, on se délasse en jouissant de son corps assoupli.

Autre chose aussi et merveilleuse. A ce moment, la fièvre tombée, il avait l'impression d'un retour au complet équilibre, et jamais il n'avait mieux compris combien ce qu'il avait décidé répondait à une nécessité positive. Il ne doutait pas non plus du consentement de Claire. Puisqu'il l'aimait irrésistiblement, il jugeait impossible qu'elle ne fît pas de même. Il y avait dans sa conviction une sorte d'égoïsme supérieur, comme si, le bonheur d'un Baslèvre faisant partie intégrante de l'ordre du monde, aucun être n'avait plus le pouvoir de se refuser à le réaliser, que d'échapper aux lois universelles.

Un toc discret...

— Entrez !

La porte s'entr'ouvrit, laissant voir une robe brune, puis une main blanche qui tenait une tasse, enfin un visage calme dont le sourire, encore que très doux, semblait embarrassé : mademoiselle Fouille venait de paraître.

Si extraordinaire que cela fût, M. Baslèvre n'en éprouva presque pas de surprise. D'ailleurs, déjà, elle s'excusait :

— Je vous demande pardon... vous étiez juste au-dessus de mon étage et c'était plus commode pour les boissons chaudes... aussi, je me suis permis... j'ai accepté de les apporter...

Sans laisser ensuite à M. Baslèvre le loisir de remercier :

— Prenez d'abord...

Elle tendait la tasse. Ses yeux clairs posés sur lui semblaient en même temps chercher à mesurer les progrès incroyables qu'on avait dû lui annoncer.

— Je suis contente, — conclut-elle, — vous paraissez vraiment mieux.

— Oh ! — dit M. Baslèvre, — ai-je même été malade? Je me sens remis. Mais d'où vient...

Elle l'interrompit avec une autorité tranquille où perçait l'habitude déjà prise de se trouver là :

— Je vous en prie, buvez...

Soumis, M. Baslèvre commença de déguster à petites gorgées.

— En vérité, — soupira-t-il, — qui aurait prévu que la première visite que nous échangerions serait celle-ci !

— Prévoit-on jamais ce qui se passera une heure après? — repartit mademoiselle Fouille.

Et lui retirant la tasse vide :

— Il paraît en tout cas que vous ne devez pas beaucoup parler. C'est pourquoi je ne vous apporterai que demain l'enveloppe qui vous est destinée.

Déjà dressé à demi, M. Baslèvre eut une interrogation angoissée :

— Quelle enveloppe? Auriez-vous donc une lettre pour moi ?

Mais, tout de suite, mademoiselle Fouille rectifiait :

— Non, il s'agit du montant de ma dette.

Elle ajouta :

— Je mets mon point d'honneur à prouver que je rends avec fidélité et parfois même avec un peu d'avance.

— Ah ! — dit M. Baslèvre retombé sur l'oreiller, — ce n'est que cela !...

Puis, sentant qu'il avait tort d'accueillir ainsi ce qui était peut-être le prix d'un grand effort :

— Alors, votre parent?...

Une lueur rapide éclaira le regard de mademoiselle Fouille.

— Sauvé.

— Et vous êtes heureuse?

— J'attends d'en être sûre avant de l'affirmer, — dit-elle après une brève hésitation.

— Tant pis ! Attendre doit être une chose si douloureuse !...

— C'est le lot de presque tous.

— Croyez-vous?

Et M. Baslèvre tourna vers la porte un visage illuminé, car, escorté par madame Gerbois, le secrétaire en personne venait d'entrer.

— Je m'en vais, — dit précipitamment mademoiselle Fouille, — d'ailleurs, je ne puis monter qu'entre deux leçons.

— Vous reviendrez?

— Oui... oui...

Sans faire accueil aux arrivants, M. Baslèvre la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût : il éprouvait pour elle la pitié du riche pour le pauvre entrevu de loin : hélas ! pouvait-il empêcher mademoiselle Fouille d'attendre? tout le monde attendait ici-bas, sauf lui auquel on apportait sa lettre...

Une brève agitation succéda.

Madame Gerbois expliquait qu'elle avait eu M. le secrétaire lui-même au téléphone, celui-ci qu'il avait pris une auto. Madame Gerbois disait aussi à M. le secrétaire ce qui était arrivé à M. le directeur, et M. le secrétaire, entre temps, parcourait des yeux, avec une surprise à peine dissimulée, la singulière installation que lui révélait sa visite. Étourdi par le bruit, M. Baslèvre se contentait de regarder la serviette du secrétaire.

Celui-ci comprit enfin.

— J'apporte ce que monsieur le directeur a demandé, c'est-à-dire le seul courrier personnel...

Il tendit le paquet. Toujours muet, M. Baslèvre s'en saisit d'un geste farouche. Un silence respectueux s'établit ensuite. Inconscients de la gravité de ce qui survenait, le secrétaire et madame Gerbois avaient cependant l'intuition que des paroles auraient gêné. Et voilà ce qu'il virent : M. Baslèvre prenait les lettres une à une, en examinait la suscription, puis les jetait sans les ouvrir, au hasard, sur le drap... A mesure que le nombre en diminuait dans sa main, sa face devenait aussi plus pâle, sa respiration moins visible. La dernière ayant volé comme les autres, M. Baslèvre demanda d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine :

— Et... personne n'est venu me demander au bureau?

— Il va de soi que beaucoup de ces messieurs...

— Je parle de personnes étrangères à l'administration.

— Non... Je ne crois pas... On ne m'a pas prévenu...

— C'est bien : envoyez le gardien de bureau à chaque nou-

veau courrier et si, malgré tout, on était venu... mais non, vous le sauriez...

Et M. Baslèvre, s'arrêtant, regarda le plafond : on eût dit qu'arraché à son rêve durant ces brèves répliques, il venait de repartir pour un autre voyage.

— Monsieur le directeur a l'air bien faible, — soupira le secrétaire, — ne veut-il pas que je lui envoie monsieur Michon?

— Ah ! non ! pas de Michon surtout ! je vais très bien... j'ai seulement besoin de repos et qu'on me laisse...

Alors encore des chuchotements. Madame Gerbois qui fait des signes entendus au secrétaire, celui-ci partagé entre le désir de présenter mieux ses devoirs et la crainte qu'ils ne soient repoussés ; après quoi les voix s'éloignent, la chambre se vide... Anéanti, M. Baslèvre sent de nouveau la vie lui échapper : c'était mademoiselle Fouille qui avait raison, Claire n'avait pas écrit et pour lui aussi l'attente recommençait !...

Des jours qui passent. Montée lente vers le mieux. Tour à tour, M. Baslèvre put se lever une heure, puis deux, puis une partie de la journée. Encore un peu de patience et il irait au ministère. Il est rare que de pareils retours à la santé ne s'accompagnent pas d'une renaissance intérieure, tant l'être, repris d'un appétit de vivre, se précipite sur les choses comme si elles étaient nouvelles. A mesure que M. Baslèvre se rétablissait cependant, son visage, jusqu'alors impassible, laissait filtrer un accablement grandissant.

Autour de lui, très vite, l'existence avait pris une allure réglée, car c'est surtout dans les périodes de crise que les habitudes tendent à se fixer. Il semble qu'on y tienne d'autant plus qu'on les sait éphémères. Venaient ainsi la femme de ménage, madame Gerbois aux heures des repas, et trois fois par jour, le gardien de bureau avec des papiers toujours insignifiants et que M. Baslèvre s'obstinait à ne pas lire.

Chacun, en arrivant, se croyait obligé de poser la même question :

— Êtes-vous mieux? Cela va-t-il?

M. Baslèvre aussi croyait nécessaire de répondre :

— Merci, je vais bien, tout est parfait...

On parlait encore du temps, du journal, de n'importe quoi,

car tout doit intéresser les malades et M. Baslèvre approuvait, en apparence redevenu lui-même : mais, le gêneur à peine sorti, il redevenait immobile et son visage recommençait de guetter on ne sait quoi de tragique qui peut-être flottait dans le silence : c'est qu'habitué à se garder des illusions pour lui comme pour les autres, en réalité il avait cessé d'*attendre* et *savait*.

Il savait que Claire, n'ayant pas répondu *tout de suite*, ne répondrait jamais; il savait que, sans un appel de Claire, il n'oserait plus la revoir et que cet appel ne viendrait pas; il savait surtout que son amour dédaigné s'exaspérait et qu'il en souffrirait demain plus qu'aujourd'hui, toujours atrocement...

On ne change jamais que pour connaître une forme supérieure de souffrance. Avant la secousse, il avait vécu des années sans soupçonner que sa vie pût devenir différente et, à cause de cela, cette vie ne lui avait pas pesé. Après, ayant compris quels bonheurs elle aurait dû lui donner et ne lui donnerait pas, il avait envie de crier de douleur, de dépit et de regret... Seulement, qui s'en serait douté, sauf peut-être une âme bouleversée par la même tourmente, sauf peut-être mademoiselle Fouille?... Celle-ci n'avait point cessé de venir : au contraire et, à mesure que la convalescence de M. Baslèvre semblait rendre pourtant son aide moins nécessaire, ses visites étaient devenues plus fréquentes. Arrivée à une heure incertaine pour un temps également incertain, elle ne s'asseyait pas, restait à peine, ne prononçait que des mots insignifiants comme son visage, et pourtant, après sa courte apparition, seule entre tous, laissait M. Baslèvre en présence d'une souffrance moins rude.

Était-ce donc mademoiselle Fouille qui, discrètement et sans paraître s'en douter, pansait le cœur blessé, ou bien M. Baslèvre, satisfait d'interroger un chagrin pareil au sien, se laissait-il distraire par sa propre curiosité?

Les deux, sans doute, et peu importe! dès lors que, sans le savoir, presque sans le vouloir, une intimité s'établissait entre eux, chaque jour devenant plus douce... Cela se marquait à des nuances. M. Baslèvre, à l'entrée de mademoiselle Fouille, faisait moins de cérémonies, et mademoiselle Fouille, quand

elle frappait à la porte, n'attendait plus la réponse avant de tourner la clé. Il survenait aussi que M. Baslèvre se plaignît d'avoir été trop longtemps délaissé : d'autres fois, c'était mademoiselle Fouille qui le plaisantait sur son peu d'entrain à reprendre le collier ministériel : toutes paroles qui ne comptaient guère — mais dans les paroles que l'on prononce, n'est-ce pas ce que l'on tait qui frappe le plus?

Il va de soi que presque dès le début mademoiselle Fouille avait apporté la fameuse enveloppe.

Un soir enfin, comme mademoiselle Fouille allait quitter M. Baslèvre, celui-ci dit d'un air détaché :

— A propos, j'ai une nouvelle à vous annoncer : demain, je redeviens un homme bien portant.

— Vraiment, — répondit-elle, — j'en suis contente. Du coup, vous voici délivré de vos gardes-malades.

— Oh ! — fit M. Baslèvre — n'est-ce pas aller un peu bien vite? je puis avoir une rechute.

— J'en doute ; le grand air et surtout le travail y pourvoiront. Sans mes leçons, il est probable que, moi aussi, je deviendrais comme vous.

M. Baslèvre resta rêveur : on aurait dit qu'il s'efforçait de scruter des mots si simples.

— Permettez-moi d'en douter à mon tour, — dit-il après un temps.

— L'expérience des autres...

— ... Est une sagesse qui ne profite à personne.

— Il est possible, — concéda mademoiselle Fouille.

Elle reprit, voyant que M. Baslèvre retombait dans ses pensées :

— Alors, demain vous retournerez au ministère?

— Demain, — répondit M. Baslèvre, — je me contente d'une promenade dans notre square et d'une visite. A quelle heure peut-on se présenter chez vous, pour vous remercier sans se heurter à l'une de vos éternelles petites?

Mademoiselle Fouille fit un geste vague.

— Pourquoi des remercîments? tant d'autres à ma place auraient agi de même...

M. Baslèvre haussa les épaules :

— Vous savez bien... — commença-t-il.

Mais il n'acheva pas.

— Enfin, j'y tiens...

— Dans ce cas...

Tirant son calepin, mademoiselle Fouille en parcourut un feuillet avec attention :

— Dans ce cas, vers trois heures... ce sera mon tour de vous attendre.

— Une attente qui vous sera légère, je le voudrais du moins.

— Presque toutes doivent l'être, — répliqua mademoiselle Fouille d'une voix douce, — attendre, c'est espérer encore...

De nouveau, ils avaient l'air d'écouter, au delà des phrases ainsi jetées du bout des lèvres, d'autres phrases dont le sens était perceptible pour eux seuls.

Un pâle sourire éclaira M. Baslèvre.

— Grâce à vous, j'aurai donc jusqu'à demain l'agrément d'espérer quelque chose : il y a longtemps que cela ne m'arrivait plus...

Mademoiselle Fouille partit sans répondre. L'un et l'autre se sentaient tristes à la pensée que leurs entretiens étaient finis. Après avoir eu l'illusion de se rapprocher, ils éprouvaient un serrement de cœur, comme s'ils se séparaient pour très longtemps.

Dès deux heures, le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, M. Baslèvre revêtit la redingote sans laquelle, de mémoire d'employé, on ne l'avait jamais aperçu dans la rue. Avant de se rendre chez mademoiselle Fouille, il comptait prendre l'air dans le square. Mais, ses apprêts terminés, repris par ses habitudes anciennes, il ne put se tenir d'approcher de la fenêtre, ce qu'il n'avait plus fait depuis sa maladie.

Il reçut un choc au cœur.

En bas, fusaient des rires d'enfants, des cris d'oiseaux. Sur les bancs, presque tous occupés, des indifférents bâillaient au soleil. La place rose avait un air de fête insolente.

Tant de joie étalée devant le deuil d'une âme accablait. M. Baslèvre, oubliant qu'il avait voulu sortir, enfouit sa tête dans ses mains et revit les jours affreux qu'il venait de vivre. Quelle lassitude il en ramenait ! Quel effroi à reprendre la route ancienne, escorté désormais par la vision lancinante

d'une félicité perdue !... Rien qu'une lueur dans la nuit, mais si faible ! et c'était la sympathie d'une pauvre fille dont il ne savait rien, comme elle ignorait tout de lui...

Ainsi, par un jeu imprévu du destin, le seul être dans l'univers auprès duquel se reposât la pensée de M. Baslèvre, directeur au ministère du Commerce, décoré, membre du Volney et connu de milliers de gens, était devenu mademoiselle Fouille ! Quand il s'éveilla de sa douloureuse rêverie, ce fut également pour se rappeler que le moment était venu d'aller remercier cette providence inattendue.

Les jambes un peu molles, le cerveau encore un peu las, il prit alors son chapeau, des gants neufs, sourit au maigre répit qui l'attendait et quitta enfin sa chambre.

A mi-chemin, sur l'escalier, madame Gerbois, qui montait, eut une exclamation :

— Dieu merci ! voilà donc monsieur comme avant ! Toutefois, monsieur n'y songe pas, sortir une première fois sans pardessus, et par le temps qu'il fait !

— Rassurez-vous, madame Gerbois : je ne quitte pas la maison, j'ai rendez-vous avec mademoiselle Fouille.

— Mademoiselle Fouille ou sa sœur?

— Que voulez-vous dire? je ne comprends pas.

— C'est que mademoiselle Fouille est partie ce matin.

— Partie !

— Oui, en voyage ! et pour une fois qu'elle s'absente depuis qu'elle est ici, si vous aviez vu quel air heureux!

Atterré, M. Baslèvre continuait d'écouter. Il paraissait ne pas saisir ce qui arrivait

— C'est bien, — dit-il enfin — dans ce cas, je n'ai plus qu'à remonter...

Avant de s'accrocher à la rampe, il se retourna encore :

— Et vous dites qu'elle avait l'air heureux?... tant mieux... tant mieux...

Tout à coup, il se figurait découvrir pourquoi mademoiselle Fouille trouvait que l'attente est souvent un espoir.

Puis, rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil : il avait envie de pleurer.

Les moyens qu'emploie la destinée sont toujours simples. Jusqu'à cette minute, M. Baslèvre, après avoir perdu le visage,

avait encore mademoiselle Fouille; à son tour, mademoiselle Fouille, qui ne partait jamais, venait de partir. Après cela, M. Baslèvre se retrouvait seul comme au début de ce récit : mais jadis il ignorait sa solitude et aujourd'hui il la goûtait. Oh ! comme il la goûtait vraiment ! et à quoi bon l'envol sublime d'une heure passionnée, si l'on doit le payer ensuite du reste de sa vie !

XII

La rentrée de M. Baslèvre au ministère s'effectua dès le matin suivant. Elle ne fut marquée par aucun incident spécial. De même qu'on avait trouvé naturel et même agréable d'être momentanément débarrassé du directeur, on accepta sans se plaindre que reparussent en marge des rédactions les petites notes désagréables et le « m'en parler » directorial. Quoique pâli, M. Baslèvre semblait revenir de villégiature plutôt que d'une indisposition grave. A peine installé à son bureau, il fit aussi preuve d'une ardeur au travail que justifiait l'abondance des cas litigieux accumulés en son absence : un instant, il put se croire utile.

Après une nuit agitée de rêves fiévreux où passaient mademoiselle Fouille, le visage et des dossiers, le lendemain recommença tout pareil. De temps à autre, cependant, M. Baslèvre levait les yeux, regardait le fauteuil où pour la première fois il avait vraiment aperçu Claire et retombait dans une rêverie. Parce qu'il sentait que la vie reprise serait désormais intolérable, il avait l'intuition d'une insécurité dans le présent. Il n'y a jamais de véritable fin aux aventures humaines et toutes s'achèvent pourtant. A ce titre, il jugeait impossible d'en rester où il était.

Or le hasard qu'appelait ainsi une logique intérieure que nous nommons après coup pressentiment, ne devait pas attendre pour paraître.

En revenant du cercle, M. Baslèvre trouva, en effet, sur son bureau trois lettres dont une, tout de suite, le fit tressaillir d'anxiété, car elle était sans timbre et d'écriture inconnue. Sans même retirer son chapeau, il la prit, la palpa comme

pour soupeser à l'avance l'imprévu qu'elle contenait, puis, décidé enfin, l'ouvrit et lut.

La réponse qui semblait ne plus devoir venir était sous ses yeux. En voici la teneur :

« Cher Monsieur, pardonnez-moi de ne me souvenir de votre bienveillance qu'aux heures de détresse. Depuis deux jours, celles que je pressentais, ont paru. Elles me laissent la force de souffrir, mais non celle de me diriger. Vos conseils m'y aideraient peut-être et je souhaite ardemment vous rencontrer. Où le puis-je et quand, sans abuser de votre temps? »

Un peu plus bas, tracés d'une main fiévreuse, ces mots :

» Votre amie. — CLAIRE GROS. »

Un moment de stupeur suivit. M. Baslèvre, après avoir erré dans l'obscurité, avait l'impression de recevoir dans les yeux une lueur de phare. Ébloui et aveugle, il doutait d'être vivant. Le billet était bien là, pourtant, avec la signature et l'appelait... mais pourquoi cet appel? Et encore, que penser de phrases qui, tour à tour, « souhaitent ardemment une rencontre » et « craignent d'abuser de votre temps ». Oh ! ne jamais pouvoir arracher aux mots — fussent-ils les plus simples — le sens profond de la pensée qui les dicta !...

— Monsieur le directeur a sonné? — dit l'huissier apparaissant.

— Au fait, oui... je voulais vous demander... Quand a-t-on apporté cela?

— Mais... je l'ignore... Après le déjeuner sans doute.

— On ignore toujours tout, dès que je ne suis plus au bureau... soit, allez me chercher un taxi.

— Monsieur le directeur repart?

— Vous le voyez bien.

Et repliant le feuillet, M. Baslèvre le glissa, ainsi que l'enveloppe, dans la poche intérieure de sa redingote. Ses doigts tremblaient comme sous l'onglée. Sa pensée aussi oscillait entre un immense découragement et un espoir démesuré. Encore une fois, appel à l'aide ou consentement déguisé après un long débat de conscience? comment le savoir, si on ne le demandait pas. Il allait le demander, voilà tout.

Dix minutes plus tard, installé dans le taxi, il roulait vers le boulevard Blanqui.

Il ne faut pas chercher à préciser les pensées de M. Baslèvre durant son trajet. Suivant le cas, aux heures de crise, ou l'être intime, demeuré aux aguets, note avec une rigueur implacable les moindres velléités dont se compose la trame des faits, ou bien il subit une véritable anesthésie et devient la substance plastique offerte aux aventures. M. Baslèvre, lui, était resté passif, c'est-à-dire qu'il avait oublié où il allait et encore ce qu'il prétendait faire.

Arrivé à destination, il demanda aussi, comme d'habitude, au concierge :

— Monsieur Gros?

Il n'attendit pas non plus la réponse pour continuer :

— Et madame?

Une voix, au fond de la loge, répliqua aigrement :

— Monsieur est en voyage et madame est sortie.

— Vous en êtes sûr?

— Si vous ne vouliez pas me croire, il n'y avait qu'à ne rien me demander.

Toujours passif, M. Baslèvre ressortit sans éprouver de déception ni de surprise. Gustave était absent? parfait ! on n'aurait pas à redouter d'être troublés. Claire était sortie? Hé bien ! quoi de plus facile que de guetter son retour en faisant les cent pas. Mais le ministère? Plaisanterie : le ministère qui avait marché quinze jours sans M. Baslèvre, suivrait son train aujourd'hui sans plus de dommage.

Et il fit comme il avait décidé, rôda sur le trottoir. L'attente qui recommençait ne lui était pas pénible. Il se sentait de nouveau engagé sur la vraie route et ne se souciait plus ni du paysage ni de la durée de l'étape. Lorsque Claire parut enfin, ce fut d'un air parfaitement calme qu'il l'aborda.

— J'ai cru meilleur de venir, pour gagner du temps, — dit-il. — Je n'ai trouvé votre billet qu'à mon retour au ministère.

— Moi-même je reviens de l'y porter et j'arrive après vous... — répondit-elle. — Voulez-vous monter?

— A votre gré.

Ainsi auraient parlé sans doute deux êtres quelconques venus avec exactitude à un rendez-vous quelconque. Leurs

voix ne trahissaient rien. Leurs gestes n'appelaient aucune curiosité.

Arrivés dans l'escalier, Claire passa la première, M. Baslèvre suivit. Toutefois, à chaque palier, Claire marquait un arrêt léger, comme si elle avait craint d'arriver et M. Baslèvre, un peu plus bas, s'appuyait alors à la rampe. Peut-être, pareils à des grimpeurs qui approchent d'un sommet et par peur du vertige, n'osaient-ils déjà plus regarder à leurs pieds?...

Parvenus dans la salle à manger, M. Baslèvre eut l'espoir que Claire s'y arrêterait ainsi que jadis, mais elle passa dans le cabinet de travail, prit la place de Gustave, derrière la table, et du geste désigna le fauteuil près de la cheminée. Le seul fait d'être accueilli là marquait l'irréparable qui était venu.

— Vous aviez à me demander conseil? — dit M. Baslèvre toujours très calme et s'asseyant à la place indiquée.

Seules, ses mains tremblaient un peu.

Claire, les bras croisés sur la table, parut sortir d'un songe.

— Un conseil?... je ne sais plus. Depuis quarante-huit heures, il me semble avoir tout pensé et je n'en suis pas plus avancée. Il y a deux jours que Gustave est parti... Il s'en est allé...

— En effet, murmura M. Baslèvre, on m'a raconté en bas qu'il était en voyage.

— Il s'en est allé... — répéta Claire dont la voix était à peine distincte, — peut-être pour toujours.

— Que voulez-vous dire? — fit encore M. Baslèvre du même ton calme, cependant qu'au contraire une subite allégresse montait en lui.

— C'est vrai, — reprit Claire, — je me figure que chacun doit être au courant... Voici...

Elle eut un soupir de fatigue ; elle avait l'air de remonter une côte déjà maintes fois gravie.

— Dimanche il était revenu tard, très tard, avec sa figure des mauvais jours... des jours d'argent... Il ne parlait de rien moins que de changer d'appartement, de prendre une domestique à demeure, de lâcher le ministère, enfin des folies et une fièvre que je ne lui avais jamais vue à ce degré. Lundi, rentrée plus tardive encore. « D'où viens-tu? — De régler des

affaires. — Mais lesquelles? — Celles qui nous font vivre. » Et pour la première fois, la discussion qui dégénère, des mots qu'on voudrait de toute son âme effacer et qui restent... passons : cela ne compte plus. Mardi, enfin... oui, c'était avant-hier, je me perds dans les jours... mardi, je le surprends en train de garnir une valise. « Tu le vois, dit-il, je compte m'absenter, j'ai non sans peine décroché mon congé. » Il n'en avait jamais parlé. Alors, malgré moi, perdant toute prudence, je prétends savoir. J'exige des réponses : « Pourquoi pars-tu sans moi? Où vas-tu? Quand te reverrai-je?... » Pas d'éclaircissement, mais la dispute qui se rallume, épuisante, vaine... A dix heures, il s'en allait, sans même un geste de regret ! Je laisse de côté les pensées qui ont suivi. Dans ces cas-là, on imagine tout. Cependant, une chose, au moins, semblait certaine. Il avait pris un congé et un congé est limité ; cela commence et cela finit à jours donnés. Quelle naïveté ! Ce matin, un médecin s'est présenté de la part du ministère. Au bureau on le croyait malade : il n'a pas pris de congé, il a menti, il ne reviendra plus...

La voix de Claire acheva de s'éteindre. Ses yeux disparurent cachés derrière ses mains : sans doute, se refusait-elle à laisser voir qu'elle pleurait.

— Comme je vous plains ! — s'efforça de soupirer M. Baslèvre, mais l'allégresse qui l'avait pris, tout à l'heure, l'étranglait, l'empêchant de parler.

Au terme d'un tel désastre, n'était-ce pas son bonheur qui paraissait?

— Et maintenant, que faire?...

De nouveau, Claire venait de se redresser. Visiblement, elle avait dû, pendant son récit, oublier qu'un autre l'écoutait.

M. Baslèvre ne répondit pas ; en revanche son regard se perdit au plafond comme s'il devait y découvrir une solution. Découragée, Claire s'inclina vers la table :

— Ainsi, vous non plus, ne voyez pas ?...

— Au contraire, je vois très bien, — répliqua vivement M. Baslèvre.

Mais ce qu'il voyait, pouvait-il déjà le dire? Et, parce que le regard anxieux du visage pesait sur lui, il poursuivit :

— Tout d'abord, attendre...

Renversement des rôles : c'était à lui d'offrir l'attente comme un salut !

— Attendre... après quoi, s'il revient...

Claire eut un cri sourd :

— En doutez-vous?

— Autant que vous-même, pas plus...

Puis, poursuivant :

— Donc, s'il revient, vous pourrez dissiper toute équivoque et régler l'avenir en connaissance de cause. Qui sait même si vous ne pardonnerez pas encore ? La place perdue ne comptera guère dans ce cas... et d'ailleurs est-il excessif de penser que je pourrai lui en trouver une autre?

Il n'avait pu retenir dans l'accent des derniers mots un peu d'amertume ironique.

— S'il ne revient pas...

Cette fois, M. Baslèvre laissa passer un temps : une douceur infinie amollit sa voix.

— ... Si définitivement vous restiez sans nouvelles... eh bien, alors aussi, oui, alors vous ne seriez pas seule... je suis là...

Il vit Claire faire un geste de la main, comme pour écarter la fin de la phrase, mais, lassitude ou prudence, elle s'abstint de répondre.

— Je suis là... — répéta M. Baslèvre, imaginant qu'elle n'avait pas entendu.

Et il mit dans ces trois mots si simples un tel accent qu'il eût été impossible de continuer à ne pas comprendre.

Claire leva les yeux et le regarda. Il n'y avait dans ce regard aucun trouble, rien que la même lassitude et du reproche.

— De grâce, ne pensez-vous pas qu'un autre moment eût mieux valu pour rappeler ce que je désire voir oublié de tous les deux?

M. Baslèvre frissonna :

— Oublier ! c'est bientôt dit ! Vous, peut-être !... mais moi, comment le pourrais-je et me l'avez-vous demandé? Quant à l'heure, je ne choisis pas : celle-ci est là, je m'en saisis.

Toujours les yeux sur lui, elle répliqua :

— Je viens de vous affirmer que je n'avais aujourd'hui qu'une pensée et une souffrance : mon mari.

— Sa trahison !

— Son retour que j'attends.

— A moins qu'auparavant ne sonne la délivrance !

— Taisez-vous !

Mais soulevé de nouveau par la force inconnue, M. Baslèvre venait de se lever :

— Ah ! trêve de détours subtils ! Dès lors que vous avez reçu ma lettre et que je suis venu, supposiez-vous que le silence continuerait ? Il est bien vrai qu'en vous écrivant je m'étais figuré tout prévoir, vos scrupules, vos révoltes, un refus, tout, vous dis-je, y compris d'être chassé, tout, sauf le silence que vous avez choisi et que vous espériez indéfini ! Mais voyez comme la vie est la plus forte. La torture dans le vide que vous aviez imaginée, doit cesser. Le silence n'est plus un refuge. Et nous voici encore réunis, vous, m'ayant appelé, sachant que je vous aime, et moi, n'ayant plus qu'un désir...

— Taisez-vous ! je vous défends d'ajouter rien ! — jeta Claire, en même temps qu'appuyée à la table elle semblait demander au meuble inerte protection contre le nouveau débat qui surgissait.

M. Baslèvre fit un geste égaré :

— Allons donc ! même si je n'ajoutais rien, pourrions-nous encore nous mentir et ignorer ce que nous avons lu dans nos cœurs? Assez d'attente; l'heure a sonné des actes qui décident. En balance d'un passé de détresse qui persiste à vous retenir par je ne sais quelles racines de convenances périmées, osez mettre l'amour profond, total, d'un homme qui n'avait jamais aimé, mais qui, ayant fait le rêve de vous emporter à son bras, prétend effacer ce passé à force de tendresse et s'offre à devenir votre ombre. Oh! vous ne le croyez pas!... On ne croit jamais à un bonheur qui vient. Plus il est grand, et plus on le redoute comme une aventure anormale. Seulement, ici, l'anormal est le présent ! Claire ! regardez mieux autour de vous : quels souvenirs y pourrez-vous regretter? Pas un qui n'évoque la faillite de votre effort ou le mépris de vos dévoûments. Ce ne sont que pièces vides, murs résonnant de l'écho de votre désespoir !... Et puis, regardez aussi l'humble amoureux que

je suis, si vraiment humble et maladroit peut-être, mais si passionnément épris que, sur un désir de vous, il sacrifiera tout ce pour quoi il avait cru vivre et qui, en vérité, n'en valait pas la peine. Hésiteriez-vous?... La route est là, une route à deux, où, les yeux pleins de vous, je suis prêt à devenir votre soutien, votre amant, ce qu'il vous plaira que je sois, pourvu que je reste à vos côtés : quand on est où j'en suis, on n'y regarde plus de si près et les miettes ramassées sont encore un festin !

A mesure, il n'avait pas cessé d'approcher d'elle, tendait les bras pour la saisir. Encore un peu, et son visage frôlerait le visage.

Touchée, sans doute, par la sincérité de la passion qui s'offrait ainsi, ou même en subissant malgré tout l'attirance merveilleuse, Claire avait écouté immobile, les yeux perdus dans le vide. Soudain, au contact de la main de M. Baslèvre qui cherchait la sienne, elle eut un frisson. Très simplement ensuite, elle s'empara de cette main venue pour une étreinte et la ramenant vers le bord de la table :

— Mon pauvre ami, — murmura-t-elle, — comme vous aurez de la peine plus tard, parce que vous m'avez dit cela !

Il recula, désarmé par une telle douceur plus que par des violences.

— Mais, tout cela, ne le saviez-vous pas déjà, puisque je vous l'avais écrit !

— Je pouvais l'ignorer si, devinant aux premières lignes, j'ai préféré m'arrêter sans lire le reste.

M. Baslèvre eut un cri de stupeur :

— Vous auriez fait cela ! ah ! pourquoi?... pourquoi?...

— Probablement parce que je tenais beaucoup à vous.

— Étrange manière en vérité !

— La meilleure, qui sait...

Un rictus douloureux crispa la bouche de M. Baslèvre ; il tourna sur lui-même et retombant sur le fauteuil :

— Dire que, tandis que j'agonisais de votre silence, paisible, vous vous contentiez d'envoyer ma lettre rejoindre dans un tiroir la note du boulanger !

— Vous vous trompez, — dit encore Claire, — votre lettre... n'existe plus.

Farouche, M. Baslèvre eut un nouveau cri :

— Cela aussi!... En détruisant mes pauvres feuilles, n'avoir même pas senti que vous alliez tuer une âme !

— J'ai senti que je sauvais notre amitié !

Mais il secoua les épaules, désespéré :

— Notre amitié!... hélas! elle est loin, puisque *même après cela* je ne parviendrais pas à ne plus vous aimer !

Toujours du même ton implacable, Claire répliqua :

— Vous ne m'aimez pas. Vous avez cru m'aimer : vous vous trompiez.

— Je le crois encore assez pour risquer d'en mourir !

Elle hocha la tête gravement. Sa voix, plus assourdie, ne cessait pas de rester une musique, mais combien douloureuse !

— Non, — dit-elle, — si vous m'aviez aimée, vous auriez découvert, avant de parler, que le bonheur qui vous attire était le vôtre avant d'être le mien. L'oubli du passé, proposez-vous : soit. Ce passé, le connaissez-vous? Qui vous assure qu'il ne tienne pas au plus profond de mon être et que m'en séparer ne soit pas un déchirement intolérable? Admettons pourtant ce premier sacrifice : quelle force éteindra ensuite, au fond de moi, la voix qui me reprochera d'avoir trahi le devoir auquel j'ai tenu jusqu'ici, quelles que fussent les difficultés de ma vie? Cette vie était douloureuse? Le sera-t-elle moins, dans une situation louche, avec des lendemains qu'on ne peut s'interdire de supposer incertains, et une conscience désorientée? Quel cœur vous donnerais-je enfin, où passeraient tour à tour le désespoir de n'être plus honnête, le regret d'avoir déserté ma tâche et la certitude d'avoir consommé la perte de ceux que j'aurais pu sauver ?

Les yeux de Claire s'abaissèrent. On pouvait croire maintenant qu'elle rêvait tout haut, pour elle-même.

— Voilà, mon ami, ce que vous auriez pensé si vous m'aviez aimée *vraiment*. Vous avez ressenti un désir, un goût, peut-être même un émoi assez violent pour prendre le courage de passer outre à des commodités : ce n'était pas de l'amour ! L'amour est bien autre chose ! S'il fabrique du bonheur, ce n'est jamais pour lui, mais seulement pour l'autre. Il ne prend rien : il donne tout. J'ai souvent imaginé qu'on pouvait aimer un être désespérément, sans presque l'approcher, sans parfois qu'il le soupçonne. Qui sait si un grand amour muet n'est

pas la plus belle fleur qui ait jamais paré une âme humaine? Qui sait aussi quelle ivresse intime peut sortir d'un tel sacrifice où rien n'a été sacrifié que soi-même ?

M. Baslèvre, qui avait écouté sans bouger, dit simplement :

— A mon tour, laissez-moi vous répondre que vous n'avez jamais aimé.

Claire eut une hésitation à peine perceptible, puis, dans un soupir :

— Si *aimer vraiment* signifie mettre toute son énergie à ne donner à l'autre que ce qui lui est le meilleur — fût-ce son propre effacement — il me semble bien... je suis sûre, au contraire d'aimer encore...

— Ah ! — conclut M. Baslèvre d'une voix sourde, — il fallait commencer par cet aveu : le reste était inutile...

— Le reste... qui sait?... contenait l'essentiel.

Et le silence enfin s'abattit sur eux, un silence qui avait l'air de vouloir prolonger les paroles dites, pour les remettre tout de suite à la place lointaine où tout s'éclaire : mais on ne comprend jamais sur le moment et il semblait à M. Baslèvre qu'une dalle funèbre achevait d'écraser la merveille dont la seule approche le laissait encore pantelant.

Ce fut Claire qui reprit :

— Donnez-moi maintenant votre parole que nous ne parlerons plus jamais de... cela.

M. Baslèvre se tut. De nouveau le silence planait, chargé de volontés indécises, lourd des deux souffrances qu'il recouvrait.

— Je vous le demande, — insista Claire.

— A quoi bon? — répondit M. Baslèvre.

— A m'assurer que je garde une amitié... qui m'est devenue chère.

— L'amitié ! quel mensonge !

— Quelle douceur, parfois !

M. Baslèvre avait baissé la tête.

— Je ne puis rien promettre, — dit-il brusquement, — j'essayerai.

— Merci.

Et d'un commun accord ils se levèrent. Devant le drame qui se jouait dans leurs cœurs, l'autre réalité s'était effacée.

La disparition de Gustave paraissait n'avoir été qu'une occasion pour amener l'essentiel : s'étant expliqués, ils n'éprouvaient pas le désir d'y revenir.

— Pardonnez-moi de repartir, — déclara M. Baslèvre du bout des lèvres, — mais il faut bien que je rentre au ministère.

Sans attendre qu'elle répondît, il se dirigea vers l'antichambre. C'était lui, maintenant, qui passait le premier. Claire marchant derrière lui, apercevait ses épaules. Elles étaient courbées comme si des années venaient de tomber sur elles.

— Ne restez plus aussi longtemps sans reparaître, — dit Claire à la porte d'entrée.

Il répliqua d'un ton absent :

— J'y tâcherai. J'avais omis de vous dire que, durant la dernière quinzaine, j'ai été malade.

— Pas gravement, je l'espère?

— Assez pour ne pouvoir quitter mon lit.

— Aviez-vous au moins quelqu'un pour vous soigner?

— Oui, une voisine charitable.

— Qui s'appelle?...

— Mademoiselle Fouille.

— Hé bien, dites-lui, quand vous la verrez, que je lui suis reconnaissante.

— Impossible, elle est partie.

— Pas depuis longtemps, alors?

— En effet, depuis avant-hier, comme...

Ce fut Claire qui acheva pour M. Baslèvre qui s'arrêtait :

— Comme Gustave.

Subitement, parce que ces deux noms venaient d'être liés, M. Baslèvre avait éprouvé une gêne.

— Beaucoup de gens, — murmura-t-il, — quittent Paris chaque jour. Adieu.

— Au revoir.

M. Baslèvre eut un dernier tressaillement.

— Vous croyez donc...

— Je crois qu'il suffit d'avoir beaucoup souffert pour découvrir que le renoncement peut devenir une forme du bonheur.

— Alors... je ne suis pas sur le chemin!

Puis, M. Baslèvre descendit. Il regagnait à pied le ministère. En marchant, il ne voyait ni le sol, ni le ciel, ni les

passants, ni son chagrin. Il ne songeait pas non plus au visage, ignorant encore s'il le reverrait ou essayerait de l'oublier. Un instant seulement, il sentit descendre sur lui une paix voisine de la mort, mais douce comme le début d'une autre vie. C'est qu'un instant aussi, rien qu'un instant, il avait compris que plutôt que de ne jamais approcher Claire, il accepterait même de se taire...

Sans le savoir encore, il commençait *d'aimer vraiment.*

(A suivre.)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

LES RELATIONS DE LA FRANCE

AVEC LE SAINT-SIÈGE

Tant de problèmes et si divers, lourds de conséquences et de menaces, sollicitent en ce moment l'attention et la volonté des hommes d'État, qu'on ne saurait leur reprocher de remettre au lendemain les préoccupations de politique religieuse. Il est nécessaire et il est juste que les questions essentielles de la paix aient le pas sur toutes les autres. Pourtant il faut prévoir. Aussitôt que la paix sera conclue, et qu'on aura le loisir de s'occuper de reconstruction, la question des rapports avec le Saint-Siège se trouvera au premier rang des problèmes qui exigeront une solution immédiate.

Le moment paraît donc opportun pour passer en revue, sur un terrain dégarni de préjugés, les raisons qui militent pour la reprise de relations diplomatiques entre la France et la Papauté. On se placera ici à un point de vue strictement politique et utilitaire. On ne mettra pas en discussion les droits de la religion dans leurs rapports avec l'État ; on n'abordera pas la dialectique théologique. On s'efforcera de n'employer que des arguments également valables aux yeux d'un catholique ou à ceux d'un incroyant, pourvu que l'un et l'autre soient Français, et soucieux d'intérêt national. D'autre part on ne reviendra pas sur les faits du passé, si proche de nous qu'il soit; on tient pour suffisamment démontré qu'une confiance aveugle en la victoire des Empires centraux

a égaré, durant la guerre, la politique de Benoît XV[1]. Sans oublier les responsabilités dont s'est chargé le Saint-Siège, on s'interdira d'en tirer des conclusions polémiques. A qui veut faire œuvre positive, il est vain de récriminer contre le passé. Mieux vaut accepter la situation présente et tâcher de lui faire produire ce qu'elle peut donner de bons fruits. Les personnes qui voudront bien lire cet article conviendront avec moi, je l'espère, que l'heure d'un règlement de comptes a sonné, et que seules de mauvaises raisons, où le souci du bien public céderait le pas à l'intérêt de parti, pourraient engager le gouvernement français à retarder la conclusion d'un accord devenu nécessaire.

I

LES RAISONS QUE NOUS AVONS DE NOUS ENTENDRE AVEC LE SAINT-SIÈGE

1° Tenir notre place à Rome.

Ce n'est pas une politique de céder le champ libre à l'adversaire, et de se plaindre ensuite lorsqu'il profite de l'avantage. Sans doute de sérieuses raisons, étrangères aux questions religieuses, rendaient-elles difficile, au cours de la guerre, la reprise des relations entre la France et le Saint-Siège : par exemple la nécessité de ménager les susceptibilités de certains milieux anticléricaux italiens, qui nous étaient favorables, et qui auraient vu dans notre réconciliation avec la Papauté on ne sait quelle menace ou quelle insulte à Rome-capitale et à l'unité italienne. Mais maintenant que l'Italie démocratique elle-même négocie avec le Vatican pour le règlement de la question romaine, personne ne peut trouver mauvais que nous usions nous aussi de notre droit.

1. La politique de Benoît XV a été étudiée en détail dans deux articles publiés par la *Revue de Paris* (15 octobre et 1er novembre 1918). Les argumentations par lesquelles divers publicistes catholiques, et en particulier le R. P. Le Floch (*Correspondant*, 10 mars 1919) ont essayé d'infirmer les conclusions de cette étude n'apportent au débat aucun élément nouveau. Elles ne peuvent impressionner que les lecteurs résolus d'avance à se laisser convaincre.

Dès les premiers jours de la guerre, l'Allemagne comprit que l'autorité morale ne pouvait manquer d'avoir une valeur politique, et qu'autour du Saint-Siège convergeaient des forces qu'on ne pouvait négliger, car la nation qui serait parvenue à les accaparer s'en trouverait avantagée dans sa lutte contre l'ennemi. L'Allemagne d'ailleurs bénéficiait en cette affaire d'une longue et habile préparation, qui lui valait à la cour pontificale une situation privilégiée. Prélats, prêtres, religieux allemands, bien pourvus de moyens d'action même pécuniaires, et en liaison avec les agents politiques de l'Empire, avaient su s'établir aux bons endroits, et le simple jeu de leur influence attirait à l'Allemagne une clientèle nombreuse et puissante. Tous moyens étaient bons pour la retenir. Politesses opportunes, largesses envers les œuvres charitables, services rendus, disposaient les esprits à se laisser toucher par le spectacle de la force allemande.

La plupart des amis et des admirateurs de l'Allemagne croyaient d'ailleurs en toute bonne foi que la favoriser c'était travailler pour l'Église catholique. On ne leur laissait pas oublier qu'en aucun pays d'Europe, si ce n'est la Belgique, le parti catholique ne jouait comme tel dans la vie politique un rôle comparable à celui du centre allemand. La monarchie autrichienne, traditionnellement catholique, demeurait fidèle au Saint-Siège par habitude et par force acquise. Les égards que l'empereur luthérien d'Allemagne montrait à la Papauté, venaient au contraire d'une volonté consciente et n'en tiraient que plus de valeur.

Alors que « la France athée » et « l'Italie spoliatrice » affectaient d'ignorer le Saint-Siège ou de le combattre, le Saint-Siège, sensible aux bons procédés de qui recherchait son alliance, ne pensait pas à se demander s'ils ne masquaient pas les desseins les plus brutaux de mainmise et d'exploitation politique. Guillaume II habile à flatter ne dédaignait pas de se poser en protecteur du Saint-Siège, ni de rehausser son attitude par une mise en scène théâtrale. La dernière visite qu'il fit à Léon XIII, le 3 mai 1903, laissa dans Rome des souvenirs durables. On n'y a pas encore oublié les cuirassiers de la garde royale prussienne défilant à travers les rues autour de la voiture qui conduisait leur souverain à l'au-

dience pontificale, et l'humiliation que ressentit l'Italie au spectacle de cette orgueilleuse exhibition vengea ce jour-là, au Vatican, bien des blessures d'amour-propre.

A la veille de la guerre, et précisément le 11 juillet 1914, le comte von Spee, aide de camp de l'empereur d'Allemagne, vint en grand uniforme remettre de la part de son maître, à Pie X, en souvenir du jubilé constantinien de 1913, un *fac-simile* du *labarum*, exécuté par les bénédictins de Maria-Laach, sur les dessins du prélat et archéologue allemand Mgr Wilpert. Sans doute ce présent n'était-il pas une conséquence des décisions prises dans le fameux conseil de guerre du 5 juillet. Mais à supposer que la mission du comte von Spee eût été dès longtemps préparée, et la date de son audience dès longtemps choisie, le hasard fit bien les choses, lorsqu'il permit que le *labarum*, auquel on travaillait depuis un an, se trouvât prêt juste au moment où sa remise prenait une signification d'un si éloquent symbolisme.

Comme si l'ambassadeur d'Autriche, flanqué à droite du docteur von Mühlberg, ministre de Prusse, et à gauche du baron von Ritter, ministre de Bavière auprès du Saint-Siège, ne suffisaient pas à soutenir devant le Pape la cause des Empires centraux, le prince de Bülow, envoyé à Rome avec charge de tout essayer afin de retenir l'Italie dans la neutralité, n'eut garde de négliger les influences ecclésiastiques et cléricales. D'autre part, Mathias Erzberger, ministre allemand de la corruption, et l'un des chefs du centre, ne manqua pas pendant deux séjours qu'il fit à Rome, du 17 au 25 février 1915, puis du 2 au 18 mai, « d'utiliser les excellentes relations » qu'il entretenait avec le Vatican [1].

Lorsque, après la déclaration de guerre du 24 mai 1915, l'Allemagne dut rappeler de Rome ses représentants officiels, elle laissait dans les milieux ecclésiastiques romains une clientèle d'amis dévoués. Elle y maintenait même, sous le

1. L'expression est de la *Kölnische Zeitung*, 8 juin 1918. Les procédés employés pour mettre en valeur ces relations précieuses étaient de divers ordres. Il n'est pas sans intérêt à cet égard de savoir qu'Erzberger s'était fait ouvrir un compte à la Banque Nast-Kolb et Schumacher, de Rome. La Deutsche Bank en une série de versements avait déposé à ce compte en mars et avril une somme de six millions quatre-vingt mille lires, qui fut entièrement dépensée du 11 au 17 mai 1915, lors du second séjour d'Erzberger.

couvert de la loi des Garanties, et en relations avec les bureaux d'Erzberger, un agent particulièrement bien placé, Mgr Rodolphe Gerlach, Bavarois, camérier participant, garde-robe de Benoît XV, chargé de subventionner la presse germanophile et, s'il se pouvait, d'influencer le Pape [1].

D'ailleurs, l'Allemagne ne renonçait pas à l'action régulière et légitime par les voies diplomatiques. Le délégué apostolique en Suisse, Mgr Marchetti, restait en liaison étroite avec les ministres de Prusse et de Bavière réfugiés à Lugano. Peu à peu, les relations entre l'Allemagne et Rome s'établirent d'une manière plus directe par l'intermédiaire des nonces à Munich, surtout lorsque l'actif et entreprenant Mgr Pacelli y eut remplacé le cardinal Frühwirth et Mgr Aversa.

On a beaucoup reproché au gouvernement français de n'avoir rien tenté pour faire entendre sa voix auprès de Benoît XV, et le reproche ne manque pas de fondement. Il ne faudrait pas cependant l'exagérer et croire qu'il dépendait de la France d'orienter différemment la politique pontificale. Pour obtenir la faveur du Pape dans une guerre contre l'Allemagne, il eût fallu que l'Entente en général, et la France en particulier se recommandassent d'un autre passé, d'autres buts, et d'autres principes. La devise démocratique dont elles faisaient leur cri de guerre devait naturellement épouvanter la plus stricte des autocraties ; et d'autre part, elles ne pouvaient, sans déchoir de leur dignité morale, flatter les velléités temporalistes du Saint-Siège, ni, comme faisait l'Allemagne, se l'attacher par des promesses qu'elles ne se souciaient pas d'accomplir.

Benoît XV n'a pas manqué d'informations. Il a connu les faits. S'il les a interprétés trop souvent conformément aux thèses allemandes, c'est que ces thèses coïncidaient avec ce que le Pape croyait être l'intérêt politique de la Papauté. La présence d'un diplomate français n'aurait pas suffi à

1. On sait que Mgr Gerlach, convaincu de trahison envers l'Italie, fut à la suite d'un mémorable procès condamné par contumace à la réclusion perpétuelle. La sentence a été publiée par la *Revue des Causes célèbres*, n° 23, 25 janvier 1919. « J'estime, a dit Ambrogetti (homme d'affaires du prélat et l'un de ses complices), lors de l'interrogatoire du 12 janvier 1917, que Mgr Gerlach est resté au Vatican par mission de son gouvernement, pour tenter d'influencer le Pape. » (Page 21.)

annuler le rêve de juridiction universelle et supernationale, morale et politique à la fois, dont se berçait Benoît XV, et dont l'Allemagne travaillait à entretenir en lui l'illusion. On ne voit pas que la présence de Sir Henry Howard, du comte de Salis ou de M. Van den Heuvel ait rapporté grand'chose à l'Angleterre et à la Belgique, en fait de politique générale : tout au plus leur a-t-elle valu quelques satisfactions de détail ou de forme. Mais l'expérience valait d'être tentée, et il n'est pas douteux que, sur des points particuliers, un ambassadeur eût sauvegardé les droits et les intérêts français.

Il ne faudrait pas croire que l'influence du Vatican n'ait eu d'importance que pendant la guerre et pour la guerre, ni que notre victoire rende son rôle négligeable dans l'avenir. Il est vrai que le Saint-Siège sort diminué du conflit, puisqu'il a voulu y jouer une partie, et qu'il l'a perdue. Au lieu de figurer au premier rang des puissances politiques, comme il l'avait rêvé, le Saint-Siège est forcé de se tenir à l'écart d'événements qu'il n'a pas su prévoir. La porte du Congrès de la Paix lui est close ; nul n'a recours à son arbitrage ; il ne participe même pas à la Société des Nations : et au lieu de régler d'égale à égal sa querelle avec l'Italie, le seul espoir qui lui reste de liquider la question romaine est de réduire ses prétentions à un programme des plus restreints, lequel revient en fait à accepter le *statu quo ante*, tout en sauvant les principes à l'aide de quelques subterfuges juridiques.

Il s'en faut pourtant que le Saint-Siège soit réduit à quantité négligeable. Au cours de la guerre, les socialistes ont fait pis que le Pape et il ne paraît pas jusqu'ici que le souvenir de leurs intrigues compromette l'avenir du socialisme ; de même, dans un autre ordre d'idées, les erreurs politiques du Pape demeurent sans effet direct sur son pouvoir religieux. Si — comme il paraît probable — il doit renoncer à jouer un rôle de premier plan dans la politique générale, le Pape garde en raison de sa charge une puissance religieuse qui s'impose à trois cents millions de croyants. Le Vatican reste le centre nerveux d'un organisme à base de discipline et de hiérarchie, qui enveloppe le monde d'un réseau. Comme poste d'observation, Rome est un lieu unique, puisque

tout y aboutit. C'est aussi l'endroit d'où un mot d'ordre peut le plus aisément se propager à travers le monde. Comment ignorer une force si réelle, à l'heure surtout où le concours de toutes les valeurs morales sera nécessaire à la réorganisation du monde? Pour qu'un gouvernement se désintéressât à bon droit des questions religieuses, il faudrait que celles-ci fussent sans aucun contact avec les questions politiques. Dans la réalité les unes et les autres s'enchevêtrent à tout instant. Il n'est par exemple pas indifférent pour la France que les congrégations romaines chargées de régler les questions de discipline ecclésiastique ou de nommer les évêques s'inspirent de bienveillance ou d'hostilité lorsque des intérêts religieux français sont en cause. L'organisation ancienne de la société permettait en certaines circonstances de circonscrire le domaine religieux. Mais depuis qu'en guerre ou en paix l'activité totale des nations est engagée dans les concurrences internationales, la cour romaine sera plus que jamais un champ clos où l'on fera assaut d'influences.

Si nous sommes absents, nous en subirons les conséquences. L'Allemagne n'imitera pas notre erreur. Elle essaiera au contraire de trouver sur ce terrain quelque remède à son désastre. Déjà à l'Assemblée de Weimar, dans la séance du 28 février 1919, le docteur Spahn, leader du centre, a révélé le fond de sa pensée. « Par conviction et par les efforts qu'il a accomplis durant la guerre, a-t-il dit, le Pape fut de notre côté. Et l'Empire allemand compte désormais si peu d'amis, que c'est pour lui à la fois un devoir et un avantage de se faire représenter au Vatican [1]. »

Il ne faut pas croire que l'Allemagne, malgré sa déchéance, trouvera mauvais accueil. La germanophilie est une habitude d'esprit si invétérée dans une partie au moins du « monde noir » que la victoire même de l'Entente n'a pu la détruire entièrement. Bien que la politique actuelle de la Secrétairerie d'État tende à ménager les vainqueurs, le directeur de l'*Osservatore Romano* ne peut se tenir d'exprimer son admiration pour cette Allemagne « qui, après une longue période de privations et de misères, traversant, au lendemain des revers militaires, un tourbillon révolutionnaire qui sembla presque

1. Cité par le *Tempo*, 6 avril 1919.

devoir l'engloutir dans les gouffres de l'anarchie, a réussi en un temps si court à se reconstituer politiquement, en se donnant une organisation nouvelle, qui présente tous les caractères de l'ordre et de la stabilité ». Déjà l'un des rédacteurs ordinaires du journal pontifical, confiant dans les desseins de la Providence, entrevoit dans un songe prophétique une Allemagne régénérée, consacrant son activité « au bénéfice d'idéals merveilleux pour la civilisation chrétienne » et prenant la tête du mouvement en faveur de la réorganisation du monde sur la base des quatorze points de Wilson. « Il y a des miracles pour les nations comme pour les individus, qui possèdent, par une sorte de privilège, l'ardeur morale et physique », conclut l'auteur de l'article [1].

On imagine tout ce que l'Allemagne saura tirer de tendances si favorables à sa cause. N'oublions pas que Mathias Erzberger, ministre de la Propagande au temps de Guillaume II, est devenu l'un des grands hommes de l'Allemagne républicaine. Il est aussi chef du centre catholique allemand, agent de liaison entre Rome et l'Allemagne, et assez homme de confiance de Benoît XV pour en avoir reçu, le 1er janvier 1916, par un privilège insigne, une lettre autographe qui témoigne des services rendus [2].

Ne comptons pas trop sur les ecclésiastiques français qui vivent à Rome, pour défendre les intérêts de la France. Malgré leur patriotisme, leur bonne volonté, et l'autorité dont ils jouissent, ils ne sont pas de taille à lutter contre les intrigues allemandes. Laissons-les à leur tâche qui est religieuse. Les mêler aux affaires politiques ne saurait qu'amoindrir leur prestige. D'ailleurs, ils n'ont pas l'indépendance nécessaire aux discussions. Devant le Pape ou le secrétaire d'État, prélats ou procureurs d'ordres ne peuvent que s'incliner

1. Je ne prétends pas que les deux articles en question, le premier (10 février) œuvre du commandeur Angelini, directeur du journal, le second (26 janvier) œuvre de Mgr Ignazi, émanent de la Secrétairerie d'État. J'accepte toutes les distinctions que l'on voudra entre la rubrique officielle, les inspirations officieuses, et les manifestations de sentiments individuels, auxquelles les rédacteurs se livrent sous leur responsabilité. Mais à qui fera-t-on admettre que le Saint-Siège soit entièrement irresponsable d'une rédaction qu'il subventionne, et d'articles qui paraissent à la même place que les communiqués de la Secrétairerie d'État?

2. *Kölnische Volkszeitung*, 4 janvier 1916.

avec déférence, si par hasard leurs remontrances éveillent chez l'interlocuteur le moindre signe d'impatience ou de mécontentement. La situation est claire : il faut la voir avec franchise. Seule l'intervention directe du gouvernement français peut sauvegarder, à Rome et dans le monde catholique, les droits et les intérêts de la France.

2° Missions et Protectorat.

La nécessité d'une politique religieuse et d'un accord avec le Saint-Siège apparaît avec une évidence particulière, pour peu que l'on ait souci de ne pas laisser perdre, sans aucune compensation, le prestige et le profit que vaut à la France le zèle évangélisateur des missionnaires français.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des missions françaises, ni à défendre leurs mérites, qui ne sont pas contestés. Depuis les croisades, la France joue le premier rôle dans la diffusion de la foi ; et le christianisme qu'elle répand est si étroitement uni aux formes de la culture et de la civilisation françaises, qu'on a vu dans tout le Levant le nom de Francs appliqué sans distinction aux chrétiens de toutes les races. La tradition n'est pas perdue comme le montrent des chiffres éloquents. « Aux abords de 1900, écrit M. Georges Goyau [1], on constatait que, sur un peu plus de cent congrégations catholiques, masculines ou féminines, dévouées à l'apostolat, il y en avait tout bien compté... quatre-vingts au moins d'origine française... On calculait enfin que les trois quarts des prêtres, frères et religieuses, affectés aux missions par les diverses nationalités étaient originaires de France, et que la France pouvait revendiquer les cinq sixièmes des martyrs. »

C'est au catholicisme avant tout que profite un labeur si tenace : mais la France en tire un avantage d'autant plus précieux que l'effort est plus désintéressé. Car, ce que les missionnaires portent avec eux de l'influence française : langue, manière de penser et de sentir, est entièrement assimilable et dégagé de ce que l'entreprise d'expansion politique entraîne d'âpre et d'exigeant. Il en résulte que, même en des régions où l'État français n'a jamais travaillé à étendre sa

1. G. Goyau. *Ce que le monde catholique doit à la France*, p. 165-167.

puissance, la France brille pourtant d'une primauté morale et entretient des clientèles qui se vouent à elle par élection.

La France sait d'ailleurs ce que vaut l'œuvre de ses missionnaires ; elle a toujours pris soin de ne pas faire de ses lois anticléricales des articles d'exportation, et la nécessité de protéger les missions et le protectorat français sur les chrétiens d'Orient et d'Extrême-Orient a toujours été le mieux compris des arguments qui militent en faveur d'un accord avec le Saint-Siège. Mais, si parfois certains esprits tardaient à comprendre quelle importance a pour la France le maintien de sa primauté, ils devraient se sentir suffisamment édifiés en considérant quelles jalousies elle inspire, et particulièrement en se rappelant les efforts faits depuis vingt ans par l'Allemagne pour s'immiscer à la Propagande et dresser ses missions contre les nôtres.

Il ne s'agit pas de faire du gouvernement français le fourrier de l'Église romaine, ni d'employer le pouvoir politique de la France à la diffusion de l'Évangile. Les missionnaires français n'en demandent pas tant ; et leur action sans aucun doute ne gagnerait rien à porter la marque officielle. Ce qu'il faut, c'est que le gouvernement s'intéresse à leur œuvre, dans la mesure où il y trouve intérêt ; qu'il leur accorde la protection due à quiconque dans le monde fait œuvre française à quelque titre que ce soit. Or, les missions françaises ont d'autant plus besoin d'appui que la situation créée par la guerre est pour elles plus lourde de menaces. Dans les régions auxquelles la guerre s'est étendue, c'est-à-dire dans l'Empire ottoman, l'occupation et le pillage de nombreux établissements ont parachevé la ruine des œuvres déjà atteintes par l'expulsion des missionnaires. Même dans les pays que n'a pas touchés le conflit, la mobilisation des religieux a privé les communautés de leurs chefs. Beaucoup d'entre eux ne reviendront pas, et voici quelles espérances leur sacrifice faisait naître, au printemps de 1916, chez les catholiques allemands : « Le clergé de France est sous les armes, écrivait la *Kölnische Volkszeitung* (28 mars 1916), et tellement décimé qu'à peine restera-t-il un nombre de prêtres suffisant pour assurer le service religieux intérieur de la France... Il appartient donc à l'Allemagne de peupler l'Orient

de missionnaires, qui n'y propageront pas seulement la foi chrétienne, mais aussi la langue et la culture allemandes. »

Si les projets de l'Allemagne sont désormais à vau-l'eau, il ne s'ensuit pas que les missions françaises n'aient à craindre aucun concurrent. Elles devront compter, d'une part, avec l'exaspération des nationalismes, qui, au moins dans les plus évolués entre les pays de missions, tendront à écarter toute influence étrangère ; d'autre part, avec les rivalités politiques qui suivront la cession de certains territoires à de nouveaux maîtres. Croit-on, par exemple, que les puissances auxquelles seront cédés en souveraineté ou en mandat les lambeaux de l'Empire turc ou les anciennes colonies allemandes, négligeront comme moyen de pénétration l'organisation catholique? Les Italiens avouent que, parmi les motifs qui les engagent à régler leur vieille querelle avec le Saint-Siège, entre en ligne de compte le souci d'utiliser le prestige que peut donner à l'Italie le catholicisme en Orient. Le récent voyage du cardinal Bourne en Égypte, en Palestine, en Syrie, à Constantinople et dans les Balkans atteste d'autre part que l'Angleterre ne dédaigne pas non plus la force d'expansion catholique. Reconnaissons franchement que ces ambitions sont légitimes, même si nous devons en souffrir. La France ne peut pas prétendre que la prédication de l'Évangile soit le monopole des religieux français. Il est juste que la concurrence s'exerce dans le domaine religieux, à condition que ce soit par des moyens loyaux et légitimes. La France a d'ailleurs, malgré ses pertes, la vitalité qui lui permet de regarder l'avenir avec confiance. Encore faut-il que dans la lutte, s'il est nécessaire de lutter, les missions françaises ne se trouvent pas en état d'infériorité par le fait d'une législation peu clairvoyante.

Or les lois de 1901 et de 1904, en supprimant la plupart des noviciats religieux qui existaient sur le territoire français [1], ont compromis le recrutement des missions. On peut

1. La loi du 7 juillet 1904, qui supprime l'enseignement congréganiste, autorise pourtant le maintien des noviciats « destinés à former le personnel des écoles françaises à l'étranger, dans les colonies et les pays de protectorat ». C'est grâce à cette mesure que les Missions Étrangères de Paris et les Missions Africaines de Lyon ont pu conserver leurs séminaires. Mais tous les ordres

compter que, dans l'avenir, la menace ne fera que s'aggraver en raison des vides causés par la guerre. Le résultat se devine. Les charges dans lesquelles les religieux français viendront à manquer seront automatiquement confiées à des étrangers. Même dans les ordres français, les novices sont désormais soumis en territoire étranger à une formation qui n'est plus entièrement française. Leur patriotisme tient bon jusqu'ici : mais résistera-t-il indéfiniment aux suggestions d'une culture internationale? Ne prendront-ils pas lentement l'habitude de se désintéresser dans une certaine mesure d'une patrie qui les écarte? Surtout si les circonstances les y portent, et elles les y porteront si la France n'y prend pas garde.

***

Il serait sage par exemple de ne pas se désintéresser des réformes que Benoît XV a opérées dans la congrégation de la Propagande. Jusqu'au *motu proprio* du 1er mai 1917, le préfet de la Propagande tenait sous sa juridiction deux organismes : l'un chargé d'administrer les chrétientés établies en pays de missions, l'autre chargé d'administrer les chrétientés orientales uniates, c'est-à-dire catholiques de rite oriental (grec, arménien, maronite, melkite, etc.). Plutôt que deux congrégations, c'étaient donc en pratique deux sections d'une même congrégation, car la Propagande pour les affaires du rite oriental était formée à peu près des mêmes membres que la Propagande proprement dite.

Cette situation n'allait pas sans inconvénients. Les Églises orientales uniates, vieilles de tant de siècles, souffraient de se voir confondues sur le même rang que les plus jeunes chrétientés recrutées parmi les infidèles. Elles désiraient être tirées de la condition inférieure où elles se trouvaient réduites. Elles demandaient aussi que l'on tînt plus de compte de leurs traditions propres, non moins respectables que celles des Latins. Or le jugement d'hommes insuffisamment renseignés

---

religieux non autorisés, dont certains ont de grands intérêts en Orient et dans les pays de missions, ont dû, en vertu de la loi du 1er juillet 1901, transporter leurs noviciats à l'étranger.

sur les affaires orientales compromettait trop souvent leurs intérêts, et cela d'autant plus que certaines questions, celles qui avaient trait à la foi, au mariage, aux rites et même aux missionnaires en tant que religieux, se trouvaient, en vertu d'une constitution de Pie X, soustraites à la juridiction de la Propagande et déférées aux congrégations spéciales, dont l'effort tendait naturellement à faire céder les usages orientaux devant les habitudes romaines.

La réforme de Benoît XV donne satisfaction aux vœux de l'Orient. Elle rend entièrement indépendantes l'une de l'autre, d'une part la Propagande, dont le ressort est restreint aux missions et aux chrétientés établies en pays de missions ; et en second lieu la congrégation des Églises orientales, investie d'une juridiction universelle en tout ce qui concerne les rites uniates. L'une et l'autre congrégation ne connaissent que des affaires exclusivement religieuses, toutes les questions politiques étant évoquées par la Secrétairerie d'État.

Si on les considère du point de vue religieux, les nouvelles dispositions sont parfaitement sages et justifiées. Dans l'ordre politique elles modifieront à n'en pas douter la situation avec laquelle nous étions habitués à compter. Les deux branches de la Propagande avaient hérité de traditions, antérieures à la séparation, et qui les rendaient généralement bienveillantes aux missions françaises et au protectorat français. Elles passaient même pour accessibles aux conversations officieuses lorsque des intérêts français étaient en jeu. On ne pourra plus désormais traiter directement avec la congrégation des Églises orientales comme on faisait avec la Propagande, et dans un avenir prochain les États qui entretiennent des relations diplomatiques avec la Secrétairerie d'État seront seuls en situation de poursuivre une action politique à travers les chrétientés d'Orient.

En matière religieuse tout ce qui concerne les catholiques de rite oriental, c'est-à-dire un grand nombre de nos protégés levantins, se trouve désormais déféré à l'autorité d'une congrégation nouvelle et d'hommes nouveaux. Quelque désir qu'ils aient de faire besogne exclusivement religieuse, leur action ne peut être indifférente à nos yeux. Or, il dépend

de nous dans une large mesure de nous la rendre favorable ou d'empêcher au moins que des influences hostiles ne s'exercent à notre détriment.

Si le destin des armes avait favorisé nos ennemis, il est certain que l'Allemagne et l'Autriche auraient tâché de s'insinuer dans la congrégation des Églises orientales, sous prétexte de défendre les Ruthènes uniates contre les Russes ou les catholiques roumains contre l'orthodoxie. Il est possible que, vaincues, elles tentent encore quelques intrigues. Si même elles s'en abstenaient, trop de nos intérêts sont en jeu dans l'Orient méditerranéen et balkanique, pour qu'il nous soit permis d'abandonner leur sauvegarde au hasard de discussions, dans lesquelles des préoccupations purement religieuses et des désirs de réforme pourraient le cas échéant faire passer au second plan le respect de nos privilèges anciens. Si le gouvernement français ne se refusait pas tout moyen de faire entendre sa voix au Vatican, il lui serait aisé de s'assurer que les arguments de la cause française sont pris en considération comme il convient.

A côté de la congrégation des Églises orientales et sous sa dépendance, un Institut d'études orientales a été créé. Il est destiné d'abord à former un clergé uniate capable de travailler à la conversion des Grecs orthodoxes, mais il se propose aussi de donner aux missionnaires de rite latin destinés à l'apostolat en Orient, quelque connaissance des choses orientales. On semble n'avoir pas décidé si le stage à l'Institut oriental de Rome sera ou non obligatoire. L'obligation paraît l'aboutissement logique de la réforme. Si elle était admise, elle emporterait pour conséquence un évident amoindrissement des établissements français. Au lieu de la formation purement nationale que reçoivent leurs élèves, ils seraient nourris à Rome d'une culture non pas antifrançaise, mais internationale, dont l'inévitable résultat serait, le temps aidant, de relâcher les liens qui unissaient si étroitement jusqu'ici les missions à la mère-patrie.

La France ne prétendra pas entraver l'évolution d'institutions qu'il ne lui appartient pas de régenter. Mais croit-elle vraiment que l'on triomphe des difficultés par l'abstention et l'inertie? Ne serait-il pas plus profitable de jouer franchement

la partie et d'intervenir activement pour la sauvegarde du patrimoine menacé?

***

Le labeur des missions françaises assure à la France une primauté morale de fait dans la plupart des pays du monde ; mais dans deux Empires, l'ottoman et le chinois, cette situation est sanctionnée par le privilège juridique d'un protectorat. Tout catholique, à quelque nationalité qu'il appartienne, devient par le fait de sa religion protégé français. Contre toute menace il a recours aux autorités françaises qui se chargent de sa sauvegarde. Ce n'est plus seulement ici question de prestige moral, mais bien d'influence politique établie sur titres légitimes et reconnus.

Le protectorat français repose sur une double base. On trouve à son origine d'une part une série de capitulations concédées par les sultans, et qui règlent les droits de la France à l'égard de la puissance ottomane ; d'autre part, divers actes du Saint-Siège, encycliques pontificales et règlements de la Propagande, qui donnent à toutes les communautés religieuses du Levant l'ordre de recourir à la protection de la France, et qui assurent aux représentants français certains privilèges honorifiques.

Or, du côté de la Turquie comme du côté du Saint-Siège, se dressent contre le protectorat français deux menaces qui ne se proposent rien moins que de faire table rase des droits acquis. La Turquie s'est empressée, dès sa déclaration de guerre, de dénoncer les capitulations, révoquant ainsi les droits qu'elle nous avait concédés, et d'autre part, le Saint-Siège, tout en déclarant par la bouche du secrétaire d'État qu'il ne ferait rien en ce qui le concerne pour abolir ou diminuer en quelque manière que ce soit le protectorat de la France [1], a suffisamment laissé voir qu'à son avis, avec les capitulations, disparaît toute la base juridique du protectorat catholique français.

Conformément à cette théorie, et en vertu d'ordres du Vatican, transmis d'ailleurs avec empressement par la Consulta

1. Lettre du cardinal Gasparri à M. Denys Cochin, 29 juin 1917. *Nouvelles Religieuses*, 1er janvier 1918, p. 25.

italienne, la Custodie de Terre Sainte prétendit refuser à M. Georges Picot, haut commissaire français, les honneurs traditionnels auxquels a droit le représentant de la France lorsqu'il prend part aux cérémonies religieuses. La France fit respecter ses prérogatives et le Saint-Siège dut s'incliner devant les protestations que lui apporta l'évêque de Périgueux en visite *ad limina*. Il fallut admettre que le *statu quo ante* subsistait, au moins aussi longtemps que les territoires conquis sur les Turcs n'étaient pas dévolus à une souveraineté nouvelle, et reconnaître que la France mettait en avant des arguments fort solides.

En effet, le protectorat français, en tant qu'il résulte d'une concession du Saint-Siège, n'est pas lié juridiquement aux capitulations. Il trouve son fondement en un état de fait, que le Saint-Siège a reconnu et sanctionné, et dont jouissait la France seule. Alors que la libéralité des sultans avait concédé à d'autres puissances des capitulations qui leur donnaient des droits théoriques analogues à ceux de la France, mais qui se sont trouvés prescrits pour n'avoir pas été exercés, c'est au profit exclusif de la France que le Saint-Siège a codifié dans ses encycliques, indépendamment du gouvernement turc, les principes généraux qui, en fait, inspiraient sur le territoire ottoman les rapports des représentants français avec les communautés chrétiennes.

Les capitulations disparaissant, les encycliques demeurent, avec le droit qui en découle, aussi longtemps que la France se trouve en état de remplir les engagements qui justifient ses privilèges. En juin 1917, le cardinal Gasparri ne pensait probablement pas que la France revînt jamais en situation d'imposer à l'Empire turc le respect des droits français, et c'est sans doute pour cette raison que le cardinal secrétaire d'État jugeait inévitable la ruine du protectorat.

Le démembrement de l'Empire turc met la France en face de deux situations. Dans ce qui subsistera de la Turquie, il appartiendra au gouvernement français, ou d'exiger le maintien des capitulations, qui donnent naissance à son droit, ou d'obtenir un titre nouveau, générateur de droits analogues. Le protectorat sera ainsi restauré dans sa plénitude, sans intervention du Saint-Siège.

Dans les régions démembrées, qui seront ou constituées autonomes, ou confiées en mandat à quelque puissance, les nouveaux occupants, en recueillant la succession ottomane, y trouveront non seulement l'actif, mais aussi les dettes de la Turquie, et la France interviendra au règlement de comptes pour faire reconnaître sa créance.

Les nations de civilisation moderne, qui seront substituées à l'Empire turc, nous demanderont peut-être d'apporter certaines modifications à l'état de choses ancien. Rien ne nous empêchera d'étudier leurs propositions avec la plus cordiale bienveillance. La tradition ne doit pas être aveugle ni tyrannique : elle ne vit qu'à condition de savoir se plier aux circonstances historiques et sociales. Certaines de nos prérogatives, par exemple celle qui interdit aux religieux catholiques non français de recourir à la protection de leur propre patrie, et les contraint d'invoquer exclusivement celle de la France, ne répondent plus aux principes admis par le droit public moderne. Mais nous avons déjà prouvé que nous savons entendre raison. Comme quelques couvents italiens de Constantinople et de Smyrne désiraient passer sous la protection italienne, le gouvernement français ne refusa pas de prendre leur désir en considération, bien que son droit strict l'autorisât à n'en rien faire. Aux termes d'un accord conclu en 1905, il fut décidé que si un établissement religieux en majorité italien exprimait le désir de passer sous la protection nationale, la France consentirait à examiner la demande et à négocier avec l'Italie les conditions du transfert. On peut croire que nous ne nous opposerons pas aux transformations nécessaires à la réorganisation de l'Orient, mais nous discuterons nos droits, qui, sur les points même où ils devront céder, serviront au moins d'objets d'échange.

Le protectorat français, dans son ensemble, ne perd pas pour cela sa raison d'être. Si même on décide qu'à chaque État incombe désormais le soin de ses nationaux, il faudra encore pourvoir à la protection générale des établissements catholiques en Orient. L'intérêt des chrétientés exige que la France soit mise à même d'exercer à l'avenir comme dans le passé la mission dont elle n'a pas démérité. Imagine-t-on ce que pourrait devenir la situation du catholicisme oriental, si

une renonciation de la France l'abandonnait aux compétitions des diverses puissances, chacune protégeant ses intérêts, sans discipline et sans contrôle, et faisant effort pour accaparer la plus grande zone d'influence possible? Plus que jamais il y aura besoin d'une puissance modératrice, agent et maintien d'unité, et cette puissance ne peut être que la France. Elle a pour elle sa situation juridique, qui lui assure un droit de préférence; elle a aussi sa situation de fait, qui lui permet de remplir la mission que l'on attend d'elle. Elle n'a pas à innover ni à conquérir sa place, et ne sera pas tentée par conséquent, pour asseoir son prestige, de recourir à des pressions et à des intrigues, comme on pourrait craindre que ne fasse une nation nouvelle venue.

En juin 1917, lorsque le cardinal Gasparri écrivait à M. Denys Cochin la lettre que nous avons déjà citée, on peut croire que le Saint-Siège aurait volontiers renoncé pour les catholiques orientaux à la protection de la France, afin de les libérer de la tutelle, qui en est la contre-partie. La tutelle est-elle donc si lourde, et la protection si peu profitable? Il paraît d'ailleurs qu'au Vatican on est revenu à une plus juste appréciation de la situation orientale. Le Pape, dans un discours récent, exprime les inquiétudes que lui inspire l'avenir du catholicisme dans le Levant. C'est qu'en effet les nombreux héritiers de la souveraineté ottomane ne seront pas tous catholiques. Les catholiques d'Orient n'auront-ils donc aucun besoin qu'on les protège ni contre les Arabes musulmans, ni contre les Arméniens et les Grecs schismatiques, ni contre les juifs sionistes, ni contre certaines sectes protestantes, dont la propagande inquiète le Souverain Pontife? Une identité d'intérêts rapproche en ce moment le Saint-Siège de la France. La France n'en profitera-t-elle pas?

Le Saint-Siège ne sera pas partie aux accords qui doivent intervenir entre la France et les nouveaux souverains de l'Orient. Mais ces accords ne peuvent manquer de tenir compte dans une large mesure des vœux exprimés par les peuples intéressés, et le Pape, comme chef des catholiques orientaux, est qualifié pour jouer un rôle au cours des négociations. Le Saint-Siège, promet le cardinal Gasparri, ne fera rien pour abolir ou diminuer, en quelque manière que ce

soit, le protectorat de la France. Mais fera-t-il quelque chose pour le maintenir et le vivifier? Son intérêt actuel l'y engage. Une intervention de la France l'y déciderait.

Notre action auprès du Vatican devrait avoir un double objet : d'abord nous assurer l'appui du Saint-Siège, en vue du règlement de nos comptes avec les maîtres futurs de l'Orient ; cela fait il resterait, le cas échéant, à parachever la besogne, en obtenant du Saint-Siège un titre juridique nouveau, remplaçant les anciennes encycliques, dans la mesure où des modifications auraient été apportées à notre situation de protecteurs.

Telle est la seule procédure capable d'assurer l'intégrité de nos droits. En une matière où l'intérêt français est uni si étroitement aux intérêts catholiques, il est vain et il est dangereux de prétendre ignorer l'autorité religieuse. Quelles raisons en vérité aurait la Secrétairerie d'État de sauvegarder au profit de la France des droits dont celle-ci se désintéresse officiellement?

***

Une partie des réflexions qui précèdent s'appliquent aussi à notre protectorat en Extrême-Orient. La situation pourtant est différente, puisque le traité de Tien-Tsin, dont notre droit tire origine, demeure pleinement en vigueur, et que notre privilège n'est contesté ni par le gouvernement chinois ni par le Saint-Siège. Aussi la France n'apprit-elle pas sans un extrême étonnement, en juillet 1918, que Benoît XV avait décidé d'entrer directement en relations diplomatiques avec le gouvernement chinois et d'accréditer un nonce à Pékin. Cette décision pontificale lésait évidemment le protectorat français, puisque selon l'usage traditionnel la légation de France sert d'intermédiaire entre la Chine et le Saint-Siège. On n'a pas oublié qu'en 1886, à des velléités de Léon XIII analogues à celles de Benoît XV, le gouvernement français répondit par une menace de rupture diplomatique, qui eut pour effet le maintien du *statu quo*.

En 1918, la France, par une action énergique auprès du gouvernement chinois, sut de même faire respecter ses droits.

Pékin ne reçut donc pas de nonce, et le cardinal Gasparri se trouva réduit à donner des explications.

Elles furent abondantes mais embarrassées. En une longue suite d'articles publiés par l'*Osservatore Romano*, le cardinal affirma que la nomination d'un nonce ne causerait aucun préjudice au protectorat. Le nonce au contraire s'emploierait, d'accord avec les représentants français, à faire respecter les prérogatives de la France. Son caractère diplomatique ne serait qu'un moyen de donner plus de prestige à son ministère spirituel. A ceux qui objectaient qu'un nonce, en rapports directs avec le gouvernement chinois et avec le Saint-Siège, d'ailleurs chargé de fonctions peu absorbantes, — car le contrôle ou même la réorganisation religieuse des chrétientés chinoises lui laisserait des loisirs, — serait fatalement amené à empiéter sur le terrain politique, et à entraver le fonctionnement du protectorat, le cardinal Gasparri ne pouvait répondre que par des protestations et des promesses, qu'il résumait en fin de compte en cette formule contradictoire : « Les fonctions du nonce en Chine seraient exactement égales à celles des délégués apostoliques dans les autres pays : ni plus, ni moins [1]. »

La réalité différait un peu des assurances données par le cardinal Gasparri. On savait bien, au Vatican, que le protectorat français était inattaquable en droit, mais on comptait sur la situation de fait pour réduire le droit de la France à une forme sans substance. Non pas que le Vatican agît ainsi par hostilité personnelle antifrançaise. Sans doute avait-il l'excuse de croire son action profitable au catholicisme chinois. Le Saint-Siège nous jugeait alors à la veille du désastre. Vaincus, nous nous trouvions incapables de toute protection efficace. Les grands desseins politiques du Saint-Siège au contraire allaient être réalisés. Le Pape se croyait assuré de participer au Congrès de la Paix et d'avoir rang dans la Société des Nations. Il devenait capable d'assurer à lui seul la sauvegarde de ses fidèles, et c'est en prévision d'une telle éven-

1. C'est le cardinal Gasparri lui-même qui par un décret de juin 1916 a établi avec une rigueur nouvelle la distinction entre le personnel *diplomatique* du Saint-Siège (nonces et internonces), chargé des missions politiques, et d'autre part les délégués apostoliques, investis de fonctions purement religieuses.

tualité qu'il entrait en relations directes avec le gouvernement chinois.

La France est aussi en mesure que jamais de protéger les catholiques chinois, et il ne paraît pas d'autre part que l'état social actuel de la République chinoise rende à jamais invraisemblable toute menace contre le catholicisme de nos protégés. Peut-être, en Chine comme dans le Levant, des situations nouvelles nous engageront-elles à modifier par quelques retouches un régime qui, sur certains points, gagnerait à être modernisé. Cette réforme ne peut être opérée sans entente avec le Pape. Si même le *statu quo* subsistait dans son intégrité, notre protectorat en Extrême-Orient nous donnerait encore assez de motifs pour ne pas ignorer le Saint-Siège. Notre attitude à son égard est éminemment illogique, puisque le gouvernement français, qui pour son compte ne connaît pas le Pape, est néanmoins appelé à servir d'intermédiaire obligé entre le Saint-Siège et le gouvernement chinois. Une situation si paradoxale ne peut se prolonger indéfiniment.

3° Les nécessités de la politique intérieure.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France pose dans l'ordre politico-religieux un certain nombre de problèmes. La situation d'attente et d'indécision où se trouve l'administration française à l'égard des catholiques alsaciens-lorrains ne saurait durer sans dommage. Déjà se sont manifestées sur certains points les traces d'un malaise qu'il importe d'éliminer. On ne peut nier que des erreurs aient été commises. C'en a été une sans aucun doute d'effaroucher le clergé et les populations croyantes, en choisissant comme président de la commission sénatoriale, chargée d'élaborer le statut religieux des provinces reconquises, un homme tel que M. Debierre, dont le nom symbolise l'anticléricalisme à la vieille mode, c'est-à-dire les habitudes d'esprit les plus inconciliables avec la tâche qu'il s'agit de mener à bien. C'en a été une autre de procéder avec une hâte inutile à des laïcisations, dont certaines sont particulièrement choquantes. Il n'est pas admissible par exemple que des religieuses, déportées par les Allemands en raison de leur attitude patriotique, trouvent en rentrant chez elles leur école laïcisée comme vacante. Rien de grave

par bonheur, à plus forte raison d'irréparable, n'a été accompli, et les fautes mêmes ont dû servir de leçon. M. Millerand paraît comprendre sa mission d'une manière heureusement différente de celle que M. Maringer avait tâché de mettre en pratique. Mais il ne suffit pas d'assurer avec bonne volonté et intelligence politique un *modus vivendi* provisoire : le problème religieux de l'Alsace-Lorraine est juridique et demande une solution du même ordre.

Après l'annexion de 1871, l'Allemagne ne jugea pas nécessaire de réformer dans son ensemble le statut religieux de l'Alsace-Lorraine. Le concordat de 1801 continua de former l'armature de l'organisation ecclésiastique. Mais sur des points importants les situations nouvelles forcèrent à adopter de nouvelles procédures. Sous la domination allemande, les évêchés de Metz et de Strasbourg pouvaient difficilement demeurer rattachés à la métropole française de Besançon. Après entente avec la France, un acte de Pie IX les plaça, en 1874, sous la dépendance directe du Saint-Siège. D'autre part, le fait que l'empereur d'Allemagne n'était pas souverain catholique, et plus encore la politique du *Kulturkampf*, engagèrent à modifier le mode des nominations épiscopales. Celles-ci furent faites directement par le Pape, et l'empereur se borna à les agréer. C'est ainsi que l'apport de nouvelles conventions et de nouveaux usages recouvrit en partie l'ancien concordat, qui ne fut pourtant jamais aboli et demeura en vigueur sur les points où n'intervint aucune stipulation spéciale [1]. Nous le retrouvons donc, en un état de demi-

1. Le *Journal des Débats* (19 avril 1919) a publié sur ce sujet un intéressant article signé d'*un docteur en droit*. A l'encontre de la thèse soutenue dans le même journal (5 mars) par M. Lazare Weiller, l'auteur prétend démontrer que l'Allemagne n'a pas laissé subsister en Alsace-Lorraine le concordat de 1801, mais l'a remplacé par un régime entièrement nouveau, basé sur des principes différents. Cette manière de voir ne paraît pas acceptable. Les changements apportés au mode de nomination des évêques ne bouleversent pas l'essence même du concordat, puisque son article dix-septième refusait le droit de nomination aux successeurs du premier consul qui ne seraient pas catholiques. En réalité, sous le régime allemand comme sous le régime français, il y avait, conformément à l'esprit du concordat, accord du pouvoir civil avec le pouvoir religieux pour le nomination des évêques. La forme dans laquelle les nouveaux évêques de Metz et de Strasbourg ont été nommés atteste d'ailleurs que pour le Vatican comme pour le gouvernement français le concordat de 1801 reste en vigueur en Alsace-Lorraine.

sommeil, mais prêt à se ranimer, et cette situation nous oblige à choisir entre deux solutions : ou bien lui porter le coup de mort; ou bien l'appliquer ou le modifier d'accord avec le Saint-Siège.

Les souvenirs que la France a laissés en Alsace-Lorraine sont étroitement unis, pour les catholiques, au régime du concordat. Le dénoncer serait un acte absurde et dangereux, avant tout parce que le sentiment des Alsaciens-Lorrains est absolument contraire à cette manière d'agir. La propagande allemande s'est employée, pendant tout le cours de la guerre, à présenter comme un épouvantail aux yeux des populations l'anticléricalisme français. Ses efforts n'ont rien pu gagner. Il ne faut pas maintenant que les catholiques d'Alsace-Lorraine, au moment où ils retrouvent la nationalité française, soient contraints au sacrifice de leurs traditions et de leurs habitudes, ni que la joie de la libération soit ternie en eux par des regrets.

La séparation des Églises et de l'État, même faite dans l'esprit le plus équitable et le plus libéral, prendrait en ce moment pour les Alsaciens-Lorrains une valeur de persécution religieuse. Ils ont d'évidentes raisons de redouter l'application du régime auquel est actuellement soumise l'Église de France. Sans parler même des scrupules d'ordre moral et religieux, qui les inquiètent, ils ne peuvent désirer la ruine matérielle de leur Église jusqu'ici florissante : la suppression des traitements ecclésiastiques, ni la confiscation des menses épiscopales et curiales.

Ces confiscations sans doute ne sont pas l'effet normal de la séparation. Elles n'auraient pas eu lieu si les catholiques s'étaient soumis aux principes qui réglaient la dévolution des biens d'église. Mais pas plus que n'ont fait les catholiques de France en 1905, les catholiques d'Alsace-Lorraine ne peuvent en 1919 accepter une loi sur laquelle pèse la condamnation pontificale. Quoi que l'on fasse, dénoncer purement et simplement le concordat en Alsace-Lorraine, ce serait introduire dans le pays le régime actuel de l'Église de France : et les Alsaciens-Lorrains n'en veulent pas. La France leur a fait des promesses, et M. Millerand s'engage à tenir la parole donnée par M. Poincaré et par le maréchal Joffre. Liberté,

croyances, traditions seront respectées; et si le présent régime du concordat n'est pas le régime idéal et définitif, il doit au moins être maintenu provisoirement, en attendant une solution équitable, acceptée des Alsaciens-Lorrains. Évitons à tout prix d'ajouter une crise religieuse aux difficultés de la réorganisation économique et politique.

Le gouvernement français d'ailleurs, n'a aucun intérêt à étendre aux deux provinces reconquises un régime qui n'a produit en France que des ruines et des divisions intérieures. N'oublions pas non plus que la séparation des Églises et de l'État aurait pour résultat d'enlever à l'État tout contrôle sur la reconstitution religieuse du pays.

Quelque réserve que se soient imposée durant la guerre et depuis l'armistice Mgr Fritzen, évêque de Strasbourg, et Mgr Benzler, évêque de Metz, il était évident que ces deux prélats allemands ne pouvaient conserver leurs fonctions sous le nouveau régime. Cependant, le gouvernement français se trouvait impuissant à régler la question par un acte de sa volonté. Ayant la force pour lui, il pouvait expulser les deux évêques comme fonctionnaires allemands. Mais le lien canonique qui les liait à leur église ne se dissolvait pas pour cela. L'évêque, même absent, demeure chef du troupeau : et l'acte de force, en pareil cas, n'eût produit que d'inextricables embarras, susceptibles d'entraver la restauration du diocèse.

Le Pape, d'autre part, qui seul avait qualité pour accepter ou demander la démission des deux évêques et pour instituer canoniquement leurs successeurs, ne trouvait dans les règles du droit canon aucun motif d'intervenir en l'affaire. Si l'on réduit son rôle aux fonctions purement religieuses, le Pape n'a pas à connaître des contingences politiques ; et la nationalité de Mgr Fritzen et de Mgr Benzler n'importe pas à leur institution canonique. Si pourtant des successeurs viennent de leur être donnés, dans la forme ancienne prévue par le concordat de 1801, c'est une preuve évidente que le gouvernement français a fait le nécessaire au Vatican, et qu'une entente officieuse est intervenue entre les deux pouvoirs intéressés. Le succès de cette première négociation est d'un favorable augure, et l'on doit espérer que nous sommes enfin sortis de la période indécise où le sectarisme des uns annihilait la bonne volonté

des autres, et où nous demeurions paralysés par un concordat non reconnu et non dénoncé. Un premier pas est accompli, mais beaucoup demeure à faire, pour assurer en Alsace-Lorraine la collaboration nécessaire entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Il serait également fâcheux, et de ne pas employer les forces catholiques à la restauration des deux provinces, et de les laisser agir sans contrôle.

La question des évêques se posait avec une telle urgence, qu'on ne pouvait attendre la paix pour la résoudre. Il est donc juste qu'on lui ait attribué un rang de préséance. Mais en règle générale, la méthode qui consiste à traiter les questions spéciales indépendamment les unes des autres ne va pas sans certains dangers. Elle pourrait aboutir à une politique peu cohérente, et d'autre part il ne faudrait pas qu'après avoir traité sur quelques questions particulières, le gouvernement pensât en avoir assez fait, et renonçât à régler la question dans son ensemble.

Car, quelle que soit leur importance, les problèmes particuliers, missions, protectorat, organisation de l'Église en Alsace-Lorraine, représentation de la France à Rome, ne sont qu'accessoires. Ce qu'il faut, c'est une solution générale. Il s'agit de savoir si la France se décidera ou non à avoir une politique religieuse ; et une politique religieuse est aussi nécessaire à l'intérieur du pays qu'à l'étranger et que dans les provinces reconquises.

***

La nécessité s'impose de donner à l'Église de France un statut légal. Le régime prévu par la loi de 1905 n'ayant pas été accepté par les catholiques, la séparation s'est trouvée produire des conséquences fort différentes de ce que prévoyaient ses auteurs. L'État, en se séparant de l'Église, lui reconnaissait le droit d'exercer sa mission sans entraves matérielles ni morales, et entendait la mettre en condition de ne pas faillir à sa tâche. La sauvegarde du patrimoine ecclésiastique était en particulier assurée. Mais, ce que la loi de 1905 contenait de mesures libérales et profitables à l'Église n'ayant pu être exécuté, il n'en est demeuré, pour les catholiques placés ainsi en dehors du droit, que mesures

coercitives et confiscations, lesquelles, malgré la liberté absolue que vaut la rupture de tout lien avec l'État, entraînent naturellement un sentiment de gêne, de rancune et d'insécurité.

Après les pertes qu'elle a subies, la France ne peut plus se permettre le luxe de maintenir à grands frais des divisions intérieures. Elle a demandé à tous les Français des sacrifices égaux. Les catholiques ont défendu le pays comme les autres, sans réserve et sans condition. La guerre leur a coûté assez cher pour qu'ils aient droit de se sentir en France aussi pleinement chez eux que les adversaires de leurs croyances. L'application stricte des lois en vigueur aboutirait à des résultats d'une choquante injustice. Renverra-t-on par exemple à l'étranger les religieux soldats rentrés en France pour l'accomplissement de leurs devoirs militaires? De la nationalité française ne porteront-ils que les charges, sans être même autorisés à vivre sur le sol qu'ils ont défendu? Ces considérations, si elles n'étaient que sentimentales, pèseraient déjà quelque poids. Elles correspondent de plus à d'immenses intérêts nationaux.

Il faut que le gouvernement choisisse : ou maintenir la trêve des partis, aussi nécessaire pour la reconstruction que pour la guerre ; ou reprendre à l'égard des catholiques la vieille politique anticléricale, et user en une lutte stérile les meilleures forces du pays. Le catholicisme dispose certainement en France d'une puissance beaucoup plus considérable que ne croient certains hommes politiques, habitués à vivre enfermés dans une atmosphère de parti. Gardons-nous d'autre part d'exagérer la renaissance catholique. Celle qu'on a signalée dans l'armée, pendant la première année de la guerre, n'était probablement pas si profonde ni si générale qu'on a prétendu. Il n'est pas certain qu'elle survive aux causes qui l'avaient fait naître. L'apologétique tirée de la guerre édifie plus qu'elle ne convainc. Mais si l'on cherche à porter un jugement équitable, on est appelé à constater que les catholiques pratiquants, s'ils sont en France minorité, forment au moins une minorité importante, et que la majorité de la nation garde des habitudes catholiques. Il demeure établi que des masses considérables restent attachées dans une

mesure plus ou moins grande aux directions catholiques; et d'autre part, ces masses catholiques sont un élément de stabilité sociale, dont un gouvernement, à moins d'inconscience, n'a pas le droit de ne pas tenir compte, dans une période aussi troublée que celle qui se déroule sous nos yeux.

Qu'on ne vienne pas nous parler de péril clérical. Les jours sont bien passés, où la discipline catholique menaçait les esprits libres qui n'adhéraient pas à la foi. Il n'est pas question de revenir en arrière. Si on reconnaît aux catholiques la liberté qu'ils réclament, et à laquelle ils ont droit, il n'est pas à craindre que cette concession suffise à faire pencher de leur côté la balance que la guerre a d'un coup emportée fort loin vers la gauche. Le monde assiste depuis quatre ans à une marche en avant de la démocratie et du socialisme, anticléricaux par nature, et qui, même dans leur forme modérée, limitent strictement le domaine religieux. Le danger qui menace la société moderne est la désorganisation bolchevique, non pas un invraisemblable retour à une union théocratique du pouvoir civil avec le pouvoir religieux.

Si, au lieu de donner aux catholiques leur place dans la renaissance française, on les irrite par une politique anticléricale, il n'est pas de plus sûr moyen de les rendre factieux. Le gouvernement s'est cru bien habile, lors de la séparation des Églises et de l'État, en ignorant le Saint-Siège, sous prétexte de ne pas tolérer en France d'ingérences étrangères. Mais, ignorer le Saint-Siège ce n'était pas le supprimer, ni détacher de lui les catholiques ; c'était au contraire le laisser libre d'agir en France sans contrôle, c'est-à-dire l'investir d'une puissance dont il n'avait jamais joui. Tous liens rompus avec l'État, le clergé et les catholiques français se sont rejetés vers Rome afin d'y trouver appui, et la séparation, imprudemment accomplie, a abouti au triomphe absolu de la centralisation romaine.

Le mouvement date de loin ; mais il progresse depuis quinze ans avec une vitesse décuplée. L'absolutisme pontifical dépasse en droit, et plus encore en fait, ce qu'auraient pu espérer les théoriciens du moyen âge. Le concile du Vatican n'a pas seulement investi le Pape d'une infaillibilité dogmatique : le dogme a si bien su se faire accepter, que les fidèles

s'empressent d'offrir plus qu'on n'exige d'eux. L'infaillibilité en effet ne s'applique qu'aux matières de foi, en des cas strictement délimités par la prudence théologique. L'obéissance catholique ne profite guère de ces réserves. En fait, pour presque tous les croyants, toute volonté du Souverain Pontife s'impose sans discussion et le moindre de ses désirs prend aussitôt force de loi.

En même temps, l'organisation ecclésiastique se resserre, par l'effet d'une centralisation rigoureuse. La juridiction des grandes congrégations romaines, Consistoriale, Études, Saint-Office, gagnant de proche en proche, s'étend désormais à tous les détails de la vie et de l'administration religieuse. Enfin la promulgation du nouveau Code canonique (27 mai 1917) donne la sanction juridique à l'évolution accomplie, en abolissant tout ce que les Églises locales conservaient encore de traditions et de libertés anciennes.

Les tendances autoritaires de la curie romaine rencontrent une complicité inattendue dans l'état présent des mœurs. C'est ainsi que le télégraphe, le téléphone et la rapidité des communications attirent à Rome, en vue de décisions, une foule d'affaires qu'on réglait autrefois sur place. Les Romains sont habitués à voir arriver dans leur ville des personnes en quête d'annulation de mariage, et qui se montrent fort étonnées en apprenant que leur cause doit être engagée devant l'évêché de leur résidence et non pas directement devant les tribunaux romains. Ici encore, l'empressement des justiciables dépasse les exigences des juges, et l'exemple atteste le prestige dont brillent à l'étranger les institutions romaines.

L'absolutisme romain trouve en presque tous les pays un contrepoids dans l'intervention officielle ou occulte du pouvoir civil. A défaut de concordat, tous les États qui entretiennent des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, ou ne dédaignent pas de recourir à des ententes officieuses avec lui, sont capables d'exercer quelque action sur les décisions de la cour romaine. La Secrétairerie d'État se charge de modérer à leur profit le jeu des congrégations.

La France seule renonce à ce bénéfice. Comme d'autre part des considérations de politique intérieure portent les

catholiques français à s'appuyer sur le Pape plus étroitement qu'on ne fait ailleurs, la France est grande ouverte non seulement à la stricte application des règles canoniques, mais aussi à l'envahissement des influences et des habitudes romaines.

En matière de nominations épiscopales, les listes de candidats présentées par les évêques français sont certes prises en beaucoup moindre considération que les préférences de tel consulteur de la Consistoriale, ou de tel prélat de la curie. Aussi le séminaire français de Rome, dont les élèves reçoivent la formation romaine et même romanisante, devient-il de plus en plus la pépinière qui prépare les nouveaux évêques français.

A leur suite s'introduisent en France les usages romains, tels que la prononciation italienne du latin; ou même les modes ecclésiastiques romaines, cols et chapeaux adoptés avec empressement par les clercs désireux de faire carrière. L'esprit religieux et l'esprit national sont également indifférents à des innovations de si mince importance ; mais elles révèlent une sorte de travail, qui cristallise autour de Rome toute l'idée religieuse, et réduirait pour un peu la foi non pas même à l'obéissance, mais à l'observation servile de menus rites rapportés du Vatican.

Faisons la part des excès de zèle et considérons seulement la situation où se trouve en général l'Église de France dans ses rapports avec le Saint-Siège. C'est un fait que le Pape, syndic des intérêts catholiques, personnifie l'Église aux yeux de ses fidèles : c'est un autre fait que le gouvernement ne peut rien gagner sur les fidèles, dans l'ordre religieux, sans l'assentiment du Pape. Une conclusion s'impose : c'est de traiter avec lui comme les catholiques le réclament. L'État y a tout intérêt, car il ne saurait trouver meilleure protection contre l'ingérence pontificale que la garantie des catholiques eux-mêmes.

Le jour où les catholiques français comprendront qu'ils ont dans le gouvernement, non pas un ennemi, mais un appui, ils perdront l'état d'esprit de hors la loi qui les rend méfiants et farouches. Si quelque conflit s'élève entre le Saint-Siège et l'État, ils ne se croiront plus tenus de donner tous les torts à l'État, et exerceront plutôt une action modératrice. Ils reprendront conscience en un mot d'être une force nationale,

qui doit concourir avec les autres à un équilibre harmonieux.

Verra-t-on renaître en ces projets un fantôme de gallicanisme? Le gallicanisme est bien mort le jour où Napoléon Ier obtint que Pie VII imposât la démission aux évêques d'ancien régime; et, s'il avait été besoin de le tuer une seconde fois, il n'aurait pas résisté à l'épreuve de 1905, lorsque, pour obéir au Pape, l'Église de France sacrifia tout son patrimoine matériel. La centralisation romaine était sans doute nécessaire pour assurer l'unité de la discipline et de la foi. Désormais, en présence des résultats acquis, la curie aurait peut-être intérêt à se demander si le moyen ne dépasse pas le but ; si, à force d'attirer à Rome toute l'activité de l'Église, l'organisme central ne finit pas par être menacé de congestion, et les membres de paralysie.

Si, au lieu de procéder à un règlement de comptes aussi profitable aux intérêts de l'État qu'à ceux de l'Église, le gouvernement, par préjugé ou par incurie, repousse l'occasion favorable de faire rentrer les catholiques dans le grand courant de la vie nationale, et de les protéger contre certaines de leurs propres tendances, on doit craindre qu'il ne s'en fasse des adversaires déclarés, capables d'opposition fort gênante.

Jusqu'ici les catholiques ont tenu très peu de place dans la vie politique. Cela ne veut pas dire qu'ils aient très peu de place dans le pays. Ils manquent seulement d'organisation et d'union. Beaucoup d'entre eux, conservateurs et royalistes, se tiennent à l'écart des catholiques démocrates et républicains. La guerre pourrait avoir changé quelques-unes de leurs dispositions. L'impérieuse nécessité de réorganiser le pays les décidera peut-être à faire œuvre politique sans attendre une Restauration peu vraisemblable. Si, d'autre part, un intérêt supérieur de défense catholique les porte à s'unir, ils sauront peut-être se débarrasser de leurs entraves.

Des exemples leur viennent de l'étranger, qu'ils finiront sans doute par comprendre. Les catholiques italiens, passant outre aux nostalgies temporalistes qui les tenaient jusqu'ici écartés de la vie politique, viennent de se constituer en parti autour d'un programme de gauche. Si des divisions intérieures ne les affaiblissent pas, ils ont chance de se présenter devant les électeurs comme le seul parti vraiment organisé, en

dehors du parti socialiste officiel. De même en France, un parti catholique, uni autour d'un programme non anachronique, et qui pourrait contracter alliance avec d'autres forces d'opposition, serait de nature à donner de sérieuses inquiétudes aux hommes politiques qui ne considèrent en toute chose que les intérêts électoraux.

II

LES POSSIBILITÉS D'ACCORD

Or le moment est propice à un règlement de comptes avec le Saint-Siège. Si la France y trouve intérêt, d'impérieuses raisons poussent Benoît XV à désirer de son côté une prompte réconciliation. L'avenir pour lui est plein d'énigmes et d'inquiétudes. Après la chute des trois empires, la Papauté, seule survivante des gouvernements autocratiques, se sent isolée et soucieuse au milieu du monde en reconstruction.

Au mois de novembre, une sorte d'affolement a bouleversé la curie. Tandis que la crainte de mouvements populaires arrachait au Pape un reniement de cette Autriche qu'il avait essayé jusqu'à la fin de galvaniser et de sauver [1], le nonce Pacelli, pris de panique devant la révolution munichoise, mettait à l'abri en territoire suisse le prestige et la fortune du Saint-Siège [2]. La cour pontificale a ressaisi depuis son équi-

1. Benoît XV écrivait, le 8 novembre 1918, au cardinal Gasparri :

« ... Nous avons donné récemment pour instructions à notre nonce à Vienne de se mettre en rapports amicaux avec les diverses nationalités de l'Empire austro-hongrois, qui viennent de se constituer en États indépendants. L'Église, société parfaite, qui a pour unique fin la sanctification des hommes de tous les temps et de tous les pays, de même qu'elle s'adapte aux diverses formes de gouvernement, accepte aussi sans aucune difficulté, les légitimes variations territoriales et politiques des peuples. » (*Osservatore Romano*, 10.11.18.)

2. La panique du nonce a été comme tant d'autres choses démentie par l'*Osservatore Romano* (15.2.19). « Faisant allusion à une brève absence du nonce hors de Munich — absence d'ailleurs convenue avec le Saint-Siège pour des raisons de santé —, écrit le journal pontifical, le *Giornale d'Italia* a trouvé moyen de publier de défavorables commentaires et de malveillantes insinuations. Nous sommes autorisés à déclarer... que les commentaires [en question] sont uniquement le produit d'une ardente fantaisie, et privés de tout fondement. » Ce démenti n'est pas une raison suffisante pour mettre en doute l'information

libre avec une remarquable souplesse ; mais elle n'ignore pas que la situation est peu sûre. Il suffit de lire l'*Osservatore Romano* pour comprendre à quel point la menace bolchevique préoccupe le Vatican. Il a fallu renoncer aux espérances qu'avait éveillées la révolution russe. La chute du tsarisme ouvrait l'Empire à l'action conquérante du catholicisme, qu'on rêvait déjà victorieusement établi sur les ruines de l'orthodoxie. La réalité est différente : et la grossièreté avec laquelle Tchitcherine répond aux requêtes de Benoît XV fait regretter la rigueur du vieux régime [1].

A l'intérieur même du catholicisme, de graves symptômes apparaissent. En Bohême et en Hongrie, la hiérarchie catholique était trop asservie au gouvernement impérial pour avoir résisté à la révolution. Le bas clergé, organisé en soviets ou conseils de prêtres, réclame des réformes radicales, qui bouleverseraient le fondement de la discipline ecclésiastique. Un mouvement d'un autre ordre, non pas séparatiste, mais nationaliste, particulariste et anti-romain, se dessine en Yougoslavie, et le fait que ses fauteurs respectent la hiérarchie et les principes du droit canon ne suffit pas à rassurer le Saint-Siège. On est d'autre part en droit de se demander quelle influence la révolution allemande exercera sur le catholicisme allemand. En présence de ces menaces, Benoît XV songe à des renversements d'alliances; et depuis que les puissances de l'Entente sont devenues les puissances d'ordre, il désire se rapprocher d'elles.

C'est pour cela que M. Wilson, lorsqu'il vint à Rome, en janvier passé, fut accueilli au Vatican avec tant d'empressement et tant d'honneurs. L'hommage rendu par l'homme des quatorze points à l'auteur de la note pour la paix pouvait passer près de certains pour une justification de la politique pontificale. Il signifiait surtout, dans l'espoir du plus grand nombre, promesse d'alliance pour l'avenir, et semblait présa-

---

du *Giornale d'Italia*. Il faut croire seulement que la maladie du nonce était d'ordre moral ou nerveux, et qu'il avait d'ailleurs obtenu la permission de passer en Suisse.

1. Le Pape, étant intervenu récemment auprès du gouvernement de Lénine en faveur du clergé orthodoxe persécuté par les bolcheviks, a reçu de Tchitcherine un message conçu en termes d'une ironie inconvenante. Le texte a été publié par l'*Osservatore Romano* le 2 avril 1919.

ger au moins l'établissement de rapports diplomatiques réguliers entre le Vatican et les États-Unis.

C'est aussi pour chercher remède contre l'isolement qui l'effraie, que Benoît XV essaie de négocier avec l'Italie un règlement de la question romaine. On sait pourtant au Vatican que même si l'État italien reconnaissait à la Papauté une ombre de souveraineté territoriale sur l'enceinte des palais apostoliques, la situation du Saint-Siège ne s'en trouverait pas pratiquement modifiée, ni par conséquent sa liberté morale protégée plus efficacement. Certains même pensent que la protestation de l'Église contre l'État italien est désormais la seule garantie qui puisse assurer l'indépendance de l'autorité religieuse contre la mainmise du pouvoir civil [1]. Et cependant, malgré les difficultés qui retardent et souvent suspendent les négociations, l'accord est tôt ou tard inévitable. Il est d'ailleurs déjà réalisé en fait, même si on n'arrive pas à s'entendre sur une formule juridique. Obligée de faire face à de nouveaux ennemis, la Papauté tient à régler ses anciennes querelles.

A l'égard de la France, le Saint-Siège suit depuis quelques mois une politique analogue. Benoît XV saisit toutes les occasions d'exprimer sa sympathie pour la « fille aînée ». Cardinaux, évêques, prêtres français, même ceux qui, comme M. l'abbé Lemire, n'avaient pas coutume d'être accueillis au Vatican d'une manière si favorable, apportent chacun de leurs récents voyages des témoignages nouveaux de la bienveillance pontificale à l'égard de notre pays. « Que la France me tende seulement la main, a dit le Pape à plusieurs de ses interlocuteurs, et je tendrai, moi, le bras tout entier. »

Pour un peu, il ferait lui-même la première démarche. N'est-il pas allé jusqu'à se déclarer « Français de cœur » avec une significative insistance, dans un discours qui a transformé en véritable manifestation francophile, un incident de la procédure préparatoire à la canonisation de Jeanne d'Arc [2]? Ce n'est pas non plus sans raison que l'on a généralement accueilli comme une avance au gouvernement français, la

1. Voir à ce propos un intéressant article de M. Crispolto Crispolti dans la *Vita Italiana* du 15 mars 1919.

2. *Osservatore Romano*, 7 avril 1919.

courtoise démarche par laquelle Benoît XV s'est uni à la réprobation soulevée par l'attentat dont M. Clemenceau fut la victime.

Le Pape sera d'autant plus empressé à l'égard de la France, qu'il a davantage à se reprocher envers elle : car la France était de toutes les nations du monde celle que menaçait le plus directement la paix par accords et justes compensations. Le Pape sait parfaitement que, malgré les efforts de ses apologistes, du R. P. de La Brière, de M. l'abbé Misonne, du R. P. Paul Dudon ou du R. P. Le Floch, sa politique de guerre a laissé en France des impressions pénibles, même chez ceux qui par attachement au chef de l'Église protestent en public contre des vérités qu'ils reconnaissent au fond de leur cœur.

Pour le Vatican comme pour les catholiques français, il doit être bien entendu que la reprise de relations avec le Saint-Siège n'est pas une question de respect ou de sentiment, ni une amende honorable, mais un règlement d'intérêts, qui veut être traité comme tel, c'est-à-dire sans équivoque. Avant de conclure, la France doit obtenir que la politique de guerre du Saint-Siège soit définitivement liquidée, et exiger des garanties qui l'assurent contre toute renaissance d'intrigues. Alors, il deviendra possible d'en venir aux propositions concrètes, et l'accord ne sera sans doute pas fort difficile.

Benoît XV accepterait, pour régler la situation de l'Église en France, des solutions dont certains Français d'extrême droite seront sans doute étonnés. Il a fait entendre très clairement ses projets, en juillet 1918, lorsqu'il accepta la réconciliation avec le Portugal. Le principal intérêt de ce règlement de comptes était de contenir une évidente invitation adressée à la France. Or, le régime que Benoît XV acceptait pour le Portugal, c'était, somme toute, sans concordat, mais après entente [1], la création d'associations cultuelles, « constituées conformément aux règles du culte qu'elles veulent pratiquer », capables de posséder et de disposer

1. Après une entente avec le Saint-Siège, sur les conditions qu'il convenait de faire à l'Église catholique en Portugal, le gouvernement républicain portugais a établi le nouveau régime par un décret-loi, c'est-à-dire par un acte de pleine souveraineté, qu'aucun engagement synallagmatique ne limite. Les *Nouvelles Religieuses* du 1er juillet 1918 résument les clauses essentielles du décret.

librement, pour les frais du culte, de toutes les sommes acquises par elles ; et la remise gratuite aux cultuelles des églises et objets nécessaires au culte, sous condition d'inventaire : c'est-à-dire un régime exactement calqué sur celui qu'instaurait en France la séparation de 1905.

Ce qui a paru inacceptable à Rome, et par suite aux catholiques français, c'est beaucoup moins le fait de la séparation en lui-même, que la prétention émise par le gouvernement français d'établir le nouveau régime par un acte unilatéral de sa volonté. En se refusant à négocier avec le Pape la dénonciation du concordat, le gouvernement de 1905, même s'il avait quelques bonnes raisons d'agir comme il a fait, a pourtant commis une grave faute, car ce n'est pas tout de faire des lois, il faut en même temps se préoccuper d'en assurer l'application ; et un gouvernement n'a pas le droit de se lancer dans une aventure qui, par non-exécution de dispositions libérales en principe, peut aboutir à mettre en fait hors la loi, sans aucun profit pour personne, une portion notable des citoyens.

Il s'agit maintenant de réparer les ruines causées. Le fait de la séparation est acquis, et personne ne demande à la France de rétablir le régime du concordat. Mais il reste à faire accepter par les catholiques le régime de la séparation, et pour cela à le leur rendre acceptable. Ici encore, il faut s'entendre avec le Pape, car les catholiques n'accepteront jamais un règlement de comptes auquel le Pape serait hostile. Benoît XV, en proposant à la France l'exemple du Portugal, a suffisamment indiqué qu'il tend vers des solutions modérées. C'est évidemment sur ces bases qu'il serait encore disposé à traiter.

Sous peine de sacrifier des intérêts évidents et considérables, il faut donc procéder sans retard à une entente avec le Saint-Siège. Nous ne ferons pas sa politique, mais la nôtre : aussi appartient-il aux négociateurs responsables de fixer les modalités de l'accord. Ambassade permanente, missions temporaires et spéciales : peu importe, pourvu que le moyen soit capable de mener au but, qui est la sauvegarde du patrimoine. L'expérience des quinze dernières années montre qu'ignorer le Saint-Siège, sous prétexte de non-intervention

dans les affaires religieuses, est une politique de gaspillage. Puisse le gouvernement, puisse le Parlement se rendre à l'évidence et prendre les décisions nécessaires pour que la politique future de la France soit une politique de plein rendement.

H. C.

L'HOMME QUI PERD LA VUE

I

LA FAÇADE

— Il faut de la patience, — dit, sur un ton indifférent, l'oculiste à Paul Joran, qui le questionne.

— Ce sera donc très long?...

— Les maladies d'yeux ont une évolution lente... Surtout, évitez de lire et d'écrire, ne vous fatiguez pas.

— Je vous assure, docteur, que je n'en ai pas envie, — réplique Joran. — A chaque effort visuel, j'ai une douleur.

Le médecin répète, d'un air sentencieux, avec le même ton indifférent :

— C'est cela..., c'est cela... Ne vous fatiguez pas.

Chaque fois que Joran voit son oculiste, ce sont les mêmes questions, suivies des mêmes réponses. Le médecin ne se prononce pas.

Aussi, après ces consultations, Joran demeure nerveux. En rentrant chez lui, il tente de perpétuels essais d'acuité visuelle. Aurait-il aperçu, la semaine précédente, cet objet qu'il ne distingue pas? Pourquoi la grande gravure qui se trouve dans sa chambre à coucher représente-t-elle tantôt un chien, tantôt un chat, tandis que c'est tout simplement le portrait de sa mère? Il se rappelle l'époque où il voyait clairement tout ce qui l'environnait, où la lumière lui paraissait

agréable, inexistante, une chose naturelle, alors que, maintenant, elle lui semble surprenante et lointaine.

Oui, il faut de la patience !... Et il en faut de la patience, car il connaît l'oisiveté, les heures interminables pendant lesquelles il agite tous ses souvenirs, tous ses espoirs, sans ordre, comme l'homme qui ne travaille plus et qui a oublié la méthode. Il repense à son départ de l'armée, quand les camarades qui restaient dans la fournaise, ne voyant que le moment immédiat, l'incertitude que crée la guerre, lui disaient : « Vous en avez de la veine, de vous en tirer comme cela ! »

Son inaction lui pèse après le mouvement, l'émotion, l'angoisse qu'il a connus. Elles lui manquent, ces sensations fortes, ces alertes, ces terreurs.

Cependant, il s'est organisé une vie presque tolérable, une vie passive, d'où la combativité s'éloigne peu à peu. L'époque favorise l'épanouissement de ces existences « hors cadre ». Devant le bouleversement mondial, il semble que l'humanité se soit rassemblée en groupes, et que, dans ces groupes, les sentiments se soient modifiés. Dans chaque race, les antipathies se sont muées en sympathies ; cette longue guerre a créé une camaraderie, une véritable amitié entre contemporains. Paul Joran bénéficie de cette ambiance générale. Chacun cherche à le distraire, s'efforce de se montrer dévoué, veut le promener, l'égayer.

Si Joran souffre, s'il a, parfois, des mouvements d'impatience, il n'a pas encore connu le désespoir. Il n'a pas, en effet, de certitude. Il ignore la gravité de son état. Il lui apparaît que le réconfort qu'on lui prodigue est plutôt dicté par la bienveillance que par la pitié. C'est l'appui que l'on donne à un malade bien plus que la sollicitude que l'on dispense à un infirme. D'ailleurs, son oculiste tient des propos encourageants. Ses amis renchérissent : « Vous allez vous rétablir... Je vous trouve beaucoup mieux... » Jamais, jusque-là, Joran n'a rencontré un de ces petits incidents qui créent un doute. Il est donc persuadé qu'il est atteint d'un mal provisoire, à la veille de la guérison, et que, bientôt, il pourra retourner là-bas où les camarades luttent et meurent.

Mais voilà qu'un soir il a accepté de dîner au restaurant

avec des amis. Il est introduit dans un cabinet particulier où sont déjà installées quelques personnes. On l'accueille avec affabilité sans trop lui demander de ses nouvelles. A table, chacun se montre attentionné pour lui, sans insister. On l'aide suffisamment pour qu'il ne souffre pas de son infériorité physique. S'il cherche du pain, on le lui passe; le sel se trouve sous sa main. Mais tout ceci sans affectation. On le traite comme les autres. Cela lui donne confiance et même fait naître en lui une sorte de gaîté intérieure.

Décidément, il n'est pas mécontent d'avoir accepté cette invitation. Et il voit des perspectives nouvelles s'ouvrir devant lui.

Cependant, à la fin du repas, Joran n'aperçoit pas un verre qui se trouve à portée de sa main, et il le renverse. Le vin se répand sur la nappe. Banale maladresse, dont Joran s'apprête à rire. Le seul moyen de ne pas être ridicule, n'est-ce pas d'en plaisanter? Mais, au moment où il va s'expliquer, il s'arrête, saisi de timidité. Pourquoi les convives ont-ils l'air mal à l'aise? Il s'imagine même qu'on l'observe. Au milieu de cette contrainte, il entend une voix qui dit, sur un ton attristé, plein de commisération :

— Ah ! mon pauvre ami ! Je vous plains...

Alors, comme si ces mots exprimaient la pensée de chacun, l'irrésolution s'effaça, et la conversation reprit, peu à peu. Mais une sorte de gêne pesait sur les moindres paroles. Il semblait que l'ennui avait gagné les dîneurs. Ils évitaient certains sujets. Ils cherchaient leurs mots, ils avaient perdu tout naturel. Joran était devenu pour eux un étranger, celui devant lequel on ne parle plus avec franchise.

Et il sentit sa gorge se serrer. Une émotion qu'il n'expliquait pas encore l'envahissait. Il se posait une série de questions. Pourquoi cette pitié, pourquoi cette bonté qui l'avaient tant blessé?

En rentrant chez lui, il eut un doute. Est-ce que, jusqu'à présent, on ne lui avait pas menti? N'était-ce pas la vérité qui venait de lui être révélée autour de cette table, après cet accident sans importance? Et il se demanda si, au lieu d'être un malade, il n'était pas réellement un infirme.

Infirme ! Ce mot le fit frissonner : c'était l'arrêt partiel de la vie, un frôlement d'éternité. Mais Joran ne s'attarda pas longtemps devant cette impression douloureuse. Bientôt il oublia la cause pour ne plus songer qu'aux effets. Et le souvenir de l'instant qu'il avait passé après avoir renversé le verre lui revint, lancinant. Au fond, en admettant même qu'il fût infirme, il comprit qu'il souffrirait plus des conséquences de son infirmité que de son infirmité même. Il comprit qu'il s'habituerait peut-être à son infériorité, mais que, s'il ne trouvait pas des moyens de fortune, il serait, peu à peu, chassé de la vie.

Et Joran se décida à demeurer chez lui. Il ne sortirait plus que lorsqu'il aurait obtenu, par la volonté, une adresse physique qui lui permettrait de n'être pas ridicule, de ne pas gêner les autres, de ne pas être un embarras pour eux.

Ce fut, à partir de ce jour, une lutte incessante, un effort continuel, pour acquérir, dans ses gestes, plus de souplesse, plus de précision.

Comme le renard, qui est contraint, étant un des moins forts des animaux carnassiers, à recourir à l'astuce pour se tirer d'affaire, Paul Joran est dans l'obligation d'accroître son habileté. Ne pas renverser un verre sur une table, même si on le voit peu, semble très facile, et, cependant, il faut encore découvrir le procédé qui permet de prendre ce verre sans le faire tomber.

Paul Joran se rend compte de ce que la volonté peut obtenir en corrigeant, par le développement d'autres facultés, la faculté qui manque. Chez l'aveugle, le sens auditif s'affirme, ainsi que celui du toucher. Stimulé par l'instinct de conservation, l'être humain accroît la perception des appareils récepteurs qu'il conserve. Joran reconnaît, peu à peu, qu'il devient plus adroit. Une certaine satisfaction naît en lui à la suite de cette domination sur la nature. Pendant quelque temps, il se sent moins misanthrope, et, de nouveau, il rencontre avec plaisir des camarades.

Lorsqu'il reçoit quelques amis, on parle de la guerre. Traiter ce sujet ne nécessite pas d'effort, car on subit les événements et on ne les prévoit pas. Puis, chacun est renseigné par les

commérages. Mais Joran n'a-t-il pas remarqué que ses interlocuteurs donnent à la conversation le tour de la conférence? Ils semblent avoir plaisir à pérorer devant un homme qu'ils croient ignorant. Évidemment, l'impression de leur supériorité physique leur inspire confiance. Ils s'enhardissent. Ils ont tous des plans de stratégie, des formules de victoire, des conseils pour généralissime ou ministre des Affaires étrangères. Ceux qui depuis vingt ans dilapident leur fortune apportent des formules destinées, d'après eux, à reconstituer les finances des États.

Cependant, à la deuxième réunion, Joran risque parfois quelques contradictions. Surpris de rencontrer une résistance, les amis marquent d'abord leur étonnement. Ne sont-ils pas venus pour lui apprendre quelque chose? Joran représente pour eux une déception, et, pour exprimer leur mécontentement, ils lui posent des questions. Comme il réplique avec une certaine précision, ils deviennent agressifs, l'obligeant à répondre point par point, le harcelant jusqu'au moment où ils le voient embarrassé.

— Mais cette nouvelle se trouve dans tous les journaux, — s'écria une fois l'un d'eux. — Vous devriez vous les faire lire. Je ne comprends pas qu'un homme qui aime tant à discuter ne se soit pas organisé. Pourquoi n'avez-vous pas quelqu'un pour vous aider?

Joran écoutait avec intérêt. Il se demandait comment il n'avait pas eu plus tôt une idée aussi simple.

L'autre insista :

— Vous pourriez, mon cher, dicter vos lettres, rassembler des documents...

Joran avait oublié la voix sèche, autoritaire, un peu gouailleuse, qui avait donné l'avis, et il ne découvrait que la bienveillante sollicitude. L'homme qui parlait ainsi avait l'air de trouver cette solution si facile, si naturelle, que Joran se demanda si le moment n'était pas venu d'essayer ce moyen puisque l'affection dont il souffrait durait toujours.

Mais, à la réflexion, le problème était délicat. Parcourir un journal est chose élémentaire ; avec une certaine habitude, on évite les poncifs et on ne recueille que les dépêches. Un homme moyen peut assimiler deux ou trois feuilles en une heure.

Tout autre est la situation de celui qui se fait lire. Il a l'impression que l'on passe ce qu'il y a de plus intéressant. Il se demande si l'on n'oublie pas de lui mentionner le seul fait qui, vraiment, ait, ce jour-là, de l'importance.

Dicter une lettre, un texte, est facile. A la lecture, on reconnaît l'erreur et on la corrige. Mais Joran ne peut pas relire et il s'aperçoit combien l'aide d'un secrétaire est plus délicate à employer par lui que par tout autre. L'intermédiaire peut, involontairement, trahir la pensée. Il faut donc le contrôler par l'audition. Mais cela nécessite une préparation intellectuelle, une discipline difficiles à acquérir.

Joran aborde l'aventure avec appréhension. Il n'est stimulé que par la constatation qu'à ce jeu-là sa mémoire se développe. Lui qui, autrefois, ne se souvenait pas d'un numéro de téléphone, connaît les numéros de tous ses amis, de ses fournisseurs, presque de toutes ses relations. Sa mémoire est devenue une sorte d'agenda : rendez-vous, déjeuners semblent inscrits sur des tablettes qu'il porte en lui. Peu à peu, sa vie redevient, en apparence, normale. De nouveau il est sociable.

Est-ce que l'infirmité dont il est atteint n'est pas oubliée? N'est-il pas considéré, maintenant, comme un être moyen, ordinaire? Finies les petites attentions, les questions sur la santé, finis les encouragements! Maintenant, c'est l'étonnement :

— Mais vous allez beaucoup mieux, — disent les amis. — Vous n'étiez pas ainsi, il y a quelque temps. Je vois un progrès extrêmement notable dans votre état.

Ils obéissent à la loi humaine qui décrète que, lorsque l'on est atteint d'un mal, il faut ou en mourir ou en guérir. Les hommes les plus illettrés portent inscrites au fond de leur cerveau les règles littéraires. Ils réclament impitoyablement un dénouement.

Joran s'est aperçu que l'humanité se divise en deux catégories : les donateurs et les mendiants. Les premiers suggèrent l'admiration à ceux qu'ils dominent, et les seconds la bienveillance à ceux qu'ils veulent exploiter. C'est la volonté, chez l'être normal, qui fait choisir l'une ou l'autre de ces situations, tandis que l'option échappe au malade et au déshérité.

Paul Joran goûte un certain plaisir à l'idée d'avoir repris sa place parmi les donateurs. Évidemment, c'est un succès.

Mais est-ce que, de ce fait, il ne s'est pas condamné à conserver une attitude, comme un homme public, comme un comédien? Il joue un rôle. On lui demande s'il a lu un livre. La première fois qu'on lui a posé cette question, il a hésité. Maintenant, il va au-devant du désir de l'interlocuteur : « Je me le suis fait lire », répond-il avec autorité. Ah ! ce mensonge, ce mensonge sur lequel toute une existence est édifiée !

Le résultat de ces efforts, de cette rééducation, permet à Joran d'éprouver, lorsqu'il est seul, une véritable joie intérieure. Il a l'impression d'une réelle supériorité. Indiscutablement, il a dû déployer une force morale qui lui permet, quelquefois, de s'estimer lui-même. Mais, par un phénomène étrange, la présence des humains fait disparaître cette satisfaction. Devant eux, Joran se sent craintif, comme si leur bienveillance ne lui paraissait pas sincère.

Peut-il supposer une sorte de jalousie suscitée par le succès de cette rééducation? Serait-ce le regret inavoué qui naît lorsqu'un accident que l'on considérait comme définitif ne produit pas les résultats que l'on escomptait? Les hommes n'aiment pas à revenir en arrière. Ils craignent le retour des absents et ils haïssent les ressuscités. A cette pensée, un soupçon passe comme un éclair dans le cerveau de Joran. Ne donnerait-il pas, à certains moments, l'impression d'être un homme trop habile, quelque individu en marge des lois habituelles, capable de se tirer d'affaire dans un cas où les autres succombent? Est-ce que pour l'impitoyable bon sens, un homme qui voit mal, qui ne voit plus, peut encore faire quelque chose? Aucune critique, aucun compliment n'a pu lui donner d'indication. Les gens l'observent sans formuler de jugement. Il ignore ce qu'on pense réellement de lui, quel sentiment il fait naître. Néanmoins, tenant compte des difficultés qu'il a vaincues, de l'énergie qu'il a déployée, il s'imagine que ce silence est plutôt admiratif. Mais il aimerait bien à avoir un point de repère qui lui permît d'étayer une conviction. Quand il sort, il cherche, par ses observations, à découvrir le détail capable de le rassurer.

Un jour, dans un salon, il rencontre un gros homme bedonnant et grave qui passe pour être homme du monde autant

qu'homme d'esprit. Tout d'abord, une conversation banale s'engage. Puis, l'interlocuteur semble s'intéresser à la nouvelle vie de Joran. Il demande quelques explications. Joran répond posément à l'interrogatoire. Il se souvient du temps où on le questionnait avec sollicitude sur son accident, et il parle sans défiance. Le vieux l'interrompt d'une voix doucereuse :

— C'est merveilleux tout ce que vous me racontez là ! C'est même extraordinaire !

Et il répète, comme se parlant à lui-même :

— Très extraordinaire...

Il ajoute sur un ton enjoué :

— N'exagérez-vous pas un peu? Voyez-vous aussi mal que vous le croyez?

Comme Joran se tait, interloqué par le tour que prend l'entretien, l'homme approche sa main du visage de Joran, et, levant ses doigts les uns après les autres :

— Un... deux... trois doigts !... Je suis sûr que vous les distinguez...

Et il se met à rire, d'un rire aigu, méchant, comme celui d'un policier qui vient de découvrir une supercherie.

Maintenant, Joran a compris ! Il devine qu'il est épié, que tous ces hommes le guettent pour voir comment il triomphera des difficultés, comment il réussira. Il sait que, lorsqu'il entre dans une pièce, chacun se dit : « Comment va-t-il s'en tirer? » Que, dès qu'il possède un renseignement, on se demande : « Comment a-t-il le temps de pouvoir se faire lire autant de documents? » Et les uns, ceux qui sont malveillants, doivent plaisanter, se répandre en quolibets, exercer leur ironie sur un problème dont ils ne comprennent pas la solution, tandis que les autres, les bienveillants, intéressés par le côté sportif, attendent les résultats avant de tirer une conclusion et de prononcer un jugement.

Alors une grande lassitude s'empara de Joran. C'était cela la récompense ! Faire rire, exciter la curiosité. Il imagina toutes les vicissitudes qui l'attendaient, le perpétuel effort que tous tenteraient pour renverser cette façade. Et il aperçut clairement que la lutte serait d'autant plus âpre qu'il avait renoncé à la protection que donne la pitié.

La volonté défaillante, il demeurait immobile, comme

étourdi. S'il avait senti la moindre sympathie, il se fût, peut-être, jeté à genoux pour crier sa détresse, il aurait hurlé sa souffrance, sa misère. Il aurait réclamé la compassion, cette compassion dont il n'avait pas voulu. Il aurait dit à tous ceux qui étaient là : « Vous ne savez pas ce qu'est ma vie, ce qu'ont été les difficultés que j'ai eues à surmonter, quelles heures cruelles j'ai connues ! »

Mais cette dépression fut de courte durée. Il se refusait à s'avouer vaincu. Il ne pouvait laisser s'effondrer l'édifice qu'il avait construit. Alors ce fut l'indignation contre lui-même, contre tout le monde. Il sentit gronder en lui la révolte. Et il dut se détourner, tant le ricanement du vieil homme, qui se trouvait encore à ses côtés, faisait naître en lui de rage.

II

L'ILLUSION

Après quelques heures d'irrésolution, Joran reprend courage.

Il n'a pas voulu de la pitié des hommes parce qu'elle était grossière, brutale, immédiate ; mais est-ce qu'il n'y a pas un sentiment qui n'est pas la pitié, qui n'est pas l'amour, et qui n'est autre que la compréhension? Peut-être y trouvera-t-il la compensation qu'il convoite.

Mais cette compréhension, où l'obtenir? L'observation lui a fait rencontrer trop d'exemples de la bêtise humaine pour qu'il ait conservé une foi intacte. De plus, il a eu des essais malheureux. D'un ami, auquel il exposait son trouble, Joran n'a-t-il pas reçu cet encouragement à l'énergie qui blesse ceux dont la résistance morale est vigoureuse?

Il a constaté le manque général de sensibilité. Faut-il en rendre responsable la combativité masculine, et la compréhension serait-elle davantage du ressort des femmes? Il ne faut pas oublier que l'instinct fait naître plus facilement l'illusion entre les personnes de sexes différents. Ne bénéficient-elles pas d'un mirage?

Il espère donc, sans même se l'avouer, que la visite que

madame Siriane a promis de lui faire lui procurera un réconfort.

Madame Siriane est, maintenant, assise en face de lui. Elle a eu le tact de ne pas lui demander tout de suite à quelle distance il la voyait, s'il pouvait se promener seul, s'il pouvait lire, bref, la discrétion de ne pas s'étendre trop copieusement sur les sujets pénibles. Cependant, elle a risqué un : « Je vois que vous n'êtes pas si malheureux que cela ! » qui a causé, chez lui, un court énervement. Il n'a pas répondu. C'était la phrase banale qu'il entendait si souvent, qui nécessitait ou bien l'approbation, et alors il fallait continuer à montrer une simple façade, ou bien une explication, et il se serait abandonné à la recherche de la compréhension que cette phrase révélait si peu.

Les voilà donc tous les deux sur la réserve, elle trop fine pour ne pas s'apercevoir de son erreur, et lui trop craintif pour parler avec sincérité. Ils seraient demeurés longtemps ainsi à s'épier, sans oser s'avancer ni l'un ni l'autre, si, peut-être inconsciemment, elle n'avait prononcé un mot, un de ces mots à l'apparence banale, mais qui produisent un effet magique. Se souvenait-elle de la maxime si profonde : « La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie »?

— Vous avez vraiment de l'énergie, — lui dit-elle, d'une voix grave.

Et dans le ton il n'y avait pas de flatterie incitant la défiance, ni d'étonnement provoquant la susceptibilité. Marie-Louise Siriane semblait enregistrer un fait ; elle constatait un événement qui l'intéressait et pour lequel elle ressentait une admiration intérieure.

Joran était agréablement surpris. Il écouta avec plus d'attention.

Madame Siriane reprit avec une sorte de timidité :

— Certaines natures souffrent plus que d'autres. Plus l'énergie est grande, plus les résistances qu'elle rencontre blessent.

Il répondit :

— Oui, plus la vitesse du projectile est considérable, plus, au point d'impact, le choc est sévère.

Et il ajouta, avec un sourire :

— Malheur, dans certains cas, aux ambitieux !

Ils continuèrent à parler ainsi. Le temps passait sans qu'ils eussent envie d'interrompre leur conversation. Peut-être comprenaient-ils que, s'ils s'étaient connus davantage, ils auraient pu se montrer sincères.

Aussi, quand madame Siriane le quitta, Joran, pour la première fois depuis qu'il recevait d'aimables visites, regretta un départ.

Oui, depuis de longs jours, il n'avait pas savouré un moment aussi agréable. Il se sentait reposé, les nerfs détendus. Et la vie lui apparut un peu moins morose. Alors il se souvint d'avoir éprouvé, autrefois, une impression pareille. C'était par un jour de forte chaleur. Il faisait une excursion dans les montagnes. Il avait marché longtemps sous un soleil torride, et la fatigue était devenue si grande qu'il était indifférent à la beauté du site. Peu lui importaient les cascades jaillissantes, les glaciers. Il n'apercevait plus rien. Ce qu'il voulait trouver, c'était un peu d'ombre, un endroit abrité où il pût s'arrêter pour reprendre haleine. Enfin, il le découvrit. Une douce lassitude s'empara de lui. Le paysage qu'il n'avait pas apprécié lui apparut dans toute sa splendeur. Les pics offraient aux regards éblouis la transparence des neiges éternelles. Et un torrent dont, jusque-là, il n'avait pas entendu le gai tintement, accompagnait de son ronron cristallin la sensation délicate qui naissait de toute cette symphonie lumineuse.

III

LA VÉRITÉ

Joran doit revoir madame Siriane dans deux jours. En d'autres circonstances, il n'aurait peut-être prêté aucune attention à cette femme, que, d'ailleurs, il connaissait depuis longtemps. Mais, dans sa vie isolée, les événements prennent du relief. Autour de cet incident, les pensées vont se cristalliser. Les quelques paroles aimables n'ont-elles pas donné à Joran l'espoir d'une compréhension? Il se les répète avec

naïveté ; il en grossit l'importance. Peu à peu, il crée à madame Siriane une silhouette. Il la voit toute en sensibilité, toute en douceur, toute en bonté. A force de multiplier et de fortifier ces arguments, Joran parvient à la certitude de trouver, chez Marie-Louise, l'écho qu'il souhaite. Le voilà donc ragaillardi.

Cependant une peur, probablement absurde, l'assaille à mesure que la venue de Marie-Louise se rapproche. Le sens critique, qui avait disparu devant l'enthousiasme, renaît peu à peu sous la forme de la crainte. Ne va-t-elle pas prononcer une parole malheureuse qui sapera l'échafaudage qu'il vient d'édifier?...

Il parlera le premier. Il ne veut pas subir de déception. Et Joran se promet d'avoir de l'audace, d'empêcher cette jeune femme de sortir de la voie où elle lui sera utile. Il fait des plans, préparant des phrases, les changeant, les modifiant, les estimant toutes mauvaises, si loin d'exprimer ce qu'il désire. Puis, tout à coup, Marie-Louise entre, et il ne trouve rien à dire. Il est troublé, incertain, timide.

— J'ai beaucoup pensé à vous, depuis l'autre jour, — lui dit-elle simplement.

Et cette phrase banale, cette phrase de femme du monde, est prononcée avec sincérité. Certes, ces mots n'étaient pas au diapason de ce qu'attendait Joran. Il eût souhaité une parole ardente qui lui eût permis de se confier. Mais si l'attitude de madame Siriane ne donnait pas la satisfaction, du moins n'éveillait-elle pas l'inquiétude.

— Oui, — répéta-t-elle, — j'ai beaucoup pensé à vous. J'ai songé que vous deviez d'autant plus souffrir que vous aviez, plus que n'importe qui, l'occasion d'observer la bêtise humaine.

Joran ne put cacher son étonnement. L'idée ne l'effleura pas que ce jugement pouvait être le fruit du hasard. Il s'écria :

— Je croyais que ce n'était pas possible...

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que je suis émerveillé de vous entendre émettre une telle opinion.

— Comment?...

— Oui ! C'est la première fois que quelqu'un, sans que je l'y aie invité, note l'incompréhension habituelle.

— Vous me surprenez, — dit-elle. — Est-ce que tout être un peu affiné ne s'exprimerait pas ainsi? Il n'y a qu'à réfléchir...

— Évidemment, — dit-il, avec un geste de lassitude.

— Alors, jamais vous n'avez pu parler à personne?

Il sembla méditer un instant.

— Non... jusqu'ici, j'ai toujours été obligé de me taire...

Et il ajouta en souriant :

» ... Comme un pauvre honteux. J'ai une douleur, j'ai une misère, je la cache soigneusement, car elle m'humilie, elle me dégoûte...

» Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que nos semblables sont si indifférents, si peu observateurs qu'ils n'ont vu que la façade.

— Et cela ne vous a pas donné une sorte d'orgueil?

— Oui, parfois ; mais je paie cette satisfaction bien cher.

Comme elle semblait intéressée, il continua :

— Si vous saviez ce que cela représente de patience, de persévérance !... Ainsi... j'ai une réponse à donner par téléphone... Je ne peux pas trouver un numéro dans l'annuaire... je suis obligé d'attendre l'arrivée de la personne qui m'aide dans mes travaux. Parfois, elle est en retard. Ce retard... ce n'est rien, et cela devient abominable. Pourquoi n'est-elle pas là? Je me demande si ce service ne l'ennuie pas, si elle ne va pas chercher une autre situation. Je me vois, moi qui l'ai formée, moi qui lui ai appris à travailler et qui me suis donné une peine infinie pour parvenir à un résultat dans des conditions défavorables, obligé de recommencer avec une autre. On devrait être assez fort pour réagir, car, enfin, c'est absurde, on est victime de la peur...

Joran s'anima.

— Oui, c'est le trac ! Et il naît sous le moindre prétexte. Tenez, — dit-il, — le matin, en faisant ma toilette, quand un objet n'est pas à sa place... je le cherche... je ne le découvre pas. Et je connais l'angoisse, une angoisse ridicule, qui me fait honte à moi-même, car je sais que quelqu'un va venir et va reconnaître, en une seconde, cet objet qui se trouve là, devant moi, à me narguer...

Joran s'interrompit. Sa figure devint douloureuse. Il reprit, comme se parlant à lui-même :

— L'angoisse !... Ah ! je la connais... Elle ne me quitte presque jamais ! Je me souviens des premiers temps où j'ai été atteint. Je ne savais pas si je serais complètement aveugle, et la nuit je me réveillais, cherchant à découvrir, dans l'endroit clos où je couchais, la fente par laquelle, la veille, était entré le jour. Je passais de longues heures à guetter cette première infiltration de la lumière ; et, comme elle n'arrivait pas, je me demandais si, vraiment, elle n'était pas à jamais éteinte pour moi.

» Je crains de vous ennuyer, — dit-il, — après un moment d'hésitation. Mais il me semble que je viens de traverser un long désert et que je m'approche d'une oasis. C'est que l'on devient naïf quand on souffre beaucoup ! »

Ayant prononcé ces paroles, Joran s'arrêta. Il appréhendait d'avoir été trop loin, d'avoir inquiété, avec l'égoïsme naturel de ceux qui souffrent, celle qui ne pouvait deviner que par son intelligence la douleur lointaine des infirmes. Avait-elle eu la force de se transposer, de pénétrer réellement ce drame fait de détails? Il redoutait une désillusion.

Elle lui dit :

— Cela doit vous fatiguer de travailler autant. Vous devriez peut-être sortir davantage.

— Sortir ! — s'écria-t-il. — Mais quel plaisir puis-je ressentir au dehors? La lumière me blesse, m'ennuie, me rappelle d'autres époques où je savais qu'elle représente le plus grand bienfait de la vie.

» Je vois encore assez pour me diriger... Mais, en marchant à petits pas, j'ai la tête aussi serrée qu'autrefois lorsque je menais une automobile à grande vitesse. Alors, je me sens grotesque et inutile, comme une grosse machine, une cinquante ou une soixante chevaux qui voudrait marcher, la nuit, sans phare... et je vous assure qu'à certains moments le moteur chauffe !

» Et il en est tout le temps de même... A quoi bon se plaindre !

Il s'arrêta de nouveau.

— Continuez, — dit Marie-Louise. — Racontez-moi tout ce que vous éprouvez.

— Dans le brouillard qui m'environne perpétuellement,

c'est la terreur de voir surgir devant moi un personnage qui me dit bonjour. Les autres hommes voient arriver l'ami, distinguent l'ennemi ; ils savent ce qu'il faudra lui répondre, ils ont déjà trouvé une réplique avant que l'autre ait parlé... tandis que je suis pris à l'improviste. Le passant est, pour moi, comme est, pour les enfants, le diable qui sort d'une boîte.

» Telles sont les causes pour lesquelles je travaille tout le temps, toute la journée, cherchant, perpétuellement, à développer la vie intérieure, afin qu'elle me donne la distraction que je ne peux plus recevoir par la perception visuelle. Tant que je travaille, je souffre peu, je ne souffre pour ainsi dire pas; mon activité cérébrale s'est accrue, excitée par un aiguillon qui agit perpétuellement.

— Mais c'est justement cela qui est si mauvais pour vous, — dit-elle avec sollicitude. — Il faut absolument avoir la force, l'énergie de vous distraire autrement que par cette frénésie intellectuelle dont vous parlez. C'est une sorte de suicide par surmenage que vous accomplissez là.

Elle continua, avec une obstination douce :

— Je vous assure qu'il n'y a pas que la lumière... Il y a les plaisirs que donne l'odeur, l'odeur des feuilles mortes, de l'herbe qui pousse, des foins, le parfum des brises qui ont glissé sur la terre chaude, depuis l'haleine des roses jusqu'aux louches exhalaisons marines, aux senteurs des marais, des cours de ferme...

» Puis, n'y a-t-il pas le bruit sympathique ou déplaisant du vent dans les feuilles, dans les branches, le jappement lointain d'un chien qui se croit abandonné, le chant des oiseaux, le clapotis des vagues?

» Il faut savoir aimer la chaleur du soleil, la morsure cuisante du froid qui stimule... Est-ce que tout cela ne crée pas une ambiance qui se modifie, qui émeut, qui intéresse, qui fait naître en nous ces infinies sensualités dont se délecte notre frêle humanité?

» Allons, — ajouta-t-elle, — pourquoi hésitez-vous? Venez un de ces jours faire une excursion avec moi. Vous êtes aussi adroit qu'autrefois... je vous assure qu'on ne voit pas de différence... vous êtes toujours le même.

Cependant, en parlant ainsi, elle éprouvait quelque remords.

Joran s'efforçait, depuis plusieurs instants, de mettre la cendre de sa cigarette dans un plateau qui se trouvait sur une petite table ; et, avec une méthode navrante, une désolante précision, il avait déposé toutes les cendres à côté du cendrier.

Quand elle partit, elle était troublée, Marie-Louise Siriane, troublée par tout ce qu'elle avait entendu, par tout ce qu'elle avait vu. Jamais elle n'avait cru qu'une douleur pût être aussi constante ; elle ne s'était pas suffisamment transposée pour se demander ce que ressentaient le manchot, le vieillard, le sourd et l'aveugle. Elle savait bien qu'ils souffraient, qu'ils avaient une situation désagréable, qu'ils étaient des êtres inférieurs, mais cela se manifestait par quoi?... Elle n'avait pas deviné cette chose qui venait de lui apparaître si clairement, c'est que leur seule infériorité, leur seul désespoir est d'avoir réellement besoin des autres.

Le problème l'intéressa. Ne pourrait-elle pas être utile à Joran, le distraire de l'obsession, lui rendre un peu le goût de la vie en lui faisant aimer de nouveau les promenades et la nature, en lui permettant d'allier quelque peu la vie extérieure avec la vie intérieure? L'humanité n'est-elle pas capable d'adaptation aux situations nouvelles? Pourquoi l'être humain ne trouverait-il pas un équilibre malgré une rupture apparente de l'équilibre des facultés?

Cependant, elle ne voyait pas exactement comment obtenir ce résultat. Joran lui apparaissait comme une énigme, un être différent des autres hommes. Admettrait-il d'être retenu par une chaîne, si légère fût-elle?

Madame Siriane était perplexe.

En rentrant chez elle, elle s'assit auprès de sa cheminée ; elle regarda la flamme qui montait dans l'âtre, une flamme lumineuse, bleutée, dorée, vacillante, irrésolue, et qui s'élevait plus rapidement que la fumée, la fumée plus modeste, avec son costume gris, un peu humble, de suivante.

Et elle demeura là, madame Siriane, comme si elle allait arracher du mystère qui se dégage d'un simple feu, l'explication du délicat problème qu'elle avait à résoudre.

IV

LA LUMIÈRE

Il s'est laissé convaincre par les arguments de Marie-Louise.

Ils sont venus à l'étang de Trappe, situé au delà de Saint-Cyr, dans la plaine qui précède les grands horizons de la Beauce.

Joran entend une voix douce, qui risque timidement :

— Percevez-vous cette odeur de terre humide, un peu âcre, cette senteur d'hiver, comme si le sol était mécontent des mauvais traitements que la gelée lui fait subir? Suivez-vous les modulations du vent qui souffle mélancoliquement dans les arbres? N'est-ce pas que la brise qui vient nous mordre, avec sa fraîcheur un peu aigre, stimule en nous la vie? Quel contraste entre cette température froide, menaçante, et la chaleur qui se dégage du corps ! On est loin des langueurs qu'apporte l'été. Est-ce que l'énergie n'est pas accrue par la lutte qu'il faut entreprendre contre les éléments?

Joran l'écoute avec attention. Il doute que les satisfactions qu'énumère madame Siriane puissent remplacer la joie que donne la lumière, et, tandis qu'elle s'efforce de lui faire oublier les plaisirs de la vue, il ne songe qu'aux moyens de les connaître encore un peu. Cependant, cette sollicitude fait naître en lui la confiance.

Rassuré par les qualités intellectuelles de Marie-Louise, devinant qu'il peut se fier au jugement de cette femme, il n'hésitera pas, le moment venu, à s'instruire de ce qui les entoure. Et de toute cette confusion, où les objets apparaissent comme des fantômes, s'élève moins d'hostilité. Ils lui semblent plus familiers, ces êtres, animaux ou végétaux, qui remuent ou poussent autour de lui.

Il n'est plus inquiet, il est intéressé. La certitude de pouvoir être renseigné d'une manière intelligente, précise, et cela sans avoir l'impression de créer de l'ennui, lui permet de laisser vagabonder son imagination sans crainte, sans effroi. Il sait qu'au moment voulu, il pourra faire cesser l'hallucination et s'en rendre maître : tel l'homme qui s'endort avec la con-

viction d'interrompre son sommeil lorsque le rêve glissera vers le cauchemar.

Il aperçoit, devant lui, en ce moment, comme une laque japonaise du XVIIIe siècle, aux contours anguleux, naïfs, hiératiques. Quoiqu'il soit certain d'être bien loin d'une japonaiserie, il ne veut pas encore demander à madame Siriane ce qui motive cette envolée de la pensée. Il ose, cette fois-ci, savourer le mystère dont il entoure l'objet ignoré, qui vient d'éveiller en lui un souvenir. Puis, subitement, il est pris d'une curiosité et il interroge sa compagne :

— Savez-vous ce qui se trouve devant moi?

Elle lui répond :

— Ce sont des saules, des saules auprès d'un étang, des saules modestes, dont le squelette noir contraste sans vigueur avec une eau couleur d'acier.

— Comme c'est curieux ! — dit-il. — Quelle singulière impression me produisent ces arbres qui, autrefois, n'auraient pas suscité chez moi la moindre observation ! Après avoir évoqué une laque japonaise, ils m'apparaissent maintenant dans une sorte de brouillard ; ils sont contournés, irréguliers, tordus, comme s'ils avaient connu les ouragans, s'ils avaient passé dans le feu, s'ils avaient été racornis par des séjours prolongés dans l'eau, arbres de douleur, de combat, et qui, par leur attitude, représentent, parfois, la supplication.

» Voilà l'un d'entre eux qui la regarde avec déférence, cette eau dont il ne peut plus s'éloigner. Il se penche vers elle, avec une volupté timide, un espoir hésitant, tandis qu'à côté de lui qui s'est destiné à l'humiliation, un voisin dresse vers le ciel toute sa résistance.

» Ces saules viennent de me faire découvrir que la vie ne s'exprime que par deux gestes : le geste de combat et le geste de volupté. Tout se résume à cela : il faut se faire craindre ou charmer, il faut ordonner ou supplier, il faut briser ou être brisé. Et ces saules prennent, pour moi, instantanément, des formes qui ne peuvent naître que dans l'imagination surexcitée par la vie intérieure.

Joran s'interrompit. Sa figure, subitement, devint grave. Il semblait réfléchir comme si ses pensées venaient de prendre un tour auquel il ne s'attendait pas.

Madame Siriane lui demanda pourquoi il s'était arrêté, si sa vision avait disparu. C'était intéressant, ce qu'il disait, c'était curieux ; jamais elle n'avait rencontré une imagination aussi vive.

Il se taisait toujours... Un drame nouveau était-il survenu pour expliquer ce mutisme obstiné, cette transformation soudaine, ce passage de l'enthousiasme à une tristesse maussade?

Elle le pressa de questions, car elle commençait à s'attacher à cet être original, et elle comprenait que cette douleur ne devait pas être pareille à celle des autres hommes. Toute une curiosité féminine s'éveillait en elle. Ce n'était plus de la pitié qu'elle éprouvait, mais l'étonnement presque inquiet du voyageur qui pénètre dans une région inconnue, féconde en sites bizarres, en jeux de lumière variés, aux ombres menaçantes.

Joran rompit enfin son silence :

— La volupté, de quelque ordre qu'elle soit, n'est tolérable qu'après la lutte, comme un délassement. Regardez l'effet qu'elle produit sur les êtres jeunes qui mènent une vie dissipée au moment de la formation physique et intellectuelle. Ils s'étiolent, s'anémient. Le plaisir n'est, pour eux, qu'un mode de s'étourdir, de trouver l'oubli, de s'éloigner de la réalité. Je comprends, maintenant, que, chez moi, il risquerait de prendre la même forme et d'exercer les mêmes ravages. Et cela se conçoit aisément. La volupté s'adresse aux nerfs, alors que le combat emploie les muscles. N'en faut-il pas conclure que celui qui n'a pas les moyens physiques lui permettant de conserver l'équilibre entre ces deux facteurs risque de s'avilir rapidement, s'il donne trop de place à l'abandon?

Alors il ajouta, sans pouvoir, cependant, réprimer un soupir :

— Il ne me reste plus, pour assurer ma stabilité, que la force morale.

Ces paroles étaient si différentes de celles que prononçaient, en général, les hommes, que madame Siriane était un peu étonnée. Évidemment, Joran cherchait une sensibilité, parlait à l'âme. Ce qu'il désirait, c'était un appui, le moyen

d'alimenter une illusion. Et madame Siriane lui sut un gré infini de cette attitude. Elle se sentait grandie, ayant quitté les zones où l'instinct trace naïvement les voies à suivre. Aussi ne fut-elle pas choquée, quand, quelques instants après, Joran, lui ayant pris le bras, s'appuya assez fortement sur elle.

Le soleil baissait à l'horizon. Une grande boule de feu disparaissait au milieu des nuages pourpres, tout un flamboiement de ciel, un embrasement cruel, brutal, comme le dernier effort d'un agonisant, exaspéré par la mort.

Madame Siriane regardait presque avec effroi cette contraction lumineuse de la nature, ce heurt des couleurs, d'une splendeur féroce.

Après un silence, Joran déclara :

— Il me semble que le coucher de soleil est rose, ce soir, pareil à quelque tapisserie passée du dix-huitième, quelque tableau dont les teintes se seraient effacées peu à peu.

Madame Siriane ne le contredit pas.

Et ils s'en allèrent sur la route, tandis que, lentement, la nuit tombait.

Au loin se détachait un croissant de lune ; les étoiles scintillaient, avec leurs lumières papillotantes, incertaines, presque humbles, tels les feux d'un sanctuaire. Sous la fraîcheur du soir, la terre frissonnait comme si elle éprouvait une angoisse.

Le mystère se développait ; les sons traversaient plus librement les espaces, tout devenait plus grand. Les ombres se dressaient, les pas semblaient plus bruyants sur la route. De temps en temps, un passant avançait à une allure rapide, comme s'il était mû par quelque crainte, par l'impression d'être poursuivi par la nuit. Les oiseaux s'étaient tus. Par instants, dans un arbre, on en entendait un qui arrivait pour se percher et qui, nerveusement, s'accrochait à une branche.

Peu à peu, le calme se faisait, le calme des ténèbres s'appesantissait sur toute la nature, cherchant à arrêter la vie, à la contraindre au sommeil.

Jamais madame Siriane n'avait découvert l'émotion du

crépuscule comme ce soir, au bras de celui qui, perpétuellement, redoutait la menace des couchers de soleil. Et elle n'osait rien dire, de peur de le froisser, de peur de lui faire sentir plus intensivement tout ce qui se dégageait de la nuit victorieuse.

Ce fut Joran qui parla :

— J'ignore pourquoi, aujourd'hui, je ne connais pas l'inquiétude, je n'éprouve pas l'anxiété habituelle que me donne l'approche des ténèbres. Est-ce parce que j'ai l'impression, maintenant, d'avoir moins besoin qu'auparavant de la lumière?... Je sais qu'il y aura quelqu'un, auprès de moi, pour raviver les souvenirs, quelqu'un qui me dira les évolutions du monde extérieur : s'il fait jour, s'il fait nuit, si la lune projette son ironie sur la terre. Alors que la lumière du monde s'éteint pour moi, une clarté nouvelle va, peut-être, la remplacer. Aujourd'hui, je dois compter avec le dévouement humain, et j'aborde avec une moindre appréhension la nuit, dont je ne connais encore que le prélude : le crépuscule.

» Savez-vous, vous autres, ce que c'est que la nuit? Pour vous, la nuit, c'est le clair de lune, ce sont les étoiles qui s'accrochent au firmament. C'est toute la poésie qui ressort des ténèbres, des ténèbres dans lesquelles, encore, on peut se diriger, dans lesquelles on découvre les fantômes... La nuit, c'est l'heure propice à l'amour, c'est l'heure où les âmes se rencontrent, plus confiantes, car le mensonge a disparu des visages. C'est l'heure où l'incertitude domine la réalité, où la cruauté fait place à la douceur, où le regard ne peut plus détruire l'illusion. Ah ! cette nuit !... Tandis que l'autre, la vraie, la nuit des aveugles, y avez-vous songé? Celle où jamais un scintillement ne passe, où jamais une clarté ne peut luire, où les ombres ne surgissent plus, où, pendant l'orage, l'éclair ne précède pas le fracas du tonnerre..., la nuit totale, la nuit muette, celle qui ne parle plus à l'imagination, qui n'évoque plus rien, la nuit perpétuelle, d'où le mystère s'est échappé, la nuit réellement sombre, plus sinistre qu'un cataclysme, car, dans cette nuit-là, rien n'arrive, et elle demeure indifférente au soleil, à la lumière, inaccessible, avec son rire infernal...

V

LA SOLITUDE

Joran, depuis quelques jours, constate l'évolution qui s'opère en lui. Autrefois, il éprouvait quelque nervosité, souvent de l'hostilité dans le cours d'une conversation ; aujourd'hui, il est bien obligé d'admettre que la société de madame Siriane est loin de lui être désagréable. Il aime à la rencontrer, à causer avec elle ; elle ne le gêne pas. Il n'a pas l'impression d'avoir, à côté de lui, une source de trouble, un être qui s'oppose à la réflexion. Ceci l'étonne chaque jour davantage, car il ne peut oublier que ses plus grandes joies furent jadis trouvées dans la solitude. Quelle volupté avait représentée pour lui une méditation savourée sur la rive sauvage de l'âpre océan, songe d'orgueil où il découvrait la vanité des amours terrestres, avec leurs gestes gauches, leurs enlacements dérisoires par lesquels la naïveté humaine croit combattre l'isolement ! Quelle mélancolie éveille la précarité des qualités physiques ! S'emparer d'une forme de la beauté, n'est-ce pas connaître les joies factices de la conquête? Posséder, n'est-ce pas créer la crainte de la dépossession?

Joran avait deviné, à ces heures, qu'au lieu d'éviter le problème, de s'en éloigner par la recherche des trompeuses apparences, il fallait avoir le courage de se ruer vers les déserts, de s'en emparer. Et il n'avait connu la félicité que le jour où il avait admis que l'âme humaine, même dans la vie sociale la plus mouvementée, ne peut se nourrir véritablement que de solitude.

C'est là que l'âme forte puise ses ressources. Elle ne connaît pas les vertiges de l'isolement, elle se grandit de ne point se sentir accompagnée. Sagesse et raisonnement lui apportent le calme. Elle y trouve la solution des problèmes intérieurs, la réponse aux interrogations métaphysiques. Elle y découvre les formules qui assurent la direction des hommes.

Et Joran évoque, même auprès de madame Siriane, le souvenir de ces heures passées. Il a l'impression qu'elle ne

trouble pas la solitude. S'il sourit parfois en constatant ce paradoxe, il parvient à se l'expliquer. C'est que Marie-Louise n'a pas modifié sa conduite depuis la promenade auprès de l'étang de Trappe. Leurs rapports ne prennent pas la forme habituelle à ceux qui existent entre êtres de sexes différents. Ici, aucun sentiment de conquête, point de don-juanisme. Joran n'est pas un admirateur et il ne sera pas l'occasion d'un succès. Ne trouverait-elle pas méprisable de s'imaginer qu'il n'aime à la rencontrer que parce qu'il est épris d'elle? Ce serait le diminuer. Joran ne se sent donc pas vaincu par elle ; bien au contraire, il a l'impression d'être suivi. Et cette illusion de diriger moralement leur destinée le convainc qu'il puise encore en lui-même sa force. Grâce à ce subterfuge, il reprend la confiance en soi que la diminution phiysque avait atrophiée. Par sa présence, madame Siriane ne le contrarie pas ; au lieu d'être un courant contraire, elle représente un courant favorable.

Mais voici qu'un jour Joran la trouve embarrassée ; elle s'agite, changeant perpétuellement de place. Elle a ce ton trop sincère et trop naïf de ceux qui cachent quelque chose. Aussi, lorsque Joran lui demande pourquoi elle est gênée, lui répond-elle :

— Je suis exactement comme les autres jours...

Et tous les deux sentent que ce n'est pas vrai. Ce mensonge les inquiète.

Ils essaient de continuer leur conversation, mais, malgré leurs efforts, il semble qu'un obstacle mystérieux les sépare. Chaque parole devient une menace, et une sorte d'hostilité s'élève, peu à peu, de leurs propos. Les voilà énervés, eux, dont la joie était d'être parvenus à l'accord parfait. Et l'angoisse est d'autant plus grande qu'ils n'osent pas y mettre un terme, tellement ils ont peur, l'un et l'autre, de découvrir que la sincérité s'est éloignée d'eux.

Joran, cependant, a compris. Il a rapidement écarté tout ce qui était inadmissible. En pareil cas, le seul accident à prévoir est un départ.

— Pourquoi, — lui dit-il sur un ton de reproche, — ne m'avouez-vous pas que vous êtes obligée de me quitter?

Devant la réalité, madame Siriane ne contredit pas. Fai-

blesse excusable !... Elle va essayer de le consoler. Mais elle balbutie des phrases sans suite :

— N'ai-je pas une famille?... Oh ! c'est désolant !... Mais mon absence ne sera pas longue... Elle sera très courte... Et je reviendrai tout de suite..., enfin, très vite... Mais puis-je remettre cette décision?...

Joran, malgré sa déception, ne peut s'empêcher de sourire. N'est-ce pas un stratagème? Il le pardonne. Et, pourtant, ne devine-t-il pas ce que seront les heures qu'il va traverser? Une chose, surtout, le tourmente : comment pourra-t-il lire les lettres de madame Siriane? Ne pas en recevoir lui paraît impossible; avant tout, il ne faut pas que Marie-Louise s'imagine qu'il sait se passer d'elle. Néanmoins, il veut se prémunir contre la trop grosse déception qu'il aurait s'il ne réussissait pas à déchiffrer la correspondance de Marie-Louise. Il lui recommande donc d'écrire en gros caractères, et d'écrire souvent. Et, pour l'encourager, il va même jusqu'à lui assurer que, depuis quelque temps, son état est en voie d'amélioration.

Bientôt, c'est lui qui l'exhorte à partir, car elle lui a proposé de ne pas le quitter. Elle lui a même offert de résoudre le problème, l'a laissé juge de la question. Et voilà que cette manifestation de faiblesse de la part de Marie-Louise, loin d'attrister Joran, le stimule. L'effort de volonté qu'il est obligé de faire, parce qu'elle le lui demande, lui donne encore l'impression d'une force, d'une activité. Il n'est pas délaissé puisqu'il ordonne un départ.

La porte s'est fermée avec un petit claquement sec comme un coup de feu, brutal comme un refus définitif... C'est le départ, cette chose qui marque impitoyablement la fin d'une période et le début d'une autre ; qui crée le passé, souligne l'incertitude de l'avenir, dévoile le travail sournois des heures qui fuient.

Joran ne démêle pas encore facilement ce que va être pour lui l'ère nouvelle. Autrefois, un tel événement eût été la cause d'une simple déception. Alors pourquoi, maintenant, ce vide? Pourquoi la certitude d'un désastre?

Madame Siriane a, peut-être, dépassé le but qu'elle se

proposait. Se servir uniquement des qualités morales pour triompher, c'est créer l'impression de la durée. L'homme épris de la beauté d'une femme sait qu'elle vieillira ; l'homme qui apprécie ses vertus espère les conserver jusqu'à la mort.

Jusqu'ici Joran n'avait pas deviné la puissance d'exaltation que lui communique Marie-Louise. Il soupçonnait cette puissance, mais il ne la connaissait pas réellement. Apprécie-t-on la jeunesse avant d'en être sorti, la fortune avant de l'avoir perdue, la beauté avant qu'elle ne se soit effacée?

Joran s'est assis dans un fauteuil ; il veut mettre de l'ordre dans ses pensées, se raisonner. Mais voilà qu'à ce jeu son imagination vient, tel un papillon irrésolu, détourner son attention. Il suit, malgré lui, madame Siriane. Il la voit en taxi, se faisant mener à la gare, montant dans un train. Le train se met en marche... et Joran devine qu'elle scrute la campagne qui se déroule. Cette évocation fait renaître en lui un ancien penchant pour les voyages. Quel plaisir que celui du départ ! Quelle satisfaction de s'en aller vers des régions nouvelles, d'encourager la fantaisie, de donner un aliment à la curiosité, d'empêcher les habitudes de créer l'ennui ! Joran se souvient qu'autrefois, lorsqu'il sortait de grand matin, à l'heure où l'air piquant est acidulé, il lui semblait que l'univers lui appartenait, qu'il allait survenir des choses extraordinaires, des rencontres prodigieuses qui modifieraient entièrement son existence. A cette pensée, Joran s'agite dans sa chambre. Il sent gronder en lui toute la vie instinctive, le désir de marcher, de courir, de s'abandonner à ses appétits, de connaître le déchaînement, la joie animale.

Et tout à coup il s'arrête, effrayé de lui-même. Quel est le sentiment qui l'envahit? Serait-ce l'envie, la rage de l'impuissant, de celui qui demeure enfermé dans la prison pendant que l'autre s'évade, la fureur du vieillard qui ne peut pas entendre les jeunes faire du bruit et s'amuser?

Il repousse aussitôt cette impression qui risque de l'avilir. Il faut chasser ces pensées, preuves de faiblesse, et essayer simplement de suivre Marie-Louise et de jouir avec elle de l'heure. Mais, ici encore, son imagination l'entraîne. Est-elle seule dans son compartiment? Marie-Louise parle avec un officier de chasseurs alpins couvert de décorations, un de

ceux qui ont pu continuer la campagne glorieusement. Et Joran devine, à leurs sourires, qu'ils échangent des impressions sur le paysage, sur la couleur, sur les arbres qui jaillissent vers le ciel, sur les horizons lumineux, sur tout ce qui représente la vie. Puis l'officier aide Marie-Louise à porter une valise, à mettre un manteau ; il est galant, empressé. Et Joran, malgré lui, établit un parallèle. Quel triste compagnon de route il serait, lui, pour cette femme, à qui il ne pourrait rendre aucun service, et à laquelle il demanderait perpétuellement un soutien ! Et une grande tristesse s'empare de lui. Autrefois, à la pensée du chasseur alpin, il eût été jaloux, violent, emporté. Peut-il l'être, maintenant? Car la jalousie n'est tolérable que chez les êtres forts, susceptibles de conquête, de triomphe, chez ceux qui sont capables d'arracher au rival l'objet convoité. Manifestation d'orgueil, d'égoïsme naïf, qui est refusée à ceux que dominent la misère et l'infirmité !

Il parvient, par le raisonnement, à se convaincre que Marie-Louise n'a pas éprouvé de plaisir à causer quelques instants avec l'officier de chasseurs alpins. Qu'a-t-elle cherché, en effet, auprès de Joran? L'impression d'une utilité. Elle est un être trop réfléchi pour se modifier aussi rapidement. Et il la voit, dans le wagon, détournant la tête et reprenant quelque lecture.

Mais, soudain, Joran imagine à côté d'elle un mutilé. Cette fois-ci, c'est Marie-Louise qui parle, qui aide cet homme, qui s'empresse auprès de lui. Joran devine que, pour l'encourager, elle emploie les mêmes gestes, elle trouve les mêmes accents, les mêmes paroles que pour lui-même. N'a-t-elle pas rencontré une occasion nouvelle d'utilité? Il est intéressant, ce garçon, jeune, beaucoup plus jeune que Joran. Sa vie tout entière a été modifiée par une amputation de la jambe. Avec sa grâce juvénile d'adolescent, il corrige, par la beauté du sourire mélancolique que donne la douleur, l'imperfection de ses mouvements. Et Joran frissonne. Ne va-t-il pas, ce petit mutilé aux cheveux blonds, aux yeux bleus et de souffrance, éveiller l'indéniable curiosité instinctive qui secoue perpétuellement l'humanité, en même temps qu'il satisfera le besoin d'utilité?

Joran cherche à éloigner ces craintes imaginaires. Mais

elles reviennent perpétuellement, lancinantes comme une douleur physique. Il se sent mal à l'aise, troublé. Cependant, il se raisonne. Il ne doit pas s'alarmer. Il recevra d'ici peu une lettre de Marie-Louise qui lui apportera la tranquillité. Il lui faudra, certes, patienter pendant quelques heures et, peut-être, quelques jours. Pour s'occuper, il commence, dès maintenant, à s'informer si une lettre lui est parvenue. Trois distributions se font tous les jours. A chacune c'est un espoir, un battement de cœur et une désillusion. Il n'y a rien. Et les heures coulent, en attendant le nouveau passage du facteur.

Enfin, voici la lettre tant désirée. Il s'en approche, il l'ouvre, anxieux de savoir ce qui s'est passé, ce que pense Marie-Louise, dans quel état d'esprit elle se trouve, si elle s'intéresse encore à lui, quelles ont été les causes réelles de ce départ. Et, goulûment, il commence à lire.

Le ton de la lettre est sérieux ; quelque chose de menaçant plane... Deux lignes... trois lignes... quatre lignes ne lui apprennent encore rien. L'écriture est suffisamment grosse, assez bonne pour qu'il puisse déchiffrer. Il devine, d'après le sens des premiers mots, que Marie-Louise va lui annoncer une décision grave. Serait-ce une rupture? S'il se demande si elle n'est pas partie tout simplement pour ne plus revenir, parce qu'il l'ennuyait, parce qu'elle en avait assez... Et il se laisse aller aux conjectures, aux angoisses des abandonnés.

Les caractères commencent à être moins bien formés, les signes sont moins visibles... Joran s'efforce de les comprendre, mais ils s'effacent, peu à peu. Une sorte de voile s'interpose entre ses yeux et le papier. Et, subitement, il est obligé de s'arrêter, car tout est devenu trouble...

Cependant, il ne peut rester dans l'ignorance. Il va recommencer la tentative ; il faut qu'il réussisse. Il le faut parce qu'il sent qu'il ne peut faire lire cette lettre par personne, qu'elle est de la catégorie de celles qui ne peuvent être connues que par les deux êtres qui correspondent. Joran reprend le papier et essaie d'avancer un peu dans sa lecture ; mais cette fois, les lettres lui paraissent plus illisibles encore, les mots plus incompréhensibles... Probablement l'écrivain, entraîné par son sujet, oubliant la faiblesse de son correspondant, ne

s'est-il plus donné la peine de tracer clairement les caractères.

Jamais Joran n'avait pensé que son imagination serait soumise à un pareil effort. Quoi ! il a, devant lui, l'explication, et il ne peut pas la connaître ! Il lui faudra attendre une seconde lettre, qui, peut-être, n'arrivera jamais, et, si elle arrive, cette seconde lettre, sans doute ne lui permettra-t-elle de déchiffrer que les trois ou quatre premières lignes, et il se heurtera encore à cette muraille, muraille qu'il ne peut franchir.

Alors il a peur de la réflexion, car il sent que plus il réfléchira, plus il sera appelé à souffrir.

L'être fort, devant un accident, se recueille. Il constate la dépression morale qu'il subit, mais ne s'inquiète pas. Il sait, en effet, que sa vitalité écartera tout principe nocif et lui procurera la réaction nécessaire. C'est ainsi que la solitude, par le calme spirituel et physique, apporte l'apaisement.

Joran, au contraire, se sent inquiet d'être seul. Le calme qui l'environne devient menaçant ; il voudrait appeler Marie-Louise, il s'imagine que son cri serait entendu. Il n'est pas possible qu'elle l'ait oublié, que tout ce qu'elle a dit fût mensonges, que le bonheur qu'il a connu n'ait été que passager ! Mais il se tait, craintif, comme s'il avait peur du son de sa propre voix. A un moment donné, il tousse, et ce bruit l'intimide. Alors il demeure immobile, n'osant plus bouger. Il attend... Il attend... Et il serait demeuré ainsi longtemps, si, subitement, un simple craquement, un craquement comme il y en a parfois dans les maisons, provenant d'un bois qui joue, d'une poutre qui se tasse, ne l'avait fait tressaillir.

Maintenant il comprend pourquoi certains cherchent, dans la tourmente, à s'appuyer sur le bras du voisin, et, dans la nuit, frémissent au moindre bruit, pourquoi ils rient quand ils ont peur, plaisantent quand ils tremblent, crient ou chantent quand ils traversent un bois.

Et le mot de solitude qui, jusque-là, avait évoqué, à l'imagination de Joran, des régions où l'orgueil peut se complaire, où les résistances morales s'accumulent, où la personnalité se développe dans toute son ampleur, éveille en lui les résonances douloureuses qu'il fait naître dans les âmes affaiblies.

VI

L'ÉMULATION

Jusque-là, Joran n'avait pas compris ce que voulait dire le mot « s'étourdir » : chercher l'oubli. Comme il aurait ri si on lui avait dit qu'il songerait, un jour, à s'extérioriser, à s'amuser, à mener la vie de plaisir qu'il avait tellement méprisée ! Alors, rapidement, il fit le tour de toutes les distractions. Mais, comme il les passait en revue, il voyait que les unes, comme le théâtre, lui étaient impossibles, que les autres, comme les jeux d'adresse, tout ce qui, de près ou de loin, constituait un sport, étaient impraticables. Il ne restait que la débauche. Or, il savait trop combien elle était pleine de menaces, de restrictions, source de mécomptes, de souffrances et de désagréments, et il l'écarta avec dégoût. Il s'arrêta, abandonnant ses recherches. Il ne voyait rien qui pût détourner, pendant quelques minutes, son attention, et il en arriva à souhaiter une maladie, une forte fièvre qui le tiendrait abattu sur son lit, l'empêchant de réfléchir, de voir la vérité, de contempler le désastre devant lequel il se trouvait. Oui ! la maladie était désormais sa seule ressource ; elle pourrait, peut-être, lui apporter le calme, lui donner l'apaisement qu'il souhaitait. Puis, au moment de la convalescence, qui représenterait une rénovation, une recrudescence de vitalité, les événements lui apparaîtraient sans doute moins redoutables et moins monotones.

Mais, pour l'instant, tout son désir était de ne plus penser. Ne comprenait-il pas trop clairement que sa douleur provenait de ce qu'il était inutile? A quoi était-il bon, maintenant qu'il avait besoin d'aide, besoin d'être soutenu, d'être accompagné? N'était-il pas devenu un parasite, un de ces êtres faibles qui ne peuvent plus manifester leur existence qu'en contrariant les autres, comme le noyé qui s'accroche à ceux qui viennent le sauver et qui risque de les entraîner avec lui?

Le désenchantement s'empara de Joran, un désenchantement profond, sincère, qui soufflait un vent de désespoir. Comment pourrait-il supporter cette humiliation d'être un

poids, une sorte de colis qu'on se passe et qui, toujours, demeure, pour ceux qui en sont chargés, un fardeau? Pourquoi n'a-t-il pas succombé, comme beaucoup de ses camarades, au début de la guerre? Pourquoi a-t-il eu plus de chance qu'eux? Ah ! cette « chance », cette « chance » inutile, grotesque, qui l'a laissé, épave douloureuse, errer dans les régions arides, dévastées, où il semble que rien ne poussera, comme dans ces plaines saccagées par un bombardement !

Joran éprouve un instant de vertige, sentant qu'il n'aura peut-être pas le courage de continuer la lutte. Mais, au moment de glisser vers cette pente qui pourrait le mener à un dénouement rapide, il s'arrête encore... Il se rappelle que l'on passait par les armes les hommes qui essayaient d'esquiver le devoir militaire. N'en a-t-on pas fusillé qui s'étaient volontairement mutilés ?

A ce degré de tension morale, le moindre événement est apte à donner les directives. L'être humain est dans un tel état de réceptivité que le corps exécute, sans révolte, les moindres injonctions de la volonté. Un mot suffirait pour créer un accident irrémédiable, comme pour faire naître une action d'éclat. C'est l'homme qui hésite entre la fuite ou la marche en avant : héros ou fuyard.

On vient de sonner à la porte et on annonce à Joran qu'une visite est dans le salon. Il s'enquiert :

— C'est un monsieur et une dame... Ils disent qu'ils ont un rendez-vous.

— Vous ont-ils donné leur nom?

— Oui. Monsieur Vernet.

Il se souvient que ce Vernet, désireux de monter une affaire, lui a été recommandé. Joran va le recevoir. Mais il trouve singulier que cet homme soit accompagné. Drôle d'idée, en effet, que de venir, pour une conversation d'affaires, avec une femme ! Joran se sent déjà mal disposé.

L'homme entre. La femme le tient par la main, et elle lui dit :

— Viens par ici, mon ami, tiens, assieds-toi.

C'est donc un aveugle ! Joran est ému. Sa première impression s'est complètement modifiée. Comment un aveugle peut-

il avoir assez de courage et de confiance en soi pour fonder quelque chose?

Interloqué, Joran pose, maladroitement, la question d'usage :

— Vous êtes atteint de cécité?

— Oui, — répond l'homme d'une voix nette.

Et la femme, avec une franchise qui touche à la cruauté, ajoute :

— Les orbites sont vides !

Vernet ne semblait pas du tout affecté par la déclaration de sa femme. Il exposa aussitôt le motif de sa visite.

Il voulait organiser un atelier dans lequel il n'emploierait que des aveugles. Joran était intéressé, il demanda quelques détails. L'homme répondit avec précision, cita des chiffres. On voyait qu'il possédait son affaire. Il calculait de tête merveilleusement, on eût dit qu'il feuilletait un dossier invisible.

Joran reprit :

— C'est admirable ce que vous projetez ! Vous avez sans doute de nombreux concours... vous devez rencontrer de la compréhension...

— De la compréhension?... Non ! Je me heurte, au contraire, à toutes les difficultés, à tous les empêchements,

» Ah ! monsieur, — continua Vernet, — il faut être dans l'état où je me trouve pour juger vraiment les hommes ! Avant d'être aveugle, je les savais capables de bien des choses, mais je ne les croyais pas aussi égoïstes et aussi infâmes : manque de parole, crainte des responsabilités, ignorance, vanité, duplicité !... Est-ce que je ne suis pas obligé d'être toujours accompagné, car j'ai peur qu'on me fasse parler, comme cela m'est arrivé une fois, devant un témoin soigneusement caché?

Il ajouta :

— Mais qu'importe ! Il ne s'agit pas de récriminer, il faut franchir les obstacles et non pas seulement les constater.

Puis, il s'anima :

— D'ailleurs, nous autres, aveugles, nous ne sommes pas tellement en état d'infériorité, croyez-moi...

» D'abord, — dit-il en riant, — les voyants... eh bien ! les voyants ne voient rien !

» Cela vous étonne, — reprit-il, comme s'il avait pu découvrir un mouvement de surprise sur le visage de Joran. — Mais les voyants ne voient rien parce qu'ils n'ont pas le temps de réfléchir. Ils sont distraits par la fumée de la cigarette, par une jolie femme qui passe, par une partie de billard, par une devanture de magasin...

Et Joran, en l'écoutant parler, songea aux mensonges des hommes d'affaires, à la naïveté des doctrines, qui, le plus souvent, ne tiennent pas compte des faits et des nécessités, à l'illogisme des fantoches politiques, à l'irrésolution des grands troupeaux humains, qui obéissent à la voix forte sans s'inquiéter du sens des paroles.

Oui, il avait raison, cet aveugle. Les voyants ne voyaient rien...

Vernet continua :

— Le rêve serait d'avoir été aveugle, d'avoir été formé par la cécité, et de recouvrer la vue... Évidemment, l'apprentissage serait un peu pénible, — ajouta-t-il en riant encore.

Et dans ce rire il n'y avait pas d'amertume. C'était un rire sincère d'homme qui aperçoit l'ironie des choses avec calme.

Joran se sentit, peu à peu, gagné par cette hilarité. Il sourit.

— Mais savez-vous que vous êtes extrêmement gai? — observa-t-il.

— Oui, — répondit l'aveugle. — Je ne l'étais pas, au début ; je voulais me suicider, figurez-vous... Nous passons tous par cet état-là. Ensuite, on s'habitue, on a une sorte d'orgueil, l'impression d'une supériorité sur les voyants, et cela console... Et puis, savez-vous, monsieur, d'où vient cette bonne humeur? C'est qu'au bout d'un certain temps, on s'ennuie soi-même à se plaindre ! La souffrance, lorsqu'elle dure trop longtemps, ne représente qu'une gêne, quelque chose d'inutile, qui arrête. Nous sommes pareils à ces malades qui sont longtemps couchés et qui, d'abord mélancoliques, finissent par être enjoués. La vie reprend, la vie ordinaire, brutale et frivole.

Cependant, quelqu'un était venu allumer l'électricité dans la pièce. La chambre fut envahie de lumière. Et Joran s'aperçut de la différence qu'il y avait entre son propre état et la cécité. Lui, pendant quelques minutes, se cacha les yeux,

car la lumière lui faisait mal. Et l'aveugle continua à parler, sans même se douter du changement.

Bientôt l'homme s'en alla.

— Laisse-moi, — dit-il à sa femme, — mettre la main sur ton épaule, tu sais, comme d'habitude...

Et il s'éloigna avec des gestes secs, presque de marionnette.

Joran était irrésolu. Il ne savait pas s'il avait envie de sourire ou de s'apitoyer. Il se sentait, de nouveau, ému, prêt à prononcer une parole de consolation, lorsqu'il entendit, de l'escalier, monter le rire de l'aveugle.

Joran referma sa porte. Quelle comparaison établir entre Vernet et lui? Lui, voyant encore, ayant rencontré le dévouement de madame Siriane, ayant conservé l'espoir d'une guérison ; l'aveugle devant le fait définitif, les orbites vides... Et pourtant, lequel des deux semblait avoir le plus d'énergie, le plus de ressort, le plus de vitalité? Comment expliquer que l'un avait conservé sa gaîté et que l'autre l'avait presque perdue? Et Joran comprit que, peut-être la plus grande partie de la douleur résidait dans l'appréhension. Est-ce que la réalisation n'est pas moins effrayante que la menace?

La peur ne serait donc qu'un phénomène nerveux, un produit de l'imagination, une création du cerveau? Elle disparaît devant le fait brutal, car, à ce moment, l'humanité s'adapte, elle admet toutes les misères, elle tolère toutes les infirmités. elle pardonne presque toutes les déchéances. Devant la mort, chacun ne sait-il pas loyalement se résigner?

Oui, il faut que l'humanité s'adapte à tout. Mais elle ne peut le faire qu'à une condition, c'est que ceux qui ont été atteints, ceux qui sont tombés ne clament pas trop haut leur misère, leur infériorité, afin de ne pas faire naître, chez les autres qui ignorent encore le danger, la peur. Que serait le chef qui parlerait d'amputation à ses hommes, la veille d'un combat? Que serait l'ingénieur qui exposerait constamment à ses ouvriers les dangers qui les menacent? Est-ce que, par un tel procédé, les armées ne se transformeraient pas en un vaste troupeau de fuyards qui se rueraient vers les lieux où ils retrouveraient le plaisir? Les mines ne seraient-elles pas abandonnées, les usines désertées? Aucun progrès,

aucune affaire ne seraient plus possibles. L'humanité mélancolique chercherait perpétuellement à se dérober à sa tâche. La douleur enlaidit, la réflexion rend morose, le travail fatigue. Peut-on admettre, comme principe, la théorie de la jolie femme qui ne veut pas avoir de chagrin parce que les larmes font rougir les yeux...

Avant de s'endormir, Joran récapitula sa journée, commenta son entretien avec Vernet. Il était intéressant, cet homme, tenace, vigoureux, nullement affaibli par l'infirmité.

Peu à peu la sympathie que Joran éprouvait pour Vernet se précisa. La forte nature de l'aveugle accomplissait son œuvre. Joran se souvenait, maintenant, que, dans sa jeunesse, sur les bancs du collège, il travaillait mollement, sans enthousiasme, lorsqu'il se lia avec un de ses camarades qui était souvent le premier de la classe. A partir de cet instant, stimulé par l'exemple, il s'était ressaisi et lui aussi était devenu bon élève.

Et Joran souriait presque en se rappelant cette émulation salutaire. Il revoyait les heures lointaines peuplées de toutes les colères, de tous les enthousiasmes que fait naître la lutte avec les pairs, les recueillements, les travaux forcenés avant les examens, les entraînements musculaires intensifs avant les matchs, toutes les tensions de volonté et d'énergie.

Ce retour vers la jeunesse lui faisait oublier tout ce qui le gênait, tout ce qui le faisait souffrir. Une douce philosophie montait en lui, si bien qu'il songea avec plus de calme au départ de madame Siriane.

Alors, pour la première fois depuis longtemps, il constata sans nervosité qu'il était entouré de silence. Il éprouva même un certain plaisir à se dire que personne, à cette heure tardive, ne viendrait le déranger et qu'il pourrait conserver cette immobilité du corps si douce lorsque l'âme est apaisée. Les angoisses avaient disparu, tout effroi s'était évanoui. La nuit l'enveloppait de son ombre prometteuse... Enfin il se reposait... La vie lui semblait facile, les buts lui apparaissaient définis... Et la solitude devenait, comme autrefois, le champ fertile où s'épanouit le courage.

GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD

QUELQUES ÉPISODES INÉDITS

DE

LA GUERRE SOUS-MARINE

I

EN PATROUILLE

« Je ne puis me rappeler sans sourire mon départ de Cherbourg, le 25 juin 1915, avec *Marie-Rose*, *Surmulet*, *Jean*, *Iéna* et *Baudroie*. Armement, un 47 ; équipage, 18 hommes sur *Marie-Rose*, une quinzaine sur les autres. De vieux bateaux ne marchant pas, tenant à peine, des équipages aussi peu militaires que possible, qu'est-ce que ça allait donner? Eh bien ! il a suffi de vingt-quatre heures de coup de tabac, dès en doublant les Casquets, pour que mon petit groupe de chalutiers prenne toute sa cohésion, et fasse une entrée en bel ordre à Brest. Ah ! la bonne volonté de tous, à bord, comme je l'ai vite sentie ! J'avais, comme capitaines, de jeunes premiers maîtres de manœuvre, ou des lieutenants au long cours, qui s'y sont mis tout de suite, et de toute leur ardeur. Les vieux patrons de pêche servaient de seconds. Leurs anciens équipages avaient été complétés par quelques matelots de spécialité, canonniers, fusiliers, etc. De courtes escales à Gibraltar et à Oran me permirent de me rendre compte des

progrès accomplis, et je n'étais pas peu fier, le 10 juillet, en arrivant à Bizerte, de présenter au capitaine de vaisseau Violette (commandant les flottilles de la Méditerranée occidentale) sa quatrième division de chalutiers. Et je vous assure qu'aujourd'hui mes lascars ne s'étonnent plus de grand'-chose.

» *7 septembre.* — Nous avons pris la garde du secteur de Marittimo, petite île à la pointe O. de la Sicile. Depuis quinze jours, je patrouille le long des convois de troupes. Cela consiste à exercer une surveillance minutieuse sur la mer, préalablement au passage de chaque transport ; à battre les alentours, arrêter et visiter chaque navire aperçu, courir sur tout objet qui flotte, explorer les grottes des îles Ægates, etc. Puis, lorsqu'un transport s'annonce (par T. S. F.), à le rattraper en chemin, ce qui n'est pas toujours commode; à peine en vue, il s'agit de se placer dans la meilleure position pour le protéger contre un sous-marin, par exemple du côté du soleil, ou de la terre. On l'accompagne pendant un certain nombre d'heures, suivant sa vitesse, et il faut alors voir notre petite *Marie-Rose*, à bloc de pression, bondissant à travers des montagnes d'écume ! Quand il nous a suffisamment devancés, il passe entre les mains, si j'ose dire, d'un autre de mes chalutiers, échelonnés tout le long du parcours. Et comment rendre l'émotion qui vous étreint, en apercevant les ponts du transport bondés d'uniformes bleu-gris, de canons et d'engins de guerre ! On se ferait hacher, pour ces morceaux de France qui passent, tout fier de se sentir un peu leur protecteur...

» *10 octobre.* — Un torpilleur m'apporte des ordres et des documents secrets. Départ à la recherche d'un sous-marin qui vient de torpiller deux cargos. Gros temps, roulis épouvantable. Battu la mer pendant quarante-huit heures, sans rien trouver. Le 12, un sans-fil, tronqué par l'orage, m'enjoint de me rendre auprès d'un troisième navire torpillé, avec indication d'une position que je n'arrive pas à bien comprendre. Puis, les ondes transmettent des groupes dont je n'ai pas le chiffre, et sont ensuite coupées par d'autres communications. Toutes les joies de la T. S. F. ! Bref, par nuit d'encre et temps de chien, couru à toute allure, demandant des nouvelles à tous les échos, avec l'angoisse d'arri-

ver trop tard. Enfin, à 2 heures après-midi, le lendemain, fini par découvrir le navire éventré. Plus personne à bord. Un chat, affolé, se précipite du haut en bas des passerelles. Partout pendent lamentablement les garants des embarcations, amenées en pagaïe. Je demande, par voies aériennes, l'autorisation de prendre le navire à la remorque. La réponse est négative. On va au contraire l'achever, jugeant sans doute ses avaries trop graves. J'attends un contre-torpilleur, et à 4 heures, école à feu sur le malheureux navire... A chaque obus, un éclair. Des incendies s'allument. Le colosse s'incline enfin, en s'enfonçant. Un bouillonnement, et c'est tout. Des bouées au carbure s'allument, comme des feux follets, dans la nuit qui est survenue. Et quelle nuit ! Une tempête à tout casser. Dans la brume d'embruns, qui masque tout, se dessine tout à coup une énorme masse noire, droit devant nous, J'éclaire ma petitesse d'un signal lumineux, et viens en grand sur la gauche. Seconde masse noire. Toutes deux disparaissent aussi rapidement qu'elles ont surgi, transports ou paquebots se hâtant de profiter de la nuit, qui les rend invisibles aux sous-marins.

» *30 novembre.* — La *Marie-Rose* a passé en mer Égée, rattachée à la 8e flottille, qui est placée sous le commandement du capitaine de frégate du Petit-Thouars. Nous sommes actuellement chargés de la patrouille à l'extérieur du barrage de Milo, pour éviter qu'un sous-marin boche ne cherche à s'y introduire, en suivant un navire allié. Coup de vent sur coup de vent. On mouille dur, et je n'ai jamais tant roulé. Le 27, vers 4 heures après-midi, le *Cassini* (contre-torpilleur français de 950 tonnes) se présente, remorqué par la *Henriette*, gros cargo ravitailleur qui l'a abordé. L'arrière est enfoncé, bas dans l'eau, tandis que l'éperon sort en entier. Pas commode, de faire entrer dans les passes un bâtiment qui ne gouverne pas, avec le temps qu'il fait. Je m'attelle devant, et *Jean* par derrière, afin de le maintenir en bonne direction, *Henriette* traînant le tout. Passé le premier barrage sans encombre. Mais à peine franchi, ma remorque casse, et voilà le *Cassini* qui tombe sur le second barrage, engageant ses hélices dans les chaînes et câbles. *Jean* et *Henriette* lâchent tout, pour ne pas en faire autant. J'envoie mon youyou aider un petit

remorqueur à couper les câbles, et à les dégager des hélices; mais impossible, la mer est trop grosse. Il faut cependant en finir, car le barrage se met à chasser lentement, sous la force du courant que double celle du vent, et la côte n'est pas loin. Par deux fois, au risque de me défoncer sur l'éperon, je prends la remorque, autant de fois elle casse. La nuit tombe. Je vais alors m'amarrer le long du *Cassini*, par tribord, la *Marie-Frédérique* (autre chalutier), par bâbord. En battant doucement, toute la nuit, en arrière, nous l'avons tenu ainsi, non sans nous tosser abominablement les uns contre les autres. Enfin, le jour se lève. Nous ne sommes plus que des loques glacées. Des secours arrivent, un scaphandrier parvient à couper un des câbles, mais sans pouvoir entamer les chaînes. La mer augmente. *Marie-Rose* pousse des coups d'acculage terribles. A 11 heures, mon chaumard (par où passe la remorque) de l'avant casse, ainsi qu'une aussière de l'arrière. Des grains arrivent en furie. Obligé de tout larguer, *Marie-Frédérique* également. Enfin, à 4 heures du soir, après avoir réussi à démailler les chaînes, on va échouer le *Cassini* dans le port [1]. »

Sempiternel bourlingage et « coups de torchon » quotidiens, venant s'ajouter aux risques de torpillage, de naufrage, d'abordage ou de rencontre de mine, voilà ce qu'a été, pendant quatre ans passés, la vie à bord de ces vaillants petits chalutiers, auxquels nous sommes redevables, ne craignons pas de le répéter, d'avoir pu continuer à recevoir d'outre-mer tout ce qui nous manquait, pour faire pencher en notre faveur la balance de la fortune militaire.

II

CHASSE AUX MINES

Auparavant, la *Marie-Rose*, alors sous le commandement du capitaine au long cours Saunier, avait fait le métier de dragueur de mines, au large de Boulogne. Pendant une nuit de

1. Journal de l'enseigne de vaisseau Augé, commandant la *Marie-Rose*.

gros mauvais temps, une échappée de lune, entre deux énormes pannes de nuages, laisse apercevoir une mine à la dérive. On essaye de tirer dessus, mais elle ne se montre qu'à de rares et courts intervalles, sautant et cabriolant comme une jeune personne en gaieté. Apparitions pendant lesquelles le mauvais éclairage, le roulis, et des paquets de mer en pleine figure, ne laissent pas le temps de la repérer. Abandonner la partie, serait exposer un autre navire à une perte probable. La *Marie-Rose* n'y songe d'ailleurs pas un seul instant, et, faute de pouvoir mieux faire, reste là pour surveiller la mine qu'elle perd souvent de vue, risquant par conséquent de tosser contre à chaque minute. On s'imagine la nuit que passa l'équipage, en tête à tête avec une pareille voisine ! Sa récompense fut de sauver un convoi faisant route à proximité, en lui signalant, par T. S. F., d'obliquer afin d'éviter le volcan flottant. Mais il fallut attendre jusqu'au lendemain midi, par un vrai temps de perdition, avant que l'état de la mer permît de couler la mine.

Et puisqu'il est question de mines, expliquons en passant que, pour commencer, leur dragage s'opérait au moyen d'une aussière prise à la remorque, qu'un plateau maintenait à l'immersion voulue, et garnie de cisailles qui coupaient automatiquement les orins des mines rencontrées. Système qui offrait le grave inconvénient de faire passer le dragueur au-dessus des redoutables engins. Depuis, on a imaginé un appareil remplissant le même office, la *paravane* du lieutenant de vaisseau Burney, de la Marine britannique, mais que l'on place à l'avant du dragueur, comme un chasse-pierre devant une locomotive. Et pourtant, même avec cette précaution, on s'imagine les dangereux aléas que présente la recherche de ces machines infernales, aussi sensibles que capricieuses, et tous les accrochages, ratés de cisailles, et autres accidents capables de se produire. Pas de plus sinistre besogne, comme on va pouvoir s'en rendre compte, par un passage du carnet de route tenu par le quartier-maître Gerbeau, chef de poste de T. S. F. à bord de la canonnière la *Courageuse*, à une époque où la paravane n'était pas encore en service.

« *14 décembre 1916.* — A 7 heures, nous appareillons de

dessous l'île Zea (Cyclades) pour continuer le dragage du canal de Doro (entre Eubée et Andros), où deux superbes navires (*Britannic*, anglais, et *Burdigala*, français) viennent de sauter sur des mines boches. 9 engins sont arraclés et détruits pendant la journée.

» La nuit venant, on rentre la drague. Elle est à demi halée à bord, quand une mine, entraînée par l'appareil, mais non coupée, est aperçue dans le remous de l'hélice. Heureusement qu'on l'a vue à temps ! Quelques centimètres de plus, et nous sautions. Le treuil (qui sert à rentrer la drague) est immédiatement stoppé. Mais que faire maintenant? Stopper le bâtiment? filer la drague? essayer de dégager la mine si dangereusement placée? Si une antenne casse, c'est la perte du navire. Le commandant (lieutenant de vaisseau Ceillier) et son second (enseigne de Villiers de la Noüe, un des rares survivants du *Bouvel*) sont là, derrière, qui tirent des plans. Résultat : sans cesser de marcher, on filera prudemment la drague, de manière à remorquer la mine, que l'on tâchera d'échouer demain.

» Passé la nuit au mouillage, la mine toujours derrière nous. Il s'agit maintenant de choisir un endroit propice pour l'échouer, sans avarier la drague. Après plusieurs heures de manœuvres pénibles (et des plus dangereuses), la mine est accostée près d'un banc de rochers. C'est une mine à antennes, d'environ un mètre de diamètre. Salves de fusils, commotion formidable, gerbe d'eau de plus de cent mètres, pluie de débris, personne de blessé. Il est trop tard pour rentrer la drague (à cause de l'obscurité). Ce sera pour demain.

» *Le 16.* — De bonne heure on vire au treuil, pour finir de déhaler la drague. Il ne reste plus que quelques mètres dehors, quand voilà qu'une autre mine fait surface, tout près du bord. Surprise générale. Celle-là, le commandant décide de la désamorcer, si possible, et de l'embarquer. Sans plus s'en faire, un gabier va lui passer une aussière, dont l'autre bout est envoyé à terre, où des hommes halent la mine sur la plage. Alors le commandant s'en approche, tout seul, l'examine, et bravement la désarme (en arrachant ses antennes). Une heure plus tard elle était hissée à bord et baptisée du nom de *Rosalie*, qu'on inscrivait sur sa carapace, en grosses lettres

de peinture blanche. Ainsi rendue présentable, elle fut conduite le lendemain à bord du cuirassé-amiral la *Provence.* »

III

LE BATEAU-PIÈGE

La *Jeanne-et-Geneviève,* petit caboteur de 500 tonneaux, était armée en bateau-piège, autrement dit, pourvue d'un équipage renforcé (50 hommes), et de canons (quatre 75 tribord et bâbord, un 47 en retraite) dissimulés derrière des pavois rabattables, lui permettant de châtier tout sous-marin qui, trompé par son apparente faiblesse, l'entreprendrait de trop près. Commandée par le lieutenant de vaisseau Esteva, duquel je tiens les détails de l'affaire, elle croisait dans le golfe de Gascogne, ne cherchant qu'une occasion dans le genre de celle qui va lui échoir.

Le lundi 6 août 1917, quelque part entre Ouessant et le Cap Finisterre (d'Espagne), *Jeanne-et-Geneviève* recevait, par T. S. F., l'appel de détresse du vapeur américain *Campana,* aux prises avec un pirate, à une centaine de milles de là. On lui signale immédiatement de tenir bon, qu'on se porte à son secours. Mais, une heure plus tard, le *Campana* était abandonné et coulé. Le sous-marin retint prisonniers le capitaine et le chef mécanicien, laissant les autres s'éloigner avec les embarcations du bord. Dans le petit speech qu'il leur adressa, en les congédiant, le commandant allemand ne sut pas s'empêcher de faire comme celui qui avait vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il leur annonça qu'ayant intercepté le signal d'assistance du patrouilleur français, il l'attendrait, afin de l'envoyer rejoindre le *Campana* par le fond. Et une fois de plus, la fable allait avoir raison.

Vers les 5 heures du soir, *Jeanne-et-Geneviève* arrive enfin, mais pour ne plus trouver que des épaves. Aucune embarcation en vue. Soigneusement caché sous l'eau, l'*U-61* la guette, et émerge lorsque le moment lui semble propice, pour ouvrir le feu avec ses deux 105. Mais, en vieux renard qui connaît plus d'un tour, il a soin de se tenir dans le soleil,

et à 4 000 mètres, distance où il est impossible de l'encadrer avant qu'il n'ait eu le temps de plonger. Le plan était d'amener le sous-marin à se rapprocher, en lui inspirant confiance. *Jeanne-et-Geneviève* fait donc semblant de prendre la fuite, sans même riposter à son tir, tout de suite très meurtrier. Un premier obus tombe sur l'avant de la passerelle, crevant le collecteur d'incendie, et mettant le feu à deux caisses de munitions que l'on a heureusement le temps d'éteindre avant qu'elles n'explosent. Quand la fumée se dissipe, on voit, gisant sur le pont, le maître d'équipage tué sur le coup, un servant de pièce râlant, aveugle et le crâne troué, le chef de section la cuisse gauche coupée, un chargeur les reins brisés. Par ailleurs, un des 75 de bâbord a été mis hors de combat. Un second projectile vient frapper la cheminée, et y produit un effet de ramonage tel, que les hommes de quart devant les feux avalent plus de suie en quelques secondes, qu'ils n'en avaient absorbé pendant toute leur précédente existence de chauffeurs. Le maître canonnier et un servant sont grièvement atteints. Le coq, qui rentrait justement dans sa cuisine, pour surveiller son rata, est arrosé par une averse de ferraille et de débris de verre, sans trop grand dommage pour sa personne, mais dont la chute dans le chaudron constitue un assaisonnement plutôt imprévu. Enfin, un troisième percutant démolit la pièce de 47, et blesse légèrement plusieurs hommes de l'arrière.

Comme si elle fût complètement désemparée, *Jeanne-et-Geneviève* stoppe alors, tombe en travers, et amène en pagaïe sa baleinière de sauvetage, où embarquent précipitamment un certain nombre de matelots désignés, ce que les Anglais, créateurs du genre, appellent le *panic party*. Les autres se dissimulent, chacun à son poste, afin de donner l'impression d'un navire abandonné. Impossible par conséquent de porter secours aux blessés, qui doivent se résigner, et se panser mutuellement, en attendant l'issue de la lutte. Accroupis derrière les toiles de la passerelle, le commandant Esteva et le maître de quart surveillent la manœuvre du sous-marin, lequel a maintenant plongé, et va sans doute venir achever sa victime d'une torpille à bout portant.

En effet, vingt minutes plus tard, on voit pointer son périscope, qui tourne lentement autour du patrouilleur, et s'arrête

à environ 200 mètres de lui, par le travers de la passerelle bâbord. Il s'apprête évidemment à lancer. Pour continuer à jouer son rôle de bateau-piège, il ne reste plus à la *Jeanne-et-Geneviève* qu'à se laisser torpiller, tout en tâchant de parer le coup. Effroyable risque à courir, ne demandant pas moins de fermeté chez un équipage déjà cruellement éprouvé, que de décision et d'adresse de la part de son chef. Mais l'un comme l'autre ont été triés sur le volet, et seront à la hauteur des circonstances. Le commandant Esteva sauvera son navire, en manœuvrant avec autant de sang-froid que de coup d'œil. Il a déjà fait mettre la barre toute à gauche, et donné ordre à la machine de se tenir prête à partir en vitesse. Et il attend, les yeux braqués sur l'endroit où un petit bout de périscope dénonce la présence du sous-marin, en train de viser.

Cinq minutes se passent, dans une anxiété que l'on devine. Puis, tout d'un coup, une tache opalescente se dessine sous la mer, dont jaillit une étroite bande d'eau décolorée, pareille à un ruban qui se déroule, et venant droit sur la *Jeanne-et-Geneviève*. — En avant le plus vite possible ! — Comme un cheval vigoureusement éperonné, le patrouilleur bondit, et évite la torpille qui passe à ranger le gouvernail...

N'ayant pas entendu l'explosion sur laquelle il comptait, le sous-marin s'est dépêché de replonger, afin de se mettre à l'abri de toute surprise, et aussi pour se consulter. Que va-t-il faire? Lancer une autre torpille sur une aussi misérable proie? Plutôt revenir au canon, d'un peu plus près seulement. Et il fait de nouveau surface, à 2 000 mètres cette fois. Mais, à peine son kiosque paraît-il au-dessus de l'eau, que le commandant Esteva a ordonné : — Armez ! tribord ! — Les blessés qui le peuvent, reviennent d'eux-mêmes à leurs pièces, altérés de vengeance. — Et surtout, tirez bien ! — recommande le quartier-maître Lefoll, qui, en train d'expirer, trouve la force de jeter ce dernier cri, avant de s'affaisser, exsangue, pour ne plus bouger.

Les Allemands, eux aussi, s'apprêtent à tirer, déjà sortis par le capot afin de se rendre à leurs pièces, mais on ne leur en laisse pas le temps. Les pavois de *Jeanne-et-Geneviève* sont tombés au commandement de : — Commencez le feu! — et les deux pièces de tribord se mettent à cracher ensemble. — Plus

loin, 400 mètres! Feu continu! — Ce sont malheureusement des 75 de la Guerre, qui n'ont pas d'obus de rupture, sans quoi le sous-marin eût vite reçu son compte. Encadré par les gerbes d'eau, et tout éclaboussé d'éclats, il s'aperçoit un peu tard du piège dans lequel il est tombé. Il se hâte de faire rentrer ses canonniers pour plonger, et se dérober au châtiment qui le menace. Mais il ne s'en tire pas sans encombre. De la passerelle du patrouilleur français, on l'a vu plusieurs fois touché, et le soir même un sans-fil, lancé par lui, annonçait qu'ayant des avaries au second jour de sa croisière, il rentrait en Allemagne demandant à être remplacé d'urgence.

Après avoir exploré les environs, le commandant de *Jeanne-et-Geneviève* fait rallier sa baleinière, et rembarquer tout le monde. Il fallait abandonner la chasse, plusieurs des blessés étant mourants. Le matelot Moallic succombait à 7 heures, et le canonnier Meynieu le lendemain matin. Leurs noms méritent d'être retenus, car ils venaient d'embarquer sur leur demande expresse, désireux qu'ils étaient de combattre les pirates. Mais combien sont tombés de même, sur mer et sur terre, à leur première rencontre avec un ennemi auquel ils voulaient faire expier ses forfaits? Honneur aux braves de la *Jeanne-et-Geneviève* ainsi qu'à son brillant commandant!

Comme épilogue à ce récit, on ne sera peut-être pas fâché de savoir qu'en mars 1918, l'*U-61* fut grenadé et coulé par des destroyers anglais. Aucun survivant.

IV

DEUX TORPILLAGES

Entre tous les drames auxquels a donné lieu le coulage de quelque chose comme 6 000 navires de commerce [1] par les sous-marins ennemis, voici une scène extraite d'une bien jolie lettre qui m'a été écrite par le quartier-maître Guillot, embarqué sur la canonnière la *Capricieuse*. Nous y verrons les difficultés qu'éprouvaient nos admirables petits patrouil-

1. Représentant environ 12 000 000 de tonneaux détruits, tant à la torpille qu'au canon.

leurs à sauver les malheureuses victimes de la barbarie allemande.

« Nous faisions partie de l'escorte chargée de protéger un convoi. Le temps s'était gâté, et la mer creusait autour de nous de profonds sillons, où un sous-marin aurait eu belle de se cacher. Aussi veillait-on jour et nuit, devant, derrière et sur la passerelle, bien qu'on eût peine à se tenir debout, avec le roulis et le tangage. Le 16 avril 1917, j'étais dans le poste, en train de déjeuner — du singe froid : impossible de faire la moindre cuisine — quand un coup de roulis d'une violence inouïe renverse tout, table et convives. Un véritable désastre. Le repas ainsi écourté, nous remontons sur le pont pour permettre à la seconde bordée de descendre déjeuner à son tour, si elle le peut. A ce moment, retentit le cri : — Alerte! — auquel chacun se précipite à son poste de combat. La machine donne toute sa vitesse, les ventilateurs des chaufferies se mettent à ronfler éperdument. Le navire tremble comme s'il avait peur. Les lames balayent le pont, de l'avant à l'arrière. Tout le monde cherche l'ennemi, que l'on n'aperçoit nulle part. Ce que l'homme de veille a vu, c'est une gerbe s'élever à l'avant d'un des bâtiments du convoi (le *Sontay*). Son arrière s'est soulevé comme celui d'un canard qui fouille au fond d'une mare, et l'infortuné navire file dans l'eau avec la rapidité d'une flèche, disparu en moins de cinq minutes. Un bouillonnement d'écume, une nappe de débris, quelques embarcations et radeaux, voilà tout ce qu'il laisse derrière lui.

» A toute vitesse, nous nous précipitons sur le lieu du sinistre, pour procéder à un sauvetage qui n'est rien moins qu'aisé, en raison de l'état de la mer. A droite et à gauche, des hommes accrochés aux épaves appellent désespérément : — Sauvez-moi! Sauvez-moi ! — Nos embarcations sont mises à la mer. A grand'peine, elles ramassent et nous ramènent des naufragés qu'il faut hisser à bord comme des sacs de farine, en leur passant un bout de filin sous les bras. A une vingtaine de mètres de nous, un malheureux lance un appel navrant : — Je coule! Au secours! Par pitié! — Une amarre lui est jetée à plusieurs reprises, mais il ne peut pas se décider à lâcher le bout de planche auquel il se cramponne, pour la saisir. Une

embarcation s'approche enfin de lui, mais au moment où elle va le prendre, une lame le recouvre et on ne le revoit plus. J'en ai pleuré. Nos hommes sont à demi nus dans l'embarcation, qui est aux trois quarts remplie d'eau. Il fait un froid intense, et elle menace de sombrer à chaque instant, mais ils n'y font pas même attention. Ce sont d'anciens pêcheurs, accoutumés à toutes les misères de la mer. Ils vont et viennent, nous rapportant à chaque voyage des survivants, dont plusieurs sont blessés, ou à moitié morts de froid. Lorsque c'est terminé, nous remettons en marche, pour gagner le port le plus proche, qui est Malte. Il y a trois jours que personne n'a dormi, quand nous y arrivons. Nous accostons un navire-hôpital, où l'on embarque les rescapés du *Sontay*. Puis, vite oublieux des mauvais moments passés, le marin procède à la toilette de son bâtiment, à la sienne ensuite, et descend à terre. Une tournée générale des cafés, suivie d'une promenade en voiture et le voilà prêt à recommencer. »

Ajoutons que, malgré le mauvais temps et la rapidité de la catastrophe, 380 hommes furent sauvés, sur les 425 que portait le *Sontay*, tant les dispositions d'évacuation avaient été bien prises. Mais le commandant, capitaine au long cours Mages, un marin de race et de tempérament, ne consentit jamais à quitter son bateau, sous prétexte qu'il pouvait rester du monde dans les fonds. S'inspirant des plus magnifiques traditions de la Marine, il demeura sur le pont, reculant au fur et à mesure que la mer gagnait. Parvenu à l'arrière, il monta sur la lisse, leva sa casquette, cria : — Vive la France ! — et se laissa engloutir avec le *Sontay*. Sans s'en douter, à un mois d'intervalle, il renouvelait, lui, marin du commerce, le geste inoubliable du capitaine de vaisseau Delage, volontairement disparu avec le cuirassé *Danton*, qui avait été coulé dans les mêmes parages.

***

Autre exemple de superbe attitude en face de l'engloutissement après torpillage. L'*Athos* était un grand paquebot des Messageries Maritimes (12 600 tonneaux), qui revenait de Port-Saïd à Marseille, avec 2 164 personnes à bord, dont

320 hommes d'équipage, 754 ouvriers chinois et le 77e bataillon de tirailleurs sénégalais (769 hommes); commandant, le capitaine au long cours Dorise, second, Rosoor. Escorté par les torpilleurs *Mameluck* (lieutenant de vaisseau Large) et *Enseigne-Henry* (lieutenant de vaisseau Traub), il restait à mi-distance entre la Crète et Malte, par le plus beau temps du monde, quand il reçut une torpille en plein milieu. Il mit quatorze minutes à couler, et on n'eut à déplorer la perte que de 94 noyés, principalement des Chinois, pris de panique. Marins du bord et troupes passagères firent au contraire preuve d'un héroïsme et d'un esprit de sacrifice remarquables.

La torpille a atteint l'*Athos* dans le compartiment de la cambuse, et défoncé la cloison arrière du compartiment des machines, lequel se trouve rempli presque instantanément. Pas assez vite cependant pour empêcher l'officier mécanicien de quart Douzel, et le premier chauffeur Cipriani, de se précipiter, sans attendre d'ordres de la passerelle, aux registres d'admission de vapeur, et de stopper les machines, ce qui eût été impossible quelques secondes plus tard. Ils ont eu ensuite le temps de fuir devant la trombe d'eau qui arrivait derrière eux, et de passer dans la chaufferie milieu. Mais, à ce moment, les portes étanches sont fermées de la passerelle. Ils se trouvent bloqués dans la chaufferie, sans pouvoir s'en échapper, et y sont engloutis, victimes d'un dévouement qui permit de mettre les embarcations à la mer, manœuvre que la vitesse eût empêchée si le navire avait continué à marcher.

Tous les officiers veillent à maintenir le calme et la confiance parmi les passagers, que l'on s'occupe d'évacuer d'abord, en commençant par les femmes et les enfants. Bien que précipité, l'embarquement s'effectue en ordre parfait, grâce au sang-froid du second capitaine et des officiers, sauf dans le life-boat nº 11, envahi par des chauffeurs arabes et des Chinois qui comprennent mal les commandements. Douze embarcations chargées de monde sont descendues au ras de l'eau. Dès que l'erre est suffisamment amortie, le commandant Dorise ordonne : Amenez partout! Jetez les radeaux à la mer! Débordez le plus vite possible! — Mais le canot 10 chavire. Le canot 7 reste pris sous la flasque de l'échelle de la

coupée centrale : le maître d'équipage Bastelica le dégage, après avoir failli être écrasé par la chute du mât arrière.

Dix minutes après le torpillage, tous les radeaux de l'arrière sont à la mer, — mais pas encore ceux de l'avant, malgré les efforts du capitaine Sylvestre et de l'adjudant Poagetoux (des tirailleurs sénégalais), les Chinois qui doivent les manœuvrer restant inertes, ou s'égaillant pour piller dans les cabines!

Quand ils sont partis, le second capitaine Rosoor et le capitaine d'armes Bérenger rejoignent le commandant Dorise sur la passerelle, où il est déjà entouré par le chef mécanicien Mignard et le contrôleur des postes Maurel. Le chef de bataillon Colonna d'Istria, commandant des tirailleurs sénégalais, est sur le pont supérieur, appuyé à la lisse. Il ne fera pas un geste pour se sauver. La garde de police du bataillon est à son poste, au complet, baïonnette au canon, devant la mer qui monte de plus en plus vite, avec le capitaine Roy (il adresse ses adieux à sa femme partie, dans le life-boat n° 2), les sous-lieutenants Grandizi, Jeannot, Constans et Delaunay. Leur consigne est de ne quitter le bord qu'après le dernier passager. Aucun d'eux ne se fait illusion sur son sort, mais, esclaves du devoir, depuis la simple sentinelle jusqu'au commandant du bataillon, tous restent stoïquement à leur poste. De même, le capitaine Sylvestre et l'adjudant Poagetoux, commis à la tâche ingrate de diriger le sauvetage des ouvriers chinois. De même, les lieutenants du bord Santi et Roubert, ainsi que le commissaire Ramel.

Trois minutes après le départ du dernier canot, l'*Athos* s'enfonce par l'arrière. Le commandant s'écrie : — Mes amis, il n'y a plus rien à faire, tâchez de vous sauver ! — En moins d'une minute le navire se mâte et coule. Le second capitaine, le chef mécanicien et le contrôleur se jettent à la mer en même temps que lui et que l'opérateur de T. S. F. Macary, qui, bien que blessé à l'œil par la chute de la bobine de secours, est resté à son poste jusqu'au dernier moment. Le chef mécanicien perd connaissance, recueilli par un canot. Le second capitaine et l'opérateur parviennent à se réfugier sur un radeau, au bout d'une demi-heure. Le contrôleur se trouve dans l'eau, à côté du commandant qui est frappé de congestion; le contrôleur, dont la conduite a été admirable d'un

bout à l'autre, le soutient, tout en nageant. Survient heureusement le torpilleur *Enseigne-Henry*, dont un des officiers, l'enseigne de Verdeilhau des Molles, se jette à l'eau avec une bouée qu'il pousse devant lui, et les sauve tous deux. Embarqués sur le torpilleur, le commandant expire sans avoir repris connaissance.

Du pont inférieur, les seconds mécaniciens Brem et Holstein ont pu également se sauver, en se jetant à l'eau. Le premier est recueilli par un canot. Le second rejoint à la nage un radeau chargé de Chinois. Mais ces derniers l'ayant repoussé, il s'accroche à un caisson flottant, pour être embarqué quatre heures plus tard sur un canot du *Mameluck*.

Moins heureux, le premier lieutenant Santi, le second lieutenant Roubert et le commissaire Ramel sont engloutis en même temps que l'*Athos*. Avec lui disparaissent également le chef de bataillon Colonna d'Istria, les capitaines Roy et Sylvestre, les sous-lieutenants Grandizi, Jeannot, Constans et Delaunay, ainsi que tous les tirailleurs sénégalais de la garde de police. Citons encore le sergent Mougeau, mort en cherchant à sauver des prisonniers allemands confiés à ses soins. « Officiers, sous-officiers et tirailleurs sénégalais, tous auraient pu essayer de se sauver et y auraient sans doute réussi. Tous sont morts héroïquement, les uns victimes de leur dévouement, les autres esclaves de l'honneur et du devoir militaire. Tous ont donné un exemple admirable, et se sont acquis un titre immortel à la reconnaissance du pays », dit le rapport de l'officier chargé de l'enquête officielle. Et « immortel » est bien le mot, car je ne sache pas d'épisode plus digne de devenir légendaire, que celui de ce piquet de tirailleurs sénégalais continuant de rester sous les armes, baïonnette au canon, sur le pont du navire qui s'enfonce, tandis que leurs officiers regardent stoïquement monter la mer engloutissante, et qu'un petit sergent va chercher des prisonniers boches au lieu de songer à son propre salut...

V

LES G. O. E.

Malgré tout l'héroïsme et les prodiges d'ingéniosité journellement déployés par les flottilles de l'Entente, le patrouillage ne constituait qu'un empêchement très insuffisant au brigandage que les Allemands décoraient du nom de guerre sous-marine « commerciale ». A lui seul, il n'eût jamais suffi à conjurer le désastre dont nous menaçait la constante augmentation du nombre et de la puissance offensive de leurs pirates. L'unique moyen d'en venir à bout était de détruire autant et plus de ces derniers que l'ennemi pouvait en construire. Mais, pour y arriver, il fallait d'abord trouver moyen de les découvrir, et de les combattre autrement que par hasard, quand on parvenait à les surprendre en surface ou en train de plonger.

La première invention vraiment efficace fut celle des grenades explosant sous l'eau, et à profondeur voulue, du lieutenant de vaisseau Guiraud, qui furent bientôt suivies des terribles *depth charges* anglaises. A partir de ce moment-là, les sous-marins ne purent plus se considérer comme à l'abri de toute punition dès qu'ils s'étaient enfoncés d'une douzaine de mètres sous l'eau.

On mit beaucoup plus longtemps à réaliser, sur mer, un dispositif de repérage des sous-marins par le son, assez analogue à celui qui fonctionnait, à terre, pour révéler l'emplacement des batteries trop bien défilées ou camouflées. Des postes radiogonométriques furent d'abord installés un peu partout, qui enregistraient les relèvements d'où partaient les ondes hertziennes émises par les submersibles, lorsqu'ils communiquaient, soit entre eux, soit avec le grand poste de Nauen. Les recoupements donnaient les points cherchés. Mais, bientôt mis sur leurs gardes, les Allemands ne se servirent plus de la T. S. F., qu'après s'être préalablement éloignés de leurs secteurs de croisière.

C'est alors que le problème reçut une solution beaucoup plus pratique, par l'installation, à bord des patrouilleurs, de

microphones capables de percevoir à distance le bruit que font les hélices d'un sous-marin immergé. Plusieurs appareils furent imaginés à cet effet, dont le meilleur reste celui du lieutenant de vaisseau Walser, de la Marine française. Il se compose de deux calottes sphériques, à plaques vibrantes, placées symétriquement sur chacun des flancs de la carène, et reliées à des sortes de cornets acoustiques. En orientant ces dernières de façon à bien saisir le maximum d'intensité du son, on obtient la direction du submersible qui le produit. Avec un peu d'entraînement, un observateur placé à bord d'un navire marchant 5 nœuds, au maximum, peut déceler la présence d'un sous-marin à environ 6 000 mètres.

Munis de la récente invention, des vedettes et des torpilleurs furent formés en « groupes offensifs d'écoute » — les G. O. E. — composés en général de trois unités qui se lançaient à la recherche du monstre. Un exemple va montrer comment.

Le 17 juin 1918, les vedettes *2* (enseigne de vaisseau Meunier-Joannet, chef de groupe) et *3* (élève-officier de Kersauzon), appareillaient à Dunkerque sur le coup de midi, ainsi que le torpilleur *320* (premier-maître pilote Baylet). Tous trois se trouvent deux heures plus tard à 18 milles dans le nord des jetées de Calais. Vedettes en ligne de front à 1 000 mètres d'intervalle, torpilleur à 3 000 mètres derrière. Commencé l'écoute en dérive. A 15 heures, *V-3* signale une émission faible, dans le S. O. Estimé à 7 milles de distance, le sous-marin semble faire route au nord. L'intensité du son diminuant, il paraît préférable de se rapprocher, au risque de révéler trop tôt la présence du groupe à l'ennemi, qui écoute, lui aussi. Bonds de 10 minutes, suivis de 10 minutes d'écoute.

A 16 h. 45, les deux vedettes entendent très fort. Passé à l'attaque, laquelle consiste à se placer en avant de la route suivie par le sous-marin, et à la traverser au moment de son passage en dessous, simultanéité à laquelle on arrive, plus ou moins exactement, en tenant compte d'une quantité d'éléments comme vitesses, parallaxes du son, durées des transmissions, etc., qu'il serait trop long d'expliquer ici. Quand on s'estime à bonne hauteur, des grenades sont lan-

cées, dont l'explosion se produit à une profondeur déterminée, celle où le submersible est supposé se tenir.

Procédant ainsi, *V-3* lance deux grenades, réglées à 25 mètres, et espacées de 7 secondes. La première rate. L'éclatement de la seconde est suivi d'un très fort bouillonnement de grosses bulles d'air, s'étendant sur un cercle d'environ 40 mètres de diamètre. Indices d'après lesquels on juge qu'il doit y avoir eu rupture du réservoir à air comprimé placé sur le pont, contre le kiosque du sous-marin. Tels des chasseurs essayant de deviner la blessure du sanglier d'après les traces sanglantes qu'il laisse aux branches. Aussitôt après, *V-2* lance trois grenades sur une ligne perpendiculaire à celle de *V-3*. L'explosion de la troisième amène un nouveau bouillonnement, avec fort dégagement d'air. *T-320* allait lancer à son tour, quand le périscope du sous-marin est aperçu à 250 mètres, par le travers de *V-3*. Il marche lentement, traînant après lui une tache blanchâtre que cause la fuite d'air. *V-3* fonce dessus à toute vitesse, et lance presque simultanément deux grenades sur l'avant du kiosque, dont on distingue encore le sillage. *V-2* et *T-320* lui succèdent, et envoient chacun trois autres grenades.

Repris ensuite les postes d'écoute, *V-2*, *V-3* et *T-320* formant un triangle équilatéral autour du point où le sous-marin a disparu. Et ne dirait-on pas des limiers gardant le refui de la bête? Au bout de 25 minutes, tout bouillonnement a disparu, mais comme on n'entend aucun bruit, c'est preuve que l'ennemi est toujours là, tapi sous l'eau, Pour l'achever, ou le faire remonter, chacun des petits navires du G. O. E. vient lancer trois grenades de grâce, sur un espace de 1 000 mètres carrés. Mer fortement remuée, c'est tout. N'ayant plus rien perçu jusqu'à 18 heures, le groupe suppose le sous-marin détruit, et regagne sa base.

***

Ici, les chasseurs ont encore aperçu quelque chose, le périscope et le sillage du submersible traqué au son. Dans beaucoup d'autres circonstances, tout s'est passé complètement à l'aveuglette, rien qu'à l'oreille. Ainsi, le 29 août 1918,

dans le nord d'Ouessant, la canonnière *Engageante* (lieutenant de vaisseau de Carpentier) était avertie de la proximité d'un sous-marin par son hydrophone Walser. Après avoir suivi sa piste pendant plus d'une heure, elle parvint à la couper, en l'arrosant de sept grenades. Consécutivement à leur explosion, on entendit un sourd roulement, semblable à celui de la devanture en tôle d'un magasin, tirée d'un seul coup. Puis, un sifflement, comme fait de la vapeur s'échappant d'un tuyau placé sous l'eau. Après quoi, brusquement, silence complet. Il était 3 heures de l'après-midi. L'*Engageante* resta sur les lieux jusqu'au lendemain matin, où, le sous-marin n'ayant plus manifesté son existence par le moindre bruit, on le considéra comme détruit. Sans rien savoir de lui, sans l'avoir aperçu un seul instant, il avait été repéré, poursuivi, combattu et détruit, tout cela grâce uniquement aux indications que recevait, par conduit acoustique, un homme enfermé dans une cabine hermétiquement close, au fond de la cale d'un navire. Invraisemblable résultat, qu'un petit quartier-maître caractérisait assez bien, en me disant familièrement que « ça vous en bouchait tout de même un coin ». C'est à la suite de quelques drames du même genre, que les équipages allemands commencèrent à se mutiner, plutôt que de continuer à courir pareilles aventures.

VI

HÉROS DE L'AVIATION MARITIME

Un autre moyen efficace d'éventer les sous-marins, et de les détruire à coup de bombes, fut mis en œuvre par la création de patrouilles aériennes, lorsque les besoins du front permirent de consacrer un certain nombre de dirigeables, d'aéroplanes et d'hydravions à la recherche des pirates. Mais quelle différence entre les as de l'aéronautique militaire et ceux de l'aviation maritime! Tandis que les premiers ne prenaient jamais l'air sans être certains de rencontrer un ennemi, et ne comptaient plus leurs victoires, les autres étaient voués à une besogne aussi ingrate qu'obscure, pas

même cités au public quand ils parvenaient à couler un sous-marin. Et pourtant, que d'actes d'héroïsme à leur actif, pendant le peu de temps qu'ils eurent occasion de montrer ce dont ils étaient capables !

***

Une reconnaissance partie de Dunkerque, le 26 mai 1917, était composée de quatre hydravions *D-7*, *D-8*, *D-10*, *D-11*. Au bout d'une heure de patrouille, un périscope est aperçu, et disparaît presque aussitôt. A 6 h. 17, au moment où le périscope est de nouveau signalé, le chef d'escadrille pique sur l'eau, laissant tomber deux bombes. Arrivent alors trois grands appareils de chasse allemands, et les hydravions descendent pour combattre posés. Amiot, pilote du *D-8*, amerrit sous un feu violent; il est blessé, et le moteur, atteint de plusieurs balles, stoppe. Son observateur, l'enseigne de vaisseau Teste, engage un combat très dur avec un monoplan ennemi, mais le pied de sa mitrailleuse est brisé, et lui-même renversé par deux coups au ventre. Prenant la mitrailleuse dans ses bras, il tire comme il peut à travers les plans de l'appareil, car le pilote boche manœuvre pour rester toujours derrière lui, en volant très bas. Amiot reçoit encore deux balles. Les munitions sont épuisées. Teste cesse le feu, et l'Allemand se dirige vers les trois autres hydravions.

Le *D-10* est immobilisé par une balle dans son réservoir, et l'appareil coule bas ; sur le *D-11* le pilote et l'observateur sont grièvement blessés; le *D-7* ne donne pas de ses nouvelles. Sur le *D-8*, la coque est comme une écumoire ; un des réservoirs est en feu, et le moteur hors de service. Les deux aviateurs (Teste et Amiot) bouchent tant bien que mal les trous, mais l'appareil pique du nez. Il faut le vider sans arrêt, avec un seau en toile, et quand il se redresse, c'est la queue qui se remplit, étant percée de deux gros trous.

A 9 h. 30, on aperçoit sept autres appareils allemands, arrivant de l'est. L'un d'eux amerrit près du *D-8*, l'accoste, et enlève Amiot. Teste s'est caché entre les réservoirs d'essence et la coque, la moitié du corps plongeant dans l'eau. A peine l'ennemi est-il parti, qu'une nouvelle pluie de balles s'abat

sur le *D-8*, et le réservoir s'enflamme encore. Teste lâche son dernier pigeon, qui est reçu au centre d'aviation à 15 heures portant le message suivant : « Amiot et autres Français ramassés par le Boche. Me suis caché sous réservoir. Suis toujours à la dérive. Moral excellent, mais appareil fait eau de toutes parts. Vive la France ! »

L'eau gagne toujours. Teste en a jusqu'aux genoux, et n'est plus soutenu que par les flotteurs des ailes demeurés intacts. Enfin, à 10 h. 50, il aperçoit des fumées dans le sud. Il a un moment de joie, bien court du reste, car il ne tarde pas à reconnaître les silhouettes de deux torpilleurs allemands. Ceux-ci se dirigent vers les appareils qui flottent encore, et l'un d'eux s'approche du *D-8*. Teste donne deux coups de marteau sur les flotteurs, et l'hydravion s'enfonce rapidement.

Teste est embarqué et conduit à Zeebruge, où il retrouve le pilote et l'observateur du *D-10*, Ardouin et Hillencourt, avec l'observateur du *D-11*, Gourguen, grièvement blessé. Ayant été emprisonnés en cellule jusqu'au 3 juin, et très maltraités, les aviateurs sont expédiés au camp de Dulmen. Teste s'évade, le 2 juillet. Après une marche forcée de plus de huit jours, arrêté par un panaris au pied, il est découvert le 12, et envoyé à Carlsruhe ; il y fait soixante jours de cellule, pour être ensuite expédié au camp de représailles du Cavalier Scharnhorst, à Magdebourg, d'où il s'évade de nouveau le 10 janvier, et rentre par la Hollande. Un brave parmi les plus braves.

***

Ici, nous suivrons le récit de l'enseigne de vaisseau Merveilleux du Vignaux, pilote de l'hydravion vainqueur, et, soit dit en passant, fils de l'amiral qui a commandé et organisé les premières patrouilles en Manche.

Par une froide matinée de janvier 1918, ciel sans nuages, mais vent du diable qui soulève les lames de la Manche, deux hydravions français de Guernesey tentent une sortie, pour se rendre compte de l'état du temps au large. Bientôt le chef de patrouille, *U-7* (enseigne-pilote Merveilleux du Vignaux), perd la terre de vue. Au-dessous des hydros, plus rien que

la mer mauvaise et rageuse, qui fixe irrésistiblement le regard des aviateurs.

Pour cette reconnaissance, les ordres sont formels : si le temps n'est pas maniable, faire route pour d'autres parages. Il faut bien obéir et l'officier prend son parti... — mais encore cinq petites minutes de grâce, avant de virer de bord.

Ces longues « petites minutes » s'écoulent, et voici qu'au moment de virer, le chef aperçoit, à l'extrême horizon, quelque chose d'une imprécision totale, dans la légère brume. Le vrai chasseur de sous-marins doit posséder une acuité visuelle assez intense pour lui permettre de découvrir l'ennemi, là où personne ne le soupçonnerait. On se rapproche. Autour de ce point noir, il semble qu'il y ait de la fumée : un bateau donc; mais il convient de manœuvrer dans l'espoir d'un sous-marin. Alors commence la chasse passionnante, avec ses fortes impressions et ses ruses, car il faut le plus longtemps possible éviter d'être vu par l'ennemi. Voici enfin le bon moment. L'avion, de très haut, coupant brusquement son moteur, dont le bruit le trahirait, dégringole à toute allure sur sa proie. Plus rien que le murmure presque musical de l'hélice, tournant au ralenti. L'objectif grossit de seconde en seconde. Il est long et étroit. Destroyer, canonnière?

C'est un sous-marin, bas sur l'eau, sans cheminée ni mâts. Vite ! Vite ! quelle ardeur joyeuse, quelle intensité de vie, dans les quelques instants qui séparent le pilote et l'observateur du tir des bombes. Mais le pilote sait qu'un sous-marin français navigue dans ces parages. Plus rapide que l'avion, sa décision est déjà prise, et, brusquement, il a redressé le gouvernail de profondeur, prévenant d'un coup de poing énergique son observateur : l'avion lancé comme une flèche, et gardant ses bombes, a dépassé le sous-marin.

Mais il l'a identifié : un Boche du dernier modèle, canon, mitrailleuses, bien aisé à reconnaitre d'un Allié pour un œil exercé. Personne sur le pont, tous panneaux fermés. Comme il est encore en pleine surface, les aviateurs se rendent compte que le commandant doit donner, à cet instant précis, l'ordre de plonger, tout l'équipage étant rentré. Encore 40 secondes, 50 peut-être, et l'ennemi sera devenu invisible, bien à l'abri sous son matelas d'eau. Et l'avion, emporté par sa vitesse,

s'éloigne, déjà incliné à bloc pour tenter le virage sec qui le ramènera. Où sont les règles sages du pilotage? Ce serait bien exagéré de comparer semblable évolution à celle d'un « Spad », mais ce virage est tout ce que l'on peut faire rendre à un hydravion, lourd et massif appareil, gracieusement qualifié de « veau » par tous les pilotes qui le connaissent.

C'est la course suprême entre les deux adversaires. L'avion revient à toute puissance de son moteur ; le sous-marin plonge avec la vitesse d'un ascenseur. Il disparaît, la mer atteint son capot, une grande lame qui vient de l'Atlantique recouvre de son écume le périscope... Trop tard? Non ! les bombes lancées, avec quel soin et quelle émotion ! ont traversé plus vite que lui la couche liquide, et elles éclatent entre les hélices, brisant et déchirant les tôles de l'arrière du sous-marin.

L'avion vire et revient. A ce moment, l'appareil sectionnaire, qui a suivi la manœuvre, arrive à son tour, et déclenche ses bombes au même endroit. Cette précision est la récompense de longs mois de persévérance, et d'exercices de tir journaliers, pour vaincre le hasard qui disperse à son gré les projectiles, pour acquérir le coup d'œil qui juge, d'après la mer, de la direction et de la force exacte du vent.

Les dernières gerbes sont bien près du chef de patrouille, qui est descendu très bas. Pris dans le remous d'air, il oscille un instant, puis se rétablit. Ce serait vraiment vexant d'être descendu par une bombe française !

Maintenant, plus rien sur la mer houleuse, que de gros remous et des taches d'huile larges et brillantes. En sera-t-il de ce sous-marin comme de tous les autres, pour lesquels on n'a jamais de précisions, jamais de preuves, rien?... Mais voici qu'une épave émerge à la surface, grossit et monte ; c'est toute la coque avant du sous-marin qui devient visible. Il se rend. Dès maintenant on peut être certain qu'il est blessé à mort, et qu'il veut essayer de sauver au moins quelques hommes, car il entend nettement les moteurs des avions qui sont au-dessus de lui, et s'attend à recevoir des bombes à bout portant. Il espère pourtant pouvoir ouvrir son capot avant de couler. Toutes les bombes ont été lancées, mais pas de regrets, puisqu'elles ont bien fait leur office.

L'enseigne-pilote est descendu en « rase-mottes », presque à la crête des vagues. Sa joie est telle qu'il se soucie peu du pilotage : heureusement son observateur est là, pour le rappeler à l'ordre, lorsque, regardant uniquement l'épave du sous-marin dont il s'approche, il effleure en virage « cherré » les lames qui déferlent. Il arrive sur le sous-marin, il voit tout dans un éclair, les chaînes dont il distingue chaque maillon, le capot à fleur d'eau, et, entre les deux, le canon et la mitrailleuse. Tant pis ! il est trop tard pour virer. Si un seul homme a pu sortir et pointer la pièce, c'est fini. On arrive à quelques mètres... on passe !

Personne n'a pu sortir, et le monstre, qui essaie de se remettre d'aplomb, redisparaît dans les profondeurs. Mais il a la vie dure : agonie terrible, soubresauts désespérés. Six fois le grand cercueil d'acier réapparaît, six fois l'avant émerge, ruisselant d'eau. Et chaque fois il se dresse plus incliné vers le ciel. A la troisième, le kiosque sort un instant, mais les vagues empêchent-elles de l'ouvrir, ou les pirates se rendent-ils compte que l'Océan démonté serait sans merci pour eux? Personne ne se montre... Maintenant cela ne peut plus durer longtemps, le sous-marin commence à s'incliner sur tribord. La peinture rouge de la carène sort de l'eau à bâbord. C'est la fin. Pour la sixième et dernière fois, le long fuseau émerge. Le haut de son kiosque atteint par moment la surface, mais la grosse mer le recouvre à tout instant.

La tempête est pour les deux ! Un grain de poussière dans l'essence, un fil de la magnéto se détachant, et c'est pour les aviateurs la mort horrible : l'appareil, privé de son moteur, descendant et rencontrant, à cent à l'heure, des murailles d'eau aussi dures que de la pierre, à pareille vitesse ; et s'ils ne sont pas écrasés, ou noyés aussitôt, c'est la mort de froid au bout de plusieurs heures d'une danse macabre et mortelle, soutenus par les ceintures de kapock qui prolongent l'agonie. Mais aujourd'hui la chance est pour les aviateurs. La mer balaie le pont de l'allemand, le capot ne pourra pas s'ouvrir. Le sous-marin s'incline encore et disparaît sans se rétablir dans un dernier remous.

Toute l'après-midi l'endroit fut activement patrouillé. Les hydravions affrontèrent le mauvais temps et, pour sauver, si

possible, des ennemis vaincus, le pilote qui avait coulé le sous-marin tint l'air dix heures sur vingt-quatre. Quoi qu'on fasse, le caractère chevaleresque de notre race reprend toujours le dessus. Parmi les équipages des sous-marins il en est d'abominables, tels que ceux qui coupèrent en deux les baleinières de sauvetage d'un malheureux bâtiment français torpillé et, par une sinistre cruauté, foncèrent à plusieurs reprises sur les débris, les hachant jusqu'à ce que tous les survivants fussent broyés ou rejetés dans l'eau glacée. Peu importe ! Mais cette fois, aucun des marins ennemis n'a pu sortir de la prison de fer qui les a entraînés dans l'abîme. Qu'ils dorment en paix à l'endroit que marque sur la carte du pilote un imperceptible point, celui où la mer oublieuse s'est rèfermée sur le requin, en attendant d'engloutir un jour ou l'autre l'oiseau...

VII

FINS DE PIRATES

L'Allemagne, qui ne possédait qu'une trentaine de sous-marins au commencement de la guerre, est parvenue à en construire près de 400, dont 203 ont été pris ou détruits.

Quand ils succombèrent à la suite d'un combat de surface, leur sort n'offrit rien de particulier.

Des autres, disparus plus ou moins mystérieusement, les plus nombreux sautèrent sur les mines que les Anglais avaient semées par centaines de milliers, dans la mer du Nord, et tout ce qu'on a jamais su d'eux est qu'ils ne sont pas rentrés à leurs bases. De même pour ceux dont la carrière se termina par l'explosion d'une grosse grenade. Ces drames-là se sont passés dans les profondeurs.

Quelques-uns périrent à la suite d'accidents de navigation, abordages, avaries ou échouages, dont les conséquences les entraînèrent au fond! D'autres furent victimes des mines qu'ils venaient semer dans nos eaux. Tel l'*UC-12*, repêché par les Italiens devant Tarente, ou l'*UC-44*, dont le commandant, projeté hors de son kiosque par l'explosion d'un des engins qu'il était en train de mouiller devant la côte

d'Angleterre, a été seul à en revenir (4 août 1917). Un autre, l'*UC-2*, était en plongée, quand le s. s. anglais *Cottingham* le coula sans le voir. Mais il avait senti la secousse, et les dragueurs vinrent fouiller à l'endroit signalé. Ils localisèrent une épave, sur laquelle on mouilla des filets indicateurs, pour le cas où le requin tenterait de s'échapper. Pendant qu'arrivait de quoi le détruire, une sourde explosion se produisit. Plus tard, un scaphandre reconnut que le sous-marin avait été défoncé par une de ses propres mines. Et qui sait si, se sentant bien irrémédiablement perdu, il ne s'est pas fait sauter lui-même pour abréger ses souffrances?

Plusieurs se prirent dans des filets *ad hoc*, et furent achevés à coups de bombes. C'est ainsi que le 1er août 1917, 5 groupes de filets formaient un barrage d'environ 4 500 mètres, dans le sud de Samothrace (mer Egée). Ils étaient tendus par des driters. Vers 8 heures du soir, à la jonction des 2e et 3e groupes, un des flotteurs se déplaça, lentement, puis coula. Tel le bouchon d'un pêcheur à la ligne, entraîné par le poisson qui mord. Ordre est donné de relever immédiatement les filets. Mais, du second groupe, on ne peut avoir que le premier élément. Les autres sont sens dessus dessous, et retenus par en bas. Un pirate est sûrement dedans. On mouille une bouée de repérage, et deux grosses grenades sont lancées à son aplomb. Une forte odeur d'huile suit l'explosion de la seconde. Les hydrophones ne perçoivent aucun son, preuve que le monstre est immobilisé. Mais, pour plus de sûreté, on drague alentour, et on finit par découvrir une masse formant relief sur le fond. Une nouvelle bouée est mouillée dessus, le long de l'orin de laquelle est descendue une charge de 125 kilos de trinitrotoluol, que l'on fait exploser électriquement. Deux heures après (seulement), une nappe d'écume remontait à la surface, parsemée de débris, dont un col de vêtement.

Un autre genre d'exécution a été le coup d'étrave. Le premier à finir de la sorte fut l'*U-15*, que le croiseur anglais *Birmingham* coula le 9 août 1914. Frappé en plein milieu, il alla droit au fond, sans qu'un seul homme en réchappât. Mais quand l'abordage se produit vers l'une des extrémités, le sous-marin, déjaugé, se cabre, avant de faire le grand plongeon. Exemple l'*U-29*, qui, le 18 mars 1915, se disposait à attaquer le *Drea-*

dnought, quand celui-ci aperçut son périscope, se jeta dessus d'un coup de barre, et l'aborda derrière le kiosque. A demi chaviré, le submersible prit une pointe effrayante, qui fit émerger l'étrave sur laquelle on put lire son baptême — et sombra par l'arrière, laissant après lui une traînée de débris et de bulles d'air. Pas un seul survivant.

On s'est souvent demandé pourquoi les Alliés gardaient rigoureusement secret tout ce qui concernait la destruction des sous-marins ennemis, s'abstenant même de mentionner les victoires remportées sur eux. Il y avait à cela plusieurs raisons. D'abord le défaut de certitude, hormis les cas où des survivants étaient capturés. Ensuite, l'inutilité de prévenir les Allemands, afin qu'ils envoyassent de quoi boucher les trous faits dans leurs lignes de blocus. Enfin, la terreur que l'incertitude créait chez les équipages, dont l'imagination affolée tendait encore à s'exagérer les rigueurs du sort encouru par leurs camarades manquants. Et, pourtant, il était difficile d'inventer pire que les tortures par où ont passé certains d'entre eux, comme les hommes de l'*UB-81*, par exemple.

C'était sa première croisière. Il avait perdu une ancre et gouvernait fort mal depuis. Le 2 décembre, vers 4 h. 30 du soir, se trouvant à 10 milles dans le sud de Dunnose (pointe S. E. de l'île de Wight), par une vingtaine de mètres de profondeur, une sourde rumeur se fit entendre. Probablement un orin de mine, que le bout de chaîne, resté libre au dehors depuis la disparition de l'ancre, avait rencontré et ramené violemment contre la coque. Immédiatement après, deux hommes se précipitent dans le poste central, déclarant que l'eau envahit le compartiment arrière. On ferme aussitôt les portes étanches, mais des rivets ayant sauté, la tranche suivante ne tarde pas à remplir. Il en résulte une surpression considérable, rendant la respiration très difficile. Le matelot Blunck se trouve 127 pulsations à la minute. On essaye de faire surface, mais sans succès. Le sous-marin a perdu son équilibre, et les ballasts arrière, crevés par le choc, ne peuvent plus être vidés. Le seul résultat obtenu est d'avoir pris une pointe de 53 degrés, qui amène l'arrière à reposer sur le fond (28 mètres).

La situation devenant de plus en plus critique, le comman-

dant propose de tenter le sauvetage du personnel par le tube lance-torpille de tribord devant, qu'il suppose devoir émerger. L'engin qui s'y trouve est retiré, et désamorcé. Après quoi, 3 hommes se glissent à l'intérieur du tube, le dernier suivi par un coffre destiné à servir de bouée pour gagner la surface, si par hasard l'orifice débouchait un peu en dessous. La vanne extérieure est ouverte avec précaution, et lorsqu'on a constaté que l'eau ne rentre pas, on expulse les 3 hommes en agissant sur le coffre. Le premier qui parvient à l'extérieur est muni d'une aussière, dont il frappe le bout sur l'étrave. Elle sert aux deux suivants, et à 4 autres venus après, dont l'officier mécanicien. Au moyen de feux Coston, il essayent d'attirer l'attention des navires qui peuvent se trouver alentour. Mais l'eau étant glacée, et personne ne venant à leur secours, 3 des 7 marins déjà sortis préfèrent rentrer, pour mourir au chaud plutôt que d'être gelés vivants.

Survient alors le patrouilleur anglais *P-32*, lequel, avant de procéder au sauvetage, fait avec précaution le tour du sous-marin qui se présente de si bizarre façon. Les Allemands ont tant de fois abusé de la pitié de leurs trop généreux ennemis pour les surprendre traîtreusement! Malgré le danger que présente le sauvetage, à cause de l'état de la mer, *P-32* se décide enfin à le tenter. Mais une lame le jette brusquement sur l'*UB-81*, qui coule aussitôt. On ne peut recueillir que les 4 évacués demeurés dehors, accrochés au coffre leur servant de bouée.

L'agonie du pirate avait duré six heures, et quand il disparut, nul doute que les gaz asphyxiants dégagés par les accumulateurs chavirés n'aient pas laissé grande besogne à la mer, pour achever les 17 hommes restés dans le sous-marin.

Terrible fin, qu'un aveugle hasard réservait à l'un des moins mauvais parmi ces forbans. Car son commandant l'oberleutnant Siltzmediel, qui avait obtenu la croix pour le mérite, comme ayant coulé 230 000 tonneaux de navires, s'était montré plutôt humain à l'égard des équipages des navires torpillés par lui. Il avait même remorqué plusieurs fois leurs embarcations à des distances considérables. Mais il ne représentait qu'une très rare exception.

COMMANDANT ÉMILE VEDEL

UNE AUTOBIOGRAPHIE

DE SHAKESPEARE[1]

V

LE RECUEIL DES SONNETS

Les sonnets de Shakespeare ont été réunis et publiés en 1609 par Thomas Thorpe. Cet éditeur de réputation équivoque a probablement publié ces poèmes, selon son habitude, à l'insu de l'auteur. Il a dû même présenter son travail dans un ordre volontairement illogique pour éviter de dévoiler le roman intime que ces vers rappelaient et aussi pour éviter un scandale auquel la censure avait coupé court dès 1594.

Southampton fut considéré, pendant deux siècles du moins, comme l'inspirateur de la plupart des sonnets. Si la critique allemande s'est efforcée de lui substituer un autre héros, elle a jusqu'à ce jour échoué dans ses tentatives et n'a réussi qu'à créer de la confusion dans cette partie du problème shakespearien comme dans son ensemble.

On a voulu que celui auquel Shakespeare adressa ses poèmes fût aussi celui auquel Thorpe dédia sa publication...

On se demanda si le jeune mécène pouvait être identifié avec le seigneur adolescent auquel les sonnets sont adressés. Le malentendu vient seulement de cette édition non autorisée où Thomas Thorpe offre son volume à un certain M. W. H.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1919.

Des critiques supposèrent que le W. H. en question était nécessairement l'inspirateur du poète. En étudiant les préfaces de Thorpe on est amené à constater qu'il était dans les habitudes de cet éditeur de remercier plutôt l'intermédiaire qui venait de lui procurer une copie que l'inspirateur de l'œuvre elle-même qu'il livrait au public. Il avait été servi dans plusieurs circonstances par un agent, Will Hall, lequel serait, d'après Sir Sidney Lee, le mystérieux W. H. Toutefois, si l'on veut admettre que celui auquel sont dédiés les sonnets est aussi celui auquel Shakespeare consacra *Vénus et Adonis,* il est une autre explication. Le manuscrit portait peut-être ces lettres entrelacées qui signifient aussi bien H. W. que W. H. (Henry Wriothesly, — nom de famille du comte Southampton — au lieu de William Herbert ou Will Hall). François Victor Hugo, le premier éditeur français des sonnets, a émis cette hypothèse aussi simple que logique. D'après lui, l'éditeur de cette publication subreptice craignait des poursuites, et c'est pourquoi il mélangea à dessein non seulement les lettres du chiffre, mais l'ordre des sonnets.

Le volume imprimé par Thorpe partage les cent cinquante-quatre sonnets en trois séries ; mais ce fait n'a jamais été noté que par nous. Pourquoi? Probablement parce que le fac-similé édité par Sir Sidney Lee, généralement consulté, est photographié d'après un exemplaire de la première édition appartenant au « Bodleian Library ». Or les marges de cette édition sont rognées au delà des mots imprimés en caractères romains : *Série I, Série II, Série III.* Au contraire, cette division est clairement marquée dans l'exemplaire du British Museum où les marges sont intactes. La première série finit, d'après Thorpe, au 127e, c'est-à-dire quand commencent les sonnets adressés à la dame brune, la seconde série prend fin au 152e, ne laissant que deux sonnets dans la troisième série (ceux sur la fontaine où l'amour est allé refroidir ses flèches).

Dans la description analytique qui va suivre on a conservé le principe des trois séries. Dans chaque série les sonnets sont classés d'après leur sujet, classement logique et peut-être chronologique. Les poèmes de louanges cérémonieuses précèdent les hymnes à l'amitié; une légère brouille amène la querelle sérieuse, et la réconciliation se fait *après* et non *avant* la

mésintelligence, comme dans le volume de Thorpe et la traduction de Victor Hugo.

La première série est adressée à un jeune seigneur sous les traits duquel nous distinguons Southampton.

La seconde à la dame brune qui cause la rupture entre les deux amis.

La troisième est de nouveau adressée à Southampton. Elle célèbre la réconciliation.

Grâce à cette ordonnance, nous lisons enfin la suite des cent cinquante-deux sonnets comme un seul poème dramatique. Il en ressort parfois des petits à-côtés qui illuminent les renseignements que nous possédons par ailleurs.

Exemple : un des sonnets confirme une démarche faite infructueusement par le poète pour être reconnu digne d'avoir le titre de gentilhomme.

Or, en 1596, une demande faite par le père de Shakespeare pour avoir le droit de porter les armoiries n'aboutit pas ; mais en 1598, alors que ses amis Camden et Essex étaient au collège des Hérauts, le blason du Faucon brandissant la lance, arme parlante d'après le nom *Shake-spear*, lui fut accordé. C'est cet heureux événement qu'il souhaite dans un sonnet où il compte sur sa bonne étoile pour le rendre plus digne de l'amitié que ses talents seuls ont attirée.

Les armoiries accordées aux Shakespeare sont ainsi décrites :

Or : on a band sable a spear ot the first steeled argent, with a cres a falcon with wings displayed argent, supporting a spear Or. steeled as in Arms.

La devise « Non sans Droict » a été parodiée par Jonson, qui octroie à son nouveau gentilhomme Sogliardo « une tête de cochon garnie de crêpes, sur un plateau d'étain, avec la devise : « Non sans Moultarde ».

*
* *

Étudions d'abord les sonnets à Southampton.

Les vingt premiers de ces sonnets forment un groupe où le poète conseille le mariage au jeune homme. L'auteur appuie sans doute les efforts des amis de Southampton pour faire

aboutir un projet de fiançailles avec mademoiselle Élizabeth Vere, petite-fille du premier ministre. On peut donc admettre que ces sonnets furent écrits à partir de 1590 et supposer qu'ils furent inspirés à peu près en même temps que le poème de *Vénus et Adonis* dont nous retrouvons d'ailleurs des échos :

Oh! si vous pouviez subsister par vous-même! mais, mon ami, dès que vous auriez fait votre chemin sur cette terre, vous ne vous appartiendriez plus ! Préparez-vous donc contre cette fin fatale. Donnez votre douce ressemblance à quelque autre ! Par là, cette beauté dont vous ne possédez que le bail n'aura pas de terme ; vous vivrez même quand vous serez mort dans cette postérité qui gardera votre forme. Seul un prodigue laisserait tomber en ruine une maison si belle, quand, avec des soins ménagers, il pourrait la conserver malgré les rafales des jours d'hiver et la rage de la froide mort. Cher ami, vous qui avez eu un père, puisse un fils de vous en dire autant !

Pourquoi ne faites-vous pas la guerre au temps, ce despote? Pourquoi ne vous fortifiez-vous pas par des armes plus puissantes que ma rime stérile? Vous voilà au sommet des heures fortunées. Bien des jardins vierges, encore incultes, vous donneraient, dans la vertu, des fleurs animées, plus semblables à vous que votre portrait peint. Ainsi revivrait, dans de vivants contours, votre chère image que ni le crayon d'un maître, ni ma plume d'écolier, ne peuvent fixer dans toute sa beauté. Vous répandre au dehors, c'est vous conserver à jamais et vous vivrez toujours dans un doux portrait fait par vous-même.

La fécondité imaginative et la souplesse de style d'un auteur ne se sont nulle part mieux manifestées que dans ce groupe de sonnets. Il est suivi d'un groupe moins artificiel et beaucoup plus senti. L'auteur compare la richesse et le haut rang de Southampton avec son état déconsidéré ; le sonnet, type d'une dizaine d'autres, et un des plus connus, est ainsi traduit par Guizot :

Lorsqu'en défaveur avec la fortune et les hommes, je suis seul à déplorer mon délaissement, importunant le ciel par d'inutiles cris, je me regarde et maudis mon sort. *J'envie les espérances d'un autre plus riche* (*wishing me like to one more rich in hope*), les traits flatteurs de son visage et les amis qui l'entourent ; j'envie les talents de celui-ci et les honneurs de celui-là, toujours plus mécontent de ce que je possède moi-même. Cependant, si, au milieu de ces pensées décourageantes, je pense à toi... oh ! alors mon cœur s'exalte et adresse au ciel ses actions de grâces, tel que l'alouette qui, dès que le jour vient bannir les ténèbres de la terre, prend son joyeux essor vers les nuages. Le souvenir

de ton tendre amour est pour moi un si doux trésor que je ne changerais pas avec les rois.

Ayant ensuite constaté chez le jeune homme, plusieurs signes de refroidissement le poète se lamente sur son peu de mérite, affirmant qu'il aime son ami tellement plus que lui-même, que les conseils donnés à son protecteur iraient contre son propre intérêt. Il prie Southampton d'abandonner leur amitié s'il trouve le poète indigne de son affection. Plusieurs sonnets font allusion à certains bruits diffamatoires, lancés contre Shakespeare, et il prie son ami de l'oublier plutôt que de courir le risque d'être jugé comme le protecteur d'un homme indigne. On y trouve une réflexion très amère touchant la fin probable de ses restes; il voit son corps devenir après la mort « la lâche conquête du couteau d'un misérable ». Car les acteurs, n'étant pas comptés, selon la loi, parmi les citoyens auxquels on accordait l'ensevelissement chrétien, devenaient souvent la proie facile des voleurs de cadavres pour être ensuite vendus aux étudiants en médecine. L'imagination du poète était hantée par ce cauchemar, car cette pensée du sonnet se retrouve sur sa pierre tombale à Stratford.

Choisissons dans la traduction de M. Émile Legouis un sonnet de ce groupe :

SONNET LXXI

Ne me pleurez pas plus longtemps après ma mort
Que ne résonnera la cloche rauque et sombre
Disant au monde vil qu'en un plus vil encor
J'ai fui, pour demeurer parmi les vers de l'ombre.
Oubliez, si ces mots alors vous relisez,
La main qui les traça, car je vous aime tant
Que je me voudrais mort même en vos chers pensers
Si de penser à moi vous allait attristant.
Oh! dis-je, si jamais vous relisez ce mot
Quand ma chair ne fera plus qu'un avec la glaise,
N'allez point répéter mon pauvre nom tout haut.
Qu'avec moi votre amour enseveli se taise ;
De peur qu'après ma mort le monde aux yeux railleurs
Ne compte vos soupirs, ne me cherche en vos pleurs.

Le troisième groupe des sonnets traite des poètes rivaux et constitue la réponse la plus décisive aux détracteurs de

Shakespeare, à ceux qui le représentent comme une sorte de froid arriviste. Sentimental, imaginatif, assez « vieux jeu » quand il se compare avec les beaux esprits de son temps, il se plaint constamment de voir son protecteur bien-aimé devenir l'objet des convoitises de tous les meneurs de plume :

Vous avez appris à l'ignorant la science, au muet l'éloquence, vous avez ajouté des ailes à l'érudition et donné un charme plus captivant à la grâce.

Il vante la seule sincérité de sa muse dévoyée parmi une bande de flatteurs, et il lance plusieurs pointes contre un certain poète qu'on peut identifier avec Chapman, auteur du *School of Night* et de *Amourous Zodiac*, lequel abuse de l'astronomie dans ses comparaisons et se sert d'un langage fort précieux :

Je ne suis point celui qui, inspiré par une beauté factice, prend le ciel pour orner ses rimes en comparant sa belle avec le grandiose spectacle de la nature, qui accouple dans ses images le soleil et la lune, les richesses des vastes océans, toutes les choses rares, fleurs nouvelles d'avril, même l'insondable éther qui entoure notre immense globe. Moi, véridique même en amour, ah ! laissez-moi dire la simple vérité ! Mon amour est aussi beau qu'un enfant né d'une mère mortelle puisse être, mais il ne peut être aussi étincelant que ces chandelles d'or clouées au firmament. Dites davantage, ô vous qui aimez les vaines paroles ! Quant à moi, je ne vanterai point l'objet dont je ne veux point me défaire !

A côté de la jalousie exprimée très franchement contre « vos deux poètes » (ainsi Shakespeare nomme ses deux rivaux à Southampton), nous constatons une admiration sincère pour l'un d'eux qu'il proclame : « l'esprit supérieur, grand navire de guerre à côté de mon humble esquif ».

Plusieurs analogies désignent ce grand poète comme étant Christophe Marlowe, auteur certainement génial. Il était pourtant fils d'un savetier et mourut poignardé en pleine jeunesse dans une misérable querelle de taverne.

En 1593 et 1594 les théâtres de la capitale restèrent fermés à cause de la peste, comme le mentionnent les annales de Stowe House. Certains sonnets signalent une longue absence de Londres. Comme la troupe de Shakespeare fit des tournées en province, il semble probable que l'absence signalée concorde avec ces dates. Tel Montaigne, le poète voyage à cheval,

sa monture n'est pas fringante. « Pauvre bête, s'écrie le cavalier, il sait comme moi que notre chagrin est devant nous, et toute notre joie derrière. »

Dans le cinquième groupe, nous constatons chez le poète un ton tout nouveau d'amère satire, sur la négligence de l'ami qui oublie ses rendez-vous :

Étant votre serf, ai-je autre chose à faire qu'attendre les heures et les moments où vous me demandez? Moi, pour qui les instants ne sont pas précieux et qui n'ai point d'autre service que le vôtre? Comme un triste esclave j'attends, contemplant la marche lente de l'horloge et ne dois penser à rien, sinon que vous rendez heureux ceux avec qui vous êtes ! Faites ce que vous voudrez, c'est à vous de pardonner vos crimes d'égoïsme, moi je suis fait pour attendre, bien que l'attente soit pour moi un enfer...

La calomnie va rendre la vie du poète atroce. Mais il remercie Southampton de l'avoir réconforté :

Votre affection, votre pitié viennent combler l'empreinte honteuse que le scandale vulgaire a fixée sur mon front.

Mais dans le beau sonnet CXXI il s'estime au-dessus des diffamateurs.

Mieux vaut ici-bas être vil que de passer pour vil, alors que ne l'étant pas on subit le reproche de l'être : le plaisir le plus innocent est condamné quand il est jugé, non sur notre sentiment, mais sur l'opinion des autres.

Pourquoi faut-il que les regards faux et viciés du monde s'inclinent sur ma fantaisie, ou que dans ma faiblesse j'aie des espions plus faibles que moi qui selon leur caprice jugent mauvais ce qui bon me semble?

Non, je suis ce que je suis : et ceux qui s'attaquent à mes fautes ne font que me prêter les leurs. Je puis encore être droit, bien qu'eux-mêmes soient tortueux.

Et mes actions ne doivent pas être jugées sur leurs pensées grossières. A moins qu'ils n'affirment cette loi du mal : L'humanité est pécheresse et règne dans son péché.

Puis, le poète recommence à critiquer son mécène. Il l'accuse de mendier la flatterie vulgaire, au point de solliciter de gens indignes de lui :

Celui qui est supérieur aux autres devient par la chute plus bas

qu'eux, comme le plus beau lys devient en se fanant plus fétide que les ronces. Votre parfum, différant maintenant de votre apparence, tient à ce que vous devenez commun.

Ce sonnet est un de ceux qui accusent le plus nettement l'identité de Southampton, car Essex adresse à son cousin une lettre sévère en des termes analogues.

La première série est close avec le sonnet :

Adieu, tu es un bien trop précieux pour moi, et tu sais trop sans doute ce que tu vaux.

La seconde série des sonnets contient ceux qui sont adressés à la dame brune.

Une allusion, au roman qu'ils illustrent, se trouve dans les sonnets déjà publiés en 1599 par Jaggard, numérotés par Thorpe XLI et XLII : rivalité amoureuse entre le poète et l'*Adonis*. D'après le classement logique qui groupe les sonnets par sujets, ils doivent être précédés par une description de la belle que nous allons citer plus loin, et par le numéro CXLIV qui est la synthèse de la situation :

J'ai deux amours, l'un ma consolation, l'autre mon désespoir. Mon bon ange est un homme, vraiment beau, mon mauvais ange, une femme brune, couleur du mal ! Pour m'attirer plus vite en enfer, mon démon femelle entraîne loin de moi mon bon ange et essaie de séduire mon saint pour en faire un diable, poursuivant sa pureté d'une séduction impie...

La série à la dame brune doit commencer par cette description d'une visite que fit le poète à un établissement thermal où, suivant une idée classique, les eaux chaudes de la source ont jailli bouillantes, depuis que le jeune Eros y refroidit ses flèches.

La fontaine depuis ce contact est capable de guérir bien des maux de l'humanité.

Hélas! je n'ai pas trouvé là ma guérison! Car la source et le remède de mon mal sont les mêmes, les doux yeux de ma maîtresse.

Suit alors une description des beaux yeux noirs. Le ton est badin. Le poète plaisante sa maîtresse pour sa volonté capricieuse (will) et fait la gamme des calembours sur son prénom *Will* et le *will* excessif de la dame. Il la loue comme

une parfaite musicienne, une coquette accomplie; puis, le ton s'assombrit. Elle est cruelle, menteuse, infidèle. Elle trahit non seulement son mari, mais encore son ami. En sa clairvoyance il lui trouve une vilaine âme et il déplore son propre esclavage alors que ses sens restent captivés.

En t'aimant tu sais que je suis parjure ! mais toi en me jurant ton amour tu es parjure deux fois ! Infidèle au lit de ton époux tu as rompu ta foi nouvelle, en me vouant ta haine après m'avoir promis ton amour. Mais pourquoi t'accuserai-je de deux serments violés quand j'en viole vingt? C'est moi le plus parjure, car j'ai témoigné par serment de ta profonde tendresse, de ton amour, de ta constance, de ta pudeur. Pour te faire lumineuse, j'ai aveuglé mes yeux, oui, je leur ai fait jurer le contraire de ce qu'ils voient.

Jamais sonnets d'amour ne furent chantés sur un ton plus noble. Jamais ne fut mieux dépeint l'esclavage des sens contre lequel l'âme proteste. Comme type des sonnets à la dame brune choisissons une traduction en prose de F. Victor Hugo, avec une en vers de M. Garnier.

SONNET CXXXVIII

Quand ma bien-aimée me jure qu'elle est faite de fidélité, je la crois, bien que je sache qu'elle ment, afin qu'elle puisse me prendre pour quelque jeune novice ignorant des fausses subtilités du monde.

Ainsi, me figurant vainement qu'elle me considère comme jeune, bien qu'elle sache mes plus beaux jours passés, je me fie simplement à sa parole menteuse : des deux côtés ainsi la simple vérité est bannie.

Mais pourquoi ne dit-elle pas qu'elle est infidèle, et pourquoi ne dis-je pas que je ne suis plus jeune? Ah ! c'est que la meilleure habitude en amour est la confiance apparente,

Et comme l'âge d'un amoureux n'aime pas qu'on fasse le compte de ses années; aussi je mens avec elle et elle ment avec moi, et nous nous leurrons sur nos défauts par des mensonges.

SONNET CXLI

Sur l'honneur, ce ne sont point mes yeux qui t'adorent,
Eux qui voient des milliers de souillures en toi.
C'est mon cœur qui chérit ce que tant ils abhorrent
Mon cœur, malgré mes yeux, raffole de ta foi.
Et mon oreille est close à ta voix de sirène,
Sensible aux vils contacts, ni mon toucher discret

Mon goût, mon odorat, n'aspirent à la haine
Qu'en eux soulèveraient tes sensuels banquets.
Mes cinq sens et mes cinq esprits vainement somment
Mon cœur de s'affranchir du désir souverain
Qui jette, sans fierté, le fantôme d'un homme
En esclave à l'orgueil de ton cœur suzerain.

Un miel pourtant se cache au fond de mon calice,
Qui cause mon péché, cause aussi mon supplice !

Mais voici que la tragique situation s'aggrave par une double trahison, l'ami de son âme, Adonis, subit le joug de la femme vampire ; le crescendo de cette série est atteint avec deux sonnets dont le premier (CXXIX) est une description brutale de la passion sensuelle.

Perdre son âme dans une mare de honte, voilà la luxure ! Cruelle, parjure, sanglante, meurtrière, sauvage et fausse ! aussitôt assouvie, aussitôt méprisée, recherchée au delà de toute limite, puis haïe au delà de toute raison, comme un appât qu'on sait tendu pour nous rendre fous et vers lequel nous allons quand même ! Oui, délirant dans la poursuite comme dans la possession ! ayant, ayant eu, et en quête d'avoir ! Béatitude dans la jouissance; après, vraie douleur ! Joyeux projet d'abord, cauchemar ensuite ! Oui, le monde entier sait ces choses-là, mais qui, dans le monde, sait éviter le paradis qui mène à cet enfer?

Puis vient l'exquis sonnet du salut profondément religieux (CXLVI), d'une grande élévation d'esprit, où le poète renonce au péché, accuse la grossièreté du corps d'être l'obstacle entre l'accord de l'âme humaine et la volonté divine :

Pauvre âme, centre de ma terre pécheresse ! Assaillie par les puissances rebelles qui t'entourent, pourquoi languis-tu intérieurement et souffres-tu de ce luxe qui revêt tes murs de si coûteuses couleurs? Pourquoi, ayant un bail si court, fais-tu de si grandes dépenses pour ta demeure éphémère? Est-ce pour que les vers, héritiers de ce superflu mangent à tes frais? La fin de ton corps est-elle la tienne? Ame, vis donc aux dépens de ton esclave, et laisse-le languir pour augmenter ta réserve, achète la durée divine en la payant du confort présent, nourris-toi au dedans et ne t'enrichis pas au dehors. Ainsi tu te nourriras de la mort, qui se nourrit des hommes, et la mort une fois morte, tu n'auras plus rien de mortel.

On s'est demandé quelle était cette femme brune que les sonnets célébraient avec un tel mélange d'amour, de jalousie

et de haine. Certains y ont voulu voir une des demoiselles d'honneur, Mary Fitton, qui devint la maîtresse de William Herbert, comte Pembroke, et fut envoyée en disgrâce pour ne jamais rentrer à la cour. Mais cette jeune personne n'était ni brune ni mariée, et les sonnets qui concernent la dame étaient déjà publiés une année avant l'escapade de Mary Fitton. D'après le portrait en couleurs de cette jolie fille et selon l'intéressant livre (*Gossip from a muniment room*), de Lady Newdegate, c'était une blonde aux yeux gris.

Examinons, par contre, les documents contemporains en les comparant avec les indications fournies par des sonnets. Nous en dégagerons peut-être une théorie plus vraisemblable. On est porté à faire une remarque sur la grande différence de *ton* entre les séries adressées au jeune seigneur et celle à la femme brune et cette différence indique la difficulté qu'il y aurait pour nous à voir en la femme brune une jeune dame du monde. Shakespeare traite Adonis avec des égards pleins de respect ; alors même qu'il le juge durement et qu'il l'admoneste avec sévérité, jamais le lecteur ne pourrait oublier que Shakespeare s'adresse à une sommité mondaine. Par contre, quand il parle à la dame c'est souvent avec un grand mépris, toujours d'égal à égal : une telle façon de la traiter ne serait pas explicable, chez un homme aussi respectueux des convenances, s'il s'agissait d'une dame d'honneur.

Prenons comme exemple le sonnet CXLIII avec sa comparaison d'un réalisme rustique, que rend si bien la traduction de M. Garnier.

Voit-elle un volatile emplumé s'échapper,
Déposant son bambin l'active ménagère
Court de toute sa force et cherche à rattraper
L'oiseau qui toujours fuit, pareil à la chimère.
Ainsi cours-tu, ma bel e, après ce qui te fuit
Tandis que moi, ton nourrisson, après toi vole !
Si tu saisis ton rêve, ah! pense à qui te suit,
Joue avec moi la mère, au baiser qui cajole !

Mais s'il faut chercher la brune ailleurs qu'à la cour d'Élisabeth, ne possède-t-on pas une indication contemporaine sur cette affaire de cœur? Le nom du poète fut-il jamais prononcé à côté de celui d'une femme quelconque? Oui : trois

documents anciens ont mentionné une liaison qui causa un certain bruit. Il s'agissait de madame Davenant, femme de John, hôtelier à Oxford. Davenant hébergeait les comédiens en tournée et Shakespeare était reçu chez lui, chaque année, quand il allait de Londres à Stratford. Dans le premier volume de son *Athenae Oxoniensis*, Anthony Wood écrit :

La mère du poète William d'Avenant, était une fort belle femme, bel esprit en outre et d'une conversation parfaitement agréable, que ses enfants n'imitèrent point — exception faite pour ledit William. Le père était un citoyen grave et discret, pourtant grand admirateur du théâtre et des auteurs, surtout de Shakespeare qui, au cours de ses voyages de Londres au comté de Warwick, descendait dans cette maison. D'Avenant était d'humeur mélancolique; rarement, sinon jamais, on ne le vit rire tout haut. Trait que ses enfants n'imitèrent pas, sauf Robert, le fils aîné.

Les *Notes choisies* d'Oldys publient une allusion plus malveillante :

Le jeune Will d'Avenant était alors un petit garçon de sept à huit ans, aimant tellement Shakespeare, qu'aussitôt que l'on apprit son arrivée en ville, il se sauva de l'école pour le voir plus vite. Un jour, un vieux bonhomme, voyant le gamin se précipiter tout surexcité vers la maison, lui demanda « où il allait »? « Voir mon *Dieu-père* Shakespeare » (c'est la forme anglaise de *parrain*). « Bien, mon petit, répliqua l'nterlocuteur, mais faites attention désormais de ne plus prononcer le nom de Dieu à la légère. »

Le biographe John Aubrey fait une remarque analogue, il parle de la grande affection que Shakespeare portait aux enfants de madame Davenant. Le fils aîné lui aurait dit : « M. Shakespeare m'a certainement donné une centaine de baisers », et le cadet se vantait de tenir son talent poétique de Shakespeare.

Les notes inédites de Fulman donnent plusieurs pièces de vers dans lesquels on se moque du jeune poète William *Davenant* pour avoir voulu relever le prestige de son nom en y ajoutant une apostrophe à particule, et en donnant sa famille comme de vieille souche normande.

« D'*Avonant* doit sûrement venir de l'*Avon*, c'est cette rivière le berceau de sa muse », s'exclame le satiriste.

Une petite pièce [1] de vers composée en 1616 sur la mort du poète par William Davenant, nous reste comme un témoignage d'affection du petit garçon de onze ans pour son illustre parrain : *In remembrance of Master William Shakespeare.*

Madame Davenant peut-elle être identifiée avec la femme des sonnets? Pouvons-nous supposer qu'elle a pu avoir en même temps une liaison avec Shakespeare et avec Southampton?

Avec Shakespeare, nous venons d'établir que c'est possible. D'autre part, Southampton pouvait-il la connaître? Oui. Ce jeune seigneur avait accompagné la reine à Oxford entre les années 1592 et 1593. Nous avons une description de sa personne dans un compte rendu des fêtes données à cette occasion où ce « prince » est comparé à un des preux du roi Arthur « *Quod non formosior alter adfuit* ».

Mais le témoignage le plus intéressant est contenu dans un long poème daté d'Oxford : *Willobie his Avisa.*

C'est un pamphlet virulent, dirigé contre l'hôtesse d'une taverne qui a, comme enseigne, la croix de Saint-George. Il y est dit que l'hôtesse, rare beauté et bel esprit, cache sous une apparence de *Lucrèce* une conduite des plus légères et l'auteur s'exclame, entre parenthèses, sur la curieuse coïncidence qui fait que Shakespeare chante le rapt de Lucrèce, C'est dans ce pamphlet scabreux que l'on rencontre pour la première fois chez un contemporain le nom de Shakespeare. Les coïncidences ne s'arrêtent pas là.

L'auteur représente son héroïne comme assiégée par un essaim de prétendants. Parmi les plus favorisés, il cite un jeune seigneur du nom de Harry (Mr H. W.) et un vieil acteur, Mr W. S. La censure de l'époque ordonna la suppression de ce livre dont le but évident était le chantage. Bien des allusions nous échappent aujourd'hui, mais j'ai pu constater un fait curieux qui indique que c'était vraiment Southamp-

1. « Prenez garde, poètes de délices, quand vous chanterez les gloires du printemps renaissant, de ne pas fouler trop nombreux les rives de l'Avon, car comme si aucune de ces fleurs n'avait connu le soleil ni la rosée bienfaisante, elles penchent tristement leurs têtes. Elles savent que leur cher poète ne reviendra plus parmi elles ! La rivière, quant à elle, s'est desséchée par ses pleurs, depuis la triste nouvelle. Regardez la carte, voyez ! c'est à peine si vous verriez à sa place une rivière, votre œil étonné trouvera un petit ruisseau. »

ton que l'on visait sous les initiales H. W. (Henry Wriothesley). Le jeune homme était l'élève de Giovanni Florio, l'italianiste le plus réputé d'Angleterre. Or, chaque stance de son rôle dans le dialogue de *Willobie his Avisa*, se termine par des proverbes italiens dont on n'avait jamais pu trouver la provenance. *Ama che ti ama, Il fine fa il tutto, Gran amore, Gran dolore, Viva che vince*, etc. Ces proverbes, publiés pour la première fois par Giovanni Florio en 1578, se retrouvent dans la bouche de son élève. D'ailleurs M. Acheson, qui réédite une partie de *Willobie his Avisa*, croit reconnaître Florio lui-même dans l'un des premiers amants d'*Avisa*, un nommé *Cavaliero*.

Naturellement, cette hypothèse n'est pas prouvée. Mais étant donné qu'il n'y en a pas d'autres, nous pouvons, jusqu'à preuve du contraire, traiter la théorie Southampton-Davenant comme l'explication la plus sérieuse et la plus logique avancée encore sur la personnalité du *bon ange* et de la *sirène maudite* des sonnets.

Sir Sidney Lee prétend que si la dame brune a eu une influence sur la vie et l'œuvre de Shakespeare, cette influence n'a été que faible et passagère. Il me semble que Sir Sidney a manqué de sa perspicacité et de son intuition littéraire habituelles, ou qu'il oublie *Antoine et Cléopâtre*. Là, onze ans après, Shakespeare fait revivre le même caractère de femme qu'il avait décrit dans ses sonnets.

Des critiques anglais m'ont accusé d'avoir « attaqué la moralité de Shakespeare ». Je ne dis pourtant rien sur le poète qu'il n'ait dit lui-même, et je le juge certainement moins sévèrement qu'il ne s'est jugé.

Qu'il ait traversé une période de profonde angoisse, quiconque lit les sonnets n'en peut douter. Qu'il soit sorti de l'épreuve affiné et épuré, l'âme trempée et mûrie par la flamme intérieure de l'amour et de la douleur, personne n'en doutera après avoir étudié la troisième série des sonnets, et l'œuvre de l'âge mûr couronnée par *la Tempête*. Aux cimes où il atteint nous pouvons supposer que le poète avait enfin conquis la paix morale. Il pouvait se souvenir du tragique épisode de jadis comme d'un incident qui avait développé son génie et sa connaissance du cœur humain, il pouvait alors dire ce qu'il a fait dire à Enobarbe en réponse au cri désespéré d'Antoine :

— Fatale sorcière ! plût aux dieux que je ne l'aie jamais vu.

— Mais alors, vous auriez manqué de voir le chef-d'œuvre de la nature et de l'art.

***

Dans la dernière série, nous revenons encore une fois à Southampton et au pardon. Le poète est accablé d'apprendre que son orgueilleux ami a été capable, lui aussi, de souffrir de leur séparation.

C'est donc vrai. Tu as souffert comme jadis tu me faisais souffrir ! Alors ce temps pour toi aussi semblait une éternité de douleur !

Ah ! pourquoi ma triste nuit de souffrance ne m'a-t-elle mieux enseigné le pardon envers toi ! Pardon, baume que l'on verse dans un cœur meurtri. (Sonnet CXX.)

Le ton plus élevé et moins personnel que les précédents sonnets assure aujourd'hui, par la gloire, l'immortalité à Southampton. L'amour de son poète aura l'éternité de la beauté.

Comme les vagues qui se jettent sur les galets de la plage, nos minutes se brisent l'une contre l'autre en se précipitant vers leur fin ! La nativité se couronne de la maturité, alors au zénith les éclipses s'acharnent contre l'astre du jour. Le temps balafre la fleur de la jeunesse et creuse les parallèles sur le front de la beauté. Rien ne reste debout que sa faux ne tranche. Mais puisque le cuivre, la pierre, la terre, la mer sans bornes, ne peuvent résister à la triste mortalité, comment la beauté tiendrait-elle contre la fureur de ses assauts, elle qui, en action, n'est pas plus forte qu'une fleur? Comment le parfum d'un été tiendrait-il contre la puissance des jours en marche? les rocs imprenables ne sont pas assez solides, ni les portes d'acier assez fortes pour ne pas crouler devant eux. Effrayante réflexion ! Comment, hélas ! dérober à l'écrin du temps son plus beau bijou? Quelle main sera assez forte pour retenir son pied rapide? Quel moyen de sauver la beauté sacrée de ses ravages? Ah ! aucun, si ce n'est ce miracle que mon bien-aimé resplendisse à jamais du noir reflet de l'encre ! (Sonnet LX et sonnet LXV.)

Voilà le type des derniers sonnets : nous y retrouverons une noble sérénité, même dans la tristesse.

Beaucoup de critiques ont vu dans le sonnet CXVI une allusion directe au mariage de Southampton avec la belle Élizabeth Vernon. Ce sonnet est certainement une des perles de la

collection, mais il peut s'appliquer à tous les cas de fidélité en amour où la constance triomphe enfin des obstacles.

Que l'on ne puisse jamais admettre d'empêchements contre l'union de deux cœurs fidèles ! Ce n'est point l'amour, qu'un sentiment qui change et fléchit sous l'influence d'un changement chez autrui ! Ah ! non ! L'amour c'est le phare dans la nuit, qui veille sur la tempête ! L'amour, c'est l'étoile qui guide la barque égarée. On peut juger de sa hauteur ! Jamais on n'arrivera à estimer sa valeur. L'amour n'est pas le jouet du temps, bien que ses joues rosées passent fatalement sous la courbe acérée de la faulx. L'amour ne s'altère pas avec les saisons changeantes, mais porte sa torche au delà de la mort ! Prouvez-moi mon erreur ! Prouvez alors qu'aucun homme n'a jamais aimé, et que moi je n'ai jamais écrit !

Deux autre sonnets (CXXIV-CXXV), d'une portée politique aujourd'hui oubliée, semblent indiquer une mauvaise influence dans la vie de Southampton. Nous y retrouverons cette étrange épithète dont le poète se sert pour décrire les arrivistes, ces *fools of time*, qui ont *la folie du temps*.

Notons ensuite ce que Shakespeare dit pour s'excuser d'avoir présenté un manuscrit des sonnets à une tierce personne : solution assez simple du mystère qui a fait rêver et divaguer la critique : comment les sonnets ont-ils trouvé le chemin de la publicité?

Les tablettes que tu m'as données sont gravées dans mon cerveau en caractères ineffaçables qui dureront par delà toutes les dates jusqu'à l'éternité.

Ce livre ne contiendra jamais autant de toi et je n'ai pas besoin d'une taille pour faire des encoches qui contrôleront les jours de notre amitié.

C'est pour cela que j'ai osé donner ma copie pour ne me fier qu'à ces tablettes de ma mémoire.

Avoir un auxiliaire pour me souvenir de toi, ce serait accuser mon âme de l'oublier. (Sonnet CXXII.)

Nous arriverons enfin au dernier sonnet du 10 avril 1603 : où le poète salue le retour à la liberté du jeune conspirateur qui avait comploté la mort de *Cynthia*, laquelle avait subi son éclipse en faisant place sur le trône au fils de Marie Stuart :

Notre lune terrestre a subi son éclipse et les pâles augures qui annonçaient des calamités sans fins, se moquent maintenant de leurs

propres prophéties ! Nos espoirs se couronnent et mon amour, que j'ai supposé voué à la mort en captivité, reparaît sous la rosée de cette saison embaumée, plus frais que jamais ! La mort redevient mon vassal et malgré elle je survivrai dans ces pauvres rimes tandis qu'elle tyrannise les tribus stupides et illettrées. Toi aussi tu y retrouveras un monument quand les tombeaux en bronze des tyrans sont fondus.

L'avènement de Jacques Ier, que les augures avaient redouté comme devant apporter la guerre civile, eut lieu dans un calme parfait, le souverain accorda des amnisties à tout le monde et le règne sembla avoir rétabli la paix définitive sous ses rameaux d'oliviers. Il apporta aussi une grande prospérité dans le monde des théâtres. Ce roi aimait les comédiens, et une très vieille édition des poésies de Shakespeare, publiée par Lintot en 1710, apporte un témoignage intéressant sur un document malheureusement disparu.

Ce prince savant, généreux protecteur des arts, a bien voulu, de sa propre main, écrire une lettre aimable à Shakespeare, laquelle lettre, aujourd'hui perdue, était restée longtemps entre les mains de Sir William d'Avenant. Une personne encore vivante et d'une parfaite bonne foi m'a certifié ce fait.

***

On voit que les sonnets de Shakespeare, étudiés avec soin et confrontés avec les événements contemporains, fournissent de précieuses indications sur la biographie du poète.

Il est d'autres sources où l'on peut puiser.

En reprenant la suite chronologique des témoignages contemporains, nous allons relever quelques faits intéressants touchant l'existence du poète entre 1598 et 1616. « La propagande » pour la cause d'Essex à laquelle l'auteur avait prêté sa plume, se voit clairement dans le prologue de *Henri V* présenté en 1598. Alors que le comte d'Essex était parti commander l'expédition d'Irlande, il devait rentrer en secret pour déjouer les complots jaloux tramés contre lui et pour soulever, à Londres, le peuple, très dévoué à sa personne. Shakespeare a dû être dans le secret de ce retour subit car il met dans la bouche de la Renommée une tirade où l'on pressent la rentrée triomphale du jeune héros « portant la rébel-

lion *embrochée* sur la pointe de son épée et acclamée par la foule en délire ».

En 1599, nous lisons dans les *Épigrammes* de Weever des lignes élogieuses sur le grand écrivain :

Ad Gulielmum Shakespeare.

Shakespeare à la langue de miel, en voyant ta progéniture, j'aurais juré que c'était Apollon leur père, leur mère une belle Déesse ! J'ai vu Adonis, aux joues merveilleuses, sa jolie Vénus, tout embrasé d'amour. La chaste Lucrèce poursuivie par l'orgueilleux Tarquin. J'ai vu Roméo et Richard, et bien d'autres encore ! dont tous les noms m'échappent. Ils sont si beaux tes enfants que l'on doit leur vouer une dévotion religieuse ! Laissez-les à leurs amours et va vite faire ta cour à la muse afin d'engendrer d'autres enfants semblables !

En 1600, on joua quarante-cinq fois, sur la place publique, une version nouvelle de *Richard II*, dans le but de provoquer le peuple à se soulever contre la tyrannie d'Élisabeth et de forcer son abdication. Cette accusation figure dans la plaidoirie de Bacon contre Essex, lequel a voulu par ce témoignage prouver que la rébellion était préparée d'avance et le compte rendu du procès contient la déposition d'Augustin Philipps, l'associé de Shakespeare, pour prouver que la pièce décrite dans le réquisitoire comme : « Une pièce sur Henri IV représentant la déposition, ensuite le meurtre de Richard II par le susdit ». était *Richard II*, un peu remanié dans un but politique.

En 1601, on publie un recueil édité par Robert Chester contenant la dernière œuvre lyrique de Shakespeare, en dehors naturellement de quelques chansons incorporées dans les pièces. *Le Phénix et le Tourtereau* est une allégorie élégiaque dont la clé est aujourd'hui perdue. Selon quelques critiques, le Phénix immortel, qui avait emporté de ce monde tout ce qui restait de beauté et de vérité, n'était autre qu'Essex lui-même. Le rythme de ce poème est curieux, original et puissant ; le prologue est composé de stances de quatre lignes à rimes alternées, le reste en « terza rima ». M. Lefranc suggère au sujet de cette poésie un fait intéressant qui mérite d'être étudié, faute de tout autre éclaircissement sur ce mystérieux poème. Le chevalier Sir John Salisbury, auquel le Phénix est dédié, avait épousé la sœur naturelle de William Stanley.

VI

LES DERNIÈRES ANNÉES

Nous avons, en 1603, la dernière mention de Shakespeare comme acteur. Dans la pièce de Ben Jonson, *Sejanus*, il tenait alors un rôle principal. On ne sait plus s'il joua après cela, mais son activité théâtrale ne diminua pas, comme en fait foi une note du vicaire de Stratford qui, entre les années 1661 et 1665, alors qu'il pouvait encore recueillir des souvenirs et des témoignages verbaux, nota dans son journal :

J'ai ouï dire que M. Shakespeare était sans recherche et tout naturellement bel esprit. Il passa toute sa jeunesse avec les acteurs, mais, plus tard il vécut à Stratford d'où il envoyait à ses acteurs associés, deux pièces par an. Il touchait pour cela une somme considérable qu'il dépensait, dit-on, soit mille livres par année.

Shakespeare, Drayton et Ben Jonson eurent, à Stratford, une réunion joyeuse, où, paraît-il, ils burent ferme, car Shakespeare mourut d'une fièvre qu'il contracta en cette circonstance.

Le premier biographe reconnu de Shakespeare donne à peu près la même version de la retraite du poète :

La dernière partie de sa vie se passa comme tout homme de bon sens devrait désirer voir écouler la sienne, dans le bien-être, dans la retraite, en la jouissance de la conversation des amis. Il avait eu le bonheur d'acquérir des biens égaux à l'étendue de ses désirs. On me dit qu'il passa plusieurs années avant sa mort à Stratford, son village natal; là, son plaisant esprit et sa charmante nature le faisaient bien voir des gentilshommes d'alentour.

Shakespeare lui-même commente sa fin de vie paisible, en constatant dans *Macbeth* que les « Trésors de l'âge mûr sont : la vénération, la considération des enfants et l'affection d'une foule d'amis ».

Un commentaire amusant sur la retraite de Shakespeare parut dans un petit pamphlet : c'est l'histoire d'un comédien arrêté par un brigand célèbre. Pour sauver sa bourse, les voleurs lui firent jouer une pièce; le jeune premier s'en

acquitta avec tant de brio, que le voleur enthousiasmé engage l'acteur à courir vite vers Londres, pour essayer de prendre la place du fameux Burbage, le créateur de Hamlet.

« Allez à Londres, là, si un certain homme arrivait à mourir, on aurait besoin d'un type comme vous, à mon avis, il n'y a personne de plus indiqué que vous pour prendre sa succession dans ses rôles. J'oserais même aventurer sur votre tête tout mon argent, si vous vous engagiez à concourir avec lui pour jouer Hamlet...

» Puis, à Londres, vous apprendrez à vivre frugalement, car nulle part les acteurs ne sont plus pingres aujourd'hui qu'à la capitale, et, quand votre bourse sera bien garnie, vous pourrez acquérir quelque manoir seigneurial à la campagne où, quand vous vous trouverez fatigué du métier, votre argent vous apportera la renommée et la dignité.

« Monsieur, réplique le comédien, merci de vos bons conseils, j'ai ouï dire, en effet, de certaines personnes qui, entre nous, venues fort chichement à Londres et sont parties fort riches, aujourd'hui... » (Pamphlet relié avec d'autres, portant les dates de 1603-1605, unique copie conservée à la bibliothèque d'Althorp).

En 1603, l'éditeur Chettle prend sa plume après la mort de la reine pour déplorer le silence du poète sur cet événement. Il aurait voulu que « Shakespeare, à la langue de miel, fît une belle élégie sur le rapt de notre Élisabeth par ce funeste Tarquin la mort ! »

Mais étant donnés les sentiments des partisans d'Essex pour la « Chaste Cynthia » ce silence n'a rien d'étrange.

En 1604, Shakespeare est cité comme témoin à décharge pour attester le caractère sérieux d'un jeune apprenti français qui avait rompu son contrat pour épouser la fille de son patron, le perruquier Montjoye.

En 1607, Suzanne Shakespeare épousa le Dr Hall, de Stratford, médecin fort érudit qui publia en latin un livre scientifique. La même année, un jeune frère du poète, Edmond, qui faisait partie de la troupe, mourait à Londres et était enterré à Saint-Sauveur.

En 1608, paraît le curieux intermède *The Yorkshire Tragedy* qui mettait en scène un crime d'actualité, lequel, malgré

son sujet d'un dramatique outré, contient quelques belles choses.

En 1609, un écrivain amateur recommande à tous lecteurs la pièce de *Troïlus*, « remplie du sel attique et née de cette même écume qui produisit jadis *Vénus et Adonis* ».

Le 30 avril 1610, le secrétaire du comte de Montbéliard écrit en français les lignes suivantes (journal conservé au British Museum) :

« Son Excellence alla au Globe, lieu ordinaire où on joue les comédies. Il fut présenté l'histoire du *More de Venise*. »

Une visite faite à Windsor par ce même prince peut être relevée dans *les Joyeuses Commères*. La première édition porte, en effet, « Cosen Garmomble », métathèse du nom allemand *Mompelgard*. Les autres éditions portent Cosen-Jarman, appellation plus respectueuse pour un « cousin germain » de la reine.

En 1611, Shakespeare est salué comme « Notre Térence anglais » par Davies of Hereford : « On dit, cher Will, que si tu n'avais pas joué dans les comédies les rôles de roi, tu aurais pu régner en roi dans notre monde, là où malgré tous tes détracteurs tu règnes vraiment par l'esprit. »

John Webster écrit en 1612 dans la préface d'un de ses livres : « Je chéris surtout parmi les labeurs fructueux le haut style de maître Chapman, les savants et pénibles travaux de Jonson et en dernier lieu (sans que cette dernière mention fasse tort à la comparaison) la bienheureuse et copieuse industrie de MM. Shakespeare, Decker et Heywood. »

En 1613, un accident irréparable eut lieu à Londres. Pendant la représentation de *Henri VIII*, une salve tirée par un petit canon mit le feu au toit du théâtre du Globe. Les acteurs se sauvèrent en désarroi, à moitié vêtus. Une lettre écrite de Londres par Sir Henry Wotten, ambassadeur à Venise, nous dit : « La reine Catherine ne voulut même pas attendre le jugement de la cour. » Le théâtre entier avec sa bibliothèque et les papiers de la compagnie fut détruit dans cet incendie. Vers cette époque on représente *la Tempête*. Ben Jonson, dans sa pièce *Bartholemew Fair*, fait de nombreuses et amères allusions aux succès des procédés scéniques employés; il avoue ne pas vouloir pour sa part consentir à

l'usage de tels moyens et dit quel mépris lui inspirent les spectateurs qui jugent *Titus Andronicus* une belle pièce.

L'année suivante nous fournit deux documents sur Shakespeare. Un compte de la municipalité de Stratford pour rembourser le vin avec lequel on régala à *New Place* un hôte distingué, et un poème sur *Richard III*, signé C. B. où l'on félicite l'auteur

qui tira de l'oubli son héros et avec sa plume magique découvrit son histoire. Son style mérite qu'on le couronne de lauriers, tout le monde chante ses louanges, personne ne l'attaque.

La même année 1614, les *Annales Chroniques* de Stowe nous donnent une demi-page sur les lettres à l'époque d'Élisabeth. Dans l'énumération des poètes qui tous « fleurissaient autant dans leurs propres œuvres que dans ma connaissance et dans mon amitié personnelle » est cité *Willi. Shakespeare gentleman.*

Mais la mort de Shakespeare approche. Sa fille cadette, Judith, se marie l'année où il devait mourir. Comme sa mère elle épousa un homme plus jeune qu'elle, Richard Quinney, de Stratford. Ce mariage était-il combattu par les parents de Shakespeare? probablement, car Judith avait trente et un ans. D'autre part, la faveur manifeste que le père montrait à sa fille aînée, Suzanne, indique qu'il avait en elle et en son digne époux, plus de confiance qu'il n'en accordait au ménage Quinney.

Le 25 mars, le poète signa son testament, déjà commencé deux mois plus tôt. Il se déclare alors « grâce à Dieu en jouissance de tous ses esprits ». Mais les trois signatures dénotent une grande faiblesse physique. Il mourut le 23 avril 1616 (cinquante-deuxième aniversaire de sa naissance), trop jeune pour avoir eu le temps, dans sa vie active, de songer à éditer ses œuvres. Sans doute il pensait avoir devant lui bien des années paisibles pour compléter ce travail.

La tradition nous dit que, déjà très souffrant, il voulut se lever pour fêter l'arrivée à Stratford de ses anciens camarades Drayton et Jonson, imprudence qui lui coûta la vie.

Le docteur Hall composa le vers latin qu'il attribua à son beau-père : « Le génie de Socrate, l'art de Virgile, l'admiration des peuples et sa place dans l'Olympe. »

Et sa famille plaça sur sa tombe le buste bien connu, auquel les éditeurs des œuvres du poète font allusion en 1623.

Shakespeare avait demandé à être enseveli à cinq mètres sous terre et à avoir inscrits sur sa sépulture les vers suivants, tant discutés depuis :

Bon ami, pour l'amour de Jésus, ne fouille point cette poussière,
Béni celui qui épargne ces pierres, maudit celui qui touche à ces ossements.

La critique se dépense en diatribe contre cette épouvante simplement exprimée, et l'argument final de bien des ouvrages qui prétendent que Shakespeare de Stratford n'était point l'auteur du théâtre, est le suivant : « L'homme qui a pu écrire pareille poésie, était incapable d'avoir produit les magnifiques drames qui circulent sous son nom. »

On n'a point vu le paradoxe contenu dans cet argument. Ceux-là mêmes, qui nient l'authenticité de l'œuvre reconnue comme sienne de son vivant, n'éprouvent aucune gêne à accepter comme de Shakespeare, les seuls vers manifestement écrits *après* sa mort ! Pour nous, qui acceptons la tradition shakespearienne quand elle nous paraît bien fondée, quand elle est appuyée sur des documents contemporains, nous pouvons croire, peut-être, que le poète avait ordonné qu'on gravât ces lignes sur sa tombe. Mais le sceptique avéré, qui nie tout renseignement par la tradition, n'a guère le droit de choisir la seule légende assez douteuse comme étant seule digne de foi !

Cette épitaphe peut être considérée, d'ailleurs, comme une preuve de l'intelligence psychologique de son auteur, quel qu'il fût. Ce simple appel a été droit au cœur de l'homme ignorant qui, devant un quatrain en langue latine, aurait poursuivi froidement la translation des cendres dans l'ossuaire accolé à l'église, après un certain nombre d'années et suivant les règlements du cimetière.

Toujours est-il que cette épitaphe a protégé et protège encore les cendres du poète contre l'attentat des curieux, contre Delia Bacon elle-même, prise de folie devant le refus de la municipalité d'ouvrir devant elle la tombe de Shakespeare.

Et Shakespeare repose encore sous cette inscription naïve,

tandis que les restes mortels des rois, des empereurs, des régicides, ceux de Cromwell, sont devenus, selon l'expression d'Homère, « la proie des oiseaux maudits et des chiens ravageurs ».

La femme de Shakespeare, silhouette effacée, mourut sept ans après lui. « Épouse de William Shakespeare », dit simplement la pierre tombale, où son gendre pieux ajouta à l'inscription ces vers latins :

Ubera tu mater, tu lac vitamque dedisti :
Vae mihi ! pro tanto munere saxum dabo
Quam mallem ammoveat lapidem bonus angelus ore
Exeat Christi corpus imago tuo
Sed nil vota valent : venias cito Christe resurget
Clausa licet tumulo, mater astra petet.

Le testament est un des derniers documents qui nous fournissent l'évidence des goûts et des affections particulières de Shakespeare. La partialité du poète pour sa fille Suzanne y est indiquée et s'expliquera par l'épitaphe même de celle-ci : « Dotée d'un esprit supérieur à celui qu'on rencontre habituellement chez son sexe et qu'elle tenait de son père. Sa bonté et sa sagesse semblaient lui venir du Père Éternel. »

Voilà sans doute le cas unique d'une bourgeoise anglaise célébrée, sur une pierre tombale, pour les dons de son esprit ! Shakespeare montre aussi pour sa sœur Jeanne et ses trois fils Hart de la générosité. Il marque l'amitié fidèlement conservée pour ses camarades de métier, Burbage, Hemmings et Condelle (dont les deux derniers, de par la loi, deviennent ses exécuteurs littéraires). Il choisit comme témoin de sa signature, le parrain du fils défunt, Hamlett Sadler. La mention de sa femme ne veut point dire que la veuve ait été destituée de ses biens par les dernières volontés de son mari, au contraire. La veuve gardait nécessairement un intérêt viager dans l'ensemble des biens. « Le grand lit de parade », quoique mentionné comme « my second-best », a dû être apporté par elle en dot et, par conséquent, rentrer dans sa famille à elle. En somme, la phrase indique non pas que le poète faisait un médiocre cadeau à sa femme, mais plutôt qu'en retirant ce lit de son héritage général, il le considérait comme la propriété personnelle de son épouse.

Le testament commence avec des mots qui méritent une attention toute particulière :

Je recommande mon âme à mon Dieu créateur, espérant, et assurément croyant, que, par les seuls mérites de Jésus-Christ mon sauveur, je serai admis à participer à la vie immortelle. Je donne mon corps à la terre de laquelle il est fait.

Ne pouvons-nous voir ici une sorte de profession de foi antipuritaine, sinon véritablement catholique? Shakespeare ne croit ni à la doctrine du salut par la grâce (on pouvait déjà le supposer d'après ses écrits), ni à la théorie des « élus ». C'est sur le sacrifice du Rédempteur qu'il semble fonder son espoir dans une vie future.

La note biographique sur Shakespeare (note toujours passée sous silence) nous dit catégoriquement que le poète est mort dans la foi catholique et cette note est antérieure de quarante ans au moins à tout ce que nous avons comme biographie de Shakespeare.

William Fulman[1], son auteur, mourut en 1688, à un âge très avancé, laissant derrière lui le fruit de quatre-vingt-dix années d'observations sur son époque, vingt-cinq gros volumes manuscrits, qu'il légua au collège de Corpus Christi, à Oxford.

Une partie des notes est complétée par Richard Davies, archidiacre de Saperton, historien renommé qui travaillait avec Fulman, et ce témoignage venant de deux hommes éminents double la valeur du renseignement, surtout quand on vient de découvrir que l'un d'eux fut élevé par le chapelain des SOUTHAMPTONS!

L'un de ces volumes est consacré aux auteurs anglais, la

1. « Quand ce sage est mort à un âge avancé, il laissait derrière lui d'immenses collections de notes et documents écrits de sa propre main. Il pria son ami le Révérend Davies de compléter les annotations qu'il légua ensuite au Corpus Christi. J'ai fait, maintes fois, des démarches près des détenteurs actuels, qui m'ont toujours refusé l'accès de ces précieux travaux. Et pourtant, on n'ignorait pas l'importance que j'attachais à les consulter, puisqu'ils m'auraient servi dans la préparation de mes présents ouvrages bientôt sous presse. *Hélas! telle est l'humeur des hommes de notre temps que, plutôt de jouer un rôle pour le bien public et l'avancement des connaissances humaines, ils laissent volontairement moisir dans l'oubli des documents aussi rares!* »

Athanae Oxoniensis, Volume II, page 823, publié en 1690.

notice sur Shakespeare se termine par ces mots : « Il mourut Papiste ».

Ce témoignage est sérieux et catégorique. L'auteur qui l'apporte était, selon ses propres dires, « un partisan zélé de l'Église anglicane, un ennemi acharné du fanatisme et de la papauté ». Nous pouvons donc supposer que son témoignage sur la religion de Shakespeare est sans parti pris. Il le formule parce qu'il le croyait vrai et non pas parce que l'idée lui agréait.

Si nous examinons l'entourage de Shakespeare nous voyons qu'il n'est pas invraisemblable qu'il ait été porté par ses sympathies vers l'ancienne croyance; Southampton, Ben Jonson, William d'Avenant étaient catholiques comme le vieux comédien Lacey, qu'Aubrey dit être « celui encore vivant qui connaissait le mieux Shakespeare ». Ce Lacey avait comme frère un Jésuite érudit que poursuivaient les lois féroces d'Élisabeth. Ces lois condamnaient à mort tous ceux qui donnaient aide ou asile à un prêtre. William Lacey très dévoué aux pauvres et aux malades pratiquait sa religion en cachette.

Il fut recueilli mourant par « l'hôtesse d'une taverne, le Dauphin, à Oxford », selon l'*Athenae Oxoniensis* qui le donne comme un vrai saint Vincent de Paul. Peut-être retrouvons-nous ses traits dans la sympathique esquisse du Frère Laurent (*Roméo et Juliette*).

Peut-être, mais la supposition est un peu hasardeuse, la Samaritaine qui abrita le pauvre prêtre mourant n'était-elle autre que l'hôtesse de taverne qui fut la mère de Sir William d'Avenant (*la Dame Brune*)?

Une élégie sur la mort de Shakespeare, par W. Basse, semble avoir été écrite pour son enterrement à Stratford; elle est imprimée en 1622 et les vers de Ben Jonson y font allusion[1]. Après avoir demandé une place pour Shakespeare

1. Nous n'avons pas cité dans cet article les lignes si connues de Ben Jonson, voulant rester dans notre règle qui est de chercher les témoignages inédits ou peu connus. Nous passerons donc sous silence la partie de l'ode de 1623 qui commence « Shakespeare n'était pas d'une époque, mais de tous les temps » pour insister sur la partie traitant davantage de la personnalité du poète.

« Je ne voudrais point te loger, mon Shakespeare à côté de Chaucer ni de Spencer. Je ne demanderai pas à Beaumont de te laisser un peu de place, car tu es ton propre monument aussi longtemps que ton livre nous restera ! Celui qui doit composer des stances immortelles doit peiner sur l'enclume des Muses

dans l'abbaye de Westminster entre Chaucer et Spencer, l'auteur des vers change d'avis : « Non, Shakespeare, mon rare tragédien. Dors en paix et tout seul sous ton marbre ! Possède ton tombeau en grand seigneur et non en tenancier ! Puisse la plus grande gloire des âges futurs être d'être placé à côté de tes cendres ! »

Pour conclure, nous allons extraire de la publication posthume des œuvres dramatiques de Shakespeare, quelques phrases écrites par ses associés et ses collaborateurs en 1623. Nous verrons ce que les acteurs de la compagnie pensaient de leur camarade Shakespeare. C'est l'*homme aimable*, le *doux poète* encore plus que le grand artiste qu'ils voulaient honorer.

En collectionnant ces écrits, nous nous sommes acquittés d'un de voir envers le défunt, donnant à ses orphelins des gardiens dignes d'eux. Et ceci sans autre ambition de profit ni de gloire personnelle, mais uniquement pour entretenir la mémoire d'un camarade et ami aussi parfait que notre Shakespeare et pour le faire revivre encore dans ce volume.

Nous aurions voulu, certes, que ce fût l'auteur lui-même qui ait vécu pour surveiller cette tâche, mais puisque le destin en décide autrement, n'enviez point à ses amis leur tâche présente de collectionner et collationner, pour l'impression, toutes ses œuvres...

Il était imitateur heureux de la Nature. Il s'exprimait avec une grâce parfaite, sa main et son cerveau allaient de pair. Ce qu'il pensait, il l'exprimait aussi avec une telle aisance que les papiers qu'il nous faisait parvenir contenaient à peine une tache ou une rature.

La gloire de ses écrits appartient seule à l'auteur. Les fautes dans leur transcription (s'il y en a), sont dues à ses éditeurs, bien que nous nous soyons efforcés de rendre ce volume — tout ce qui reste aujourd'hui de votre serviteur Shakespeare — digne de vos Seigneuries et digne de lui.

JOHN HEMMINGE
HENRY CONDELL

Dans l'in-folio, la lettre d'envoi est suivie de quatre élégies écrites par les hommes les plus savants et les plus lettrés. Tel

---

et remanier, non seulement ses vers, mais lui-même ! Car le bon poète se fait, il n'est pas seulement né ! Tu en es la preuve ! »

Ainsi que la figure du père survit dans sa postérité, de même nous voyons dans ces lignes la véritable race de l'esprit shakespearien, l'empreinte des manières se retrouve dans les phrases bien tournées et polies ! Doux cygne de l'Avon..., etc.

Hugh Holland et Leonard Digges; ce dernier, célèbre mathématicien, sorti de trois générations d'érudits illustres, parle de Shakespeare en ces termes :

Enfin Shakespeare, vos pieux camarades ont donné au monde votre œuvre, cette œuvre grâce à laquelle votre nom survivra à la mort. Quand la pierre sera devenue poussière, quand le temps destructeur aura dissous *ton monument de Stratford* tu resteras en icelle frais et vivant devant la postérité, Ta mort n'est donc qu'un *exit* de la scène. Cette publication : une rentrée avec acclamations.

Et encore :

Bien que sa ligne de vie soit tranchée abruptement, la vie de ses lignes restera éternelle.

Or, selon M. Lefranc, l'auteur de cette œuvre était en vie non seulement à ce moment-là, mais vingt ans après !

En rassemblant ces quelques documents, et surtout en laissant au poète le soin de commenter sa propre histoire, on désire ajouter une marque de respect et d'amour à celui qui est aujourd'hui l'objet de tant d'éloges.

L'auteur ne s'est servi que d'une parcelle des nombreux documents contemporains qui pourraient appuyer sa thèse, mais par contre il n'a rien négligé ni passé sous silence des témoignages qui, s'ils étaient mis au jour, discréditeraient ses affirmations. L'intérêt qu'il y a à découvrir la vérité sur Shakespeare paraît supérieur au goût qu'un auteur pourrait avoir pour telle ou telle théorie personnelle.

Dans le portrait que l'auteur des sonnets a laissé de lui-même, nous ne verrons pas un saint, assurément, mais un pécheur avéré et un repenti convaincu. Nous y retrouverons l'homme entier, passionné et sincère, dont le cœur généreux égalait le cerveau puissant. A côté de cet homme qui savait si bien rire et pleurer nous en découvrirons un autre : l'immortel artiste qui a su de ses petites misères faire de grands cantiques « dont les accords sublimes se dégageant des rumeurs discordantes de la terre montent jusqu'au trône de Dieu ».

LONGWORTH-CHAMBRUN

LES ARTS ET LA VIE

Le redoutable 1er Salon d'après-guerre. Assistance publique pour artistes et artisans. 10e Salon des Artistes décorateurs. — Le caractère « national » de la production moderne est-il reconnaissable? Le point de vue de l'artiste et celui du visiteur. Goya ancêtre des Impressionnistes. Ce qu'on nomme « originalité ». Le portraitiste. — Problèmes de psychologie et d'esthétique, proposés par l'Exposition de l'Art latin. Comment une œuvre d'art réagit-elle sur le visiteur d'une exposition? — Exposition d'Art vénitien, XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles. Illustrateurs français. Victor Hugo, grand dessinateur. — Ivan Mestrovic' et l'Art du Formidable. — Musique — mise en scène. La Mort de Socrate, *d'Erik Satie. M. Paul Claudel et la chorégraphie.*

Les derniers blessés ont repris le chemin de leurs maisons, nous rendant quelques salles du Grand-Palais, suffisantes pour qu'en s'y pressant, les *Artistes Français* et ceux de la *Nationale* exposent côte à côte. Donc, le Salon de la Victoire, le redoutable Salon qu'il eût mieux valu de différer.

Quelle fut la position des artistes, quand la nouvelle de cette « reprise des affaires » se répandit? Les artistes mobilisés, non astreints au moindre jury, devaient occuper, à eux seuls, une aile du Palais. Les médaillés, sociétaires et associés, les anciens, se firent un scrupule de ne point brûler la politesse aux jeunes héros, leurs cadets ; mais une rumeur s'élevait déjà chez les marchands de couleurs, qui connaissent le travail en cours dans les ateliers ; ce Salon serait un déballage, un bazar de la Charité.

A qui ce Salon profiterait-il?

Dans une marée de médiocre peinture, une bonne toile disparaît, les voisinages influent sur elle.

Qui croit encore qu'un Salon permette à un jeune artiste de se révéler? N'était-ce pas l'heure propice de tenter une propagande parmi les démobilisés et qui les fît réfléchir, avant de reprendre un métier de luxe pour lequel la société de demain n'aura qu'un emploi très restreint? Un système de protection des arts, une filiale de l'Assistance Publique [1], sous ses dehors humanitaires, deviendra d'une cruauté abominable, si l'on n'y prend garde, et en voulant généreusement agir, on hâtera la fatale faillite, au lieu d'une « reprise des affaires ». Une morale civique conseillerait, au contraire, d'ouvrir les yeux des hommes en formation, revenus de la guerre, tout prêts pour des entreprises lucratives qui sont un devoir national de l'heure.

Il n'y aura plus que des tableaux très coûteux, et des tableaux qui rapporteront moins à leurs auteurs qu'à une balayeuse des rues sa journée. L'État créera des mécontents, des déceptions, provoquera des revendications peu légitimes, parce que l'œuvre du peintre et du sculpteur n'est d'aucune utilité. A moins qu'elle ne soit de l'art, c'est-à-dire une exception, un don que reçoivent de très rares « élus », et que devinent de non moins rares amateurs.

Un syndicat de la palette et de l'ébauchoir n'aurait même pas le caractère pratique d'un syndicat de la plume, dans lequel peuvent entrer des travailleurs de maintes espèces et professions; à moins d'être des « élus », le peintre, le statuaire sont des citoyens inclassables, s'ils se donnent pour de purs « artistes », et non pour des artisans. Or, l'artisan, ou l'artiste qui se confine dans les « Arts appliqués », celui-là il a son Salon.

***

Ce printemps-ci, le 10e *Salon des Artistes-décorateurs*, sous le toit du pavillon de Marsan, aura joui d'une faveur très significative.

1 *Le Crapouillot*, organe des jeunes, écrit : « A l'annonce d'un si généreux règlement, d'aucuns éprouvèrent quelque angoisse : l'Art et l'Héroïsme appartiennent à des plans totalement différents. » J.-J. Cancaval.

Ici l'on noterait assez à propos, un autre malentendu, qui est la divergence dans l'interprétation du mot *décoratif*. Pourquoi, un Léonce A. Rozenberg, kantien et platonicien[1], proteste-t-il contre ce vocable? C'est, évidemment, qu'il donne à celui de « tableau », une valeur spéciale, et supérieure dans la hiérarchie des œuvres d'art ; les cubistes ont la bouche pleine des noms de Chardin, de Watteau... Mais si un portrait par Rembrandt, par Titien, ou une nature morte de Chardin, sont *des tableaux*, — les *Noces de Cana*, par Véronèse, n'est-ce point une toile décorative, de la décoration? Dans le Palais de Mantoue, certaines salles toutes ornées de stucs représentant des attributs de pêche, des coquillages, des poissons, constituent une œuvre d'art, admirable autant que les fresques de Mantegna ou de Jules Romain, leurs voisines.

L'œuvre d'art n'est-elle pas là où l'artiste, quels que soient ses moyens, aura fait preuve d'invention? La qualité et la somme de son invention classent seules l'artiste, qu'il soit peintre de tableaux, statuaire, gobelin, ciseleur, ou céramiste.

Ne nous faites point accroire qu'un *Salon*, aux Champs-Élysées, soit une « manifestation », plus relevée que le *Salon de l'Union centrale des Arts décoratifs*. Au contraire, cherchons, si nous avons souci du Bien public et d'Aide sociale, cherchons la voie où se pourront le plus fructueusement employer et diriger ces milliers d'hommes, qui veulent vivre de leur art, contre tout avis amical et désintéressé de leurs prédécesseurs.

De plus, vous ne sortirez point de ce dilemme : ou bien vous encouragerez peintres et sculpteurs (vingt-sept mille peintres, en 1914, à Paris!) à rabaisser l'art, s'ils en font sans être véritablement doués ; ou bien vous créerez une aristocratie, une minuscule élite, qui sera intolérable dans ses prétentions, son orgueil et son ostracisme d'ignorants.

1. Les notions primaires que répandent dans les ateliers de peintres d'effrayants théoriciens feront le sujet d'un article. Nous avions cru que la guerre avait éclairci les idées. Il n'en est rien. Les *noumènes* de Kant sont des bacilles funestes. Une plastique fondée, comme les idées morales et universelles, sur des *noumènes*, est à proprement parler une absurdité. Nous avons pris comme point de départ de ces études le cubisme, comme la plus intéressante expression des jeunes artistes ; or voici déjà que M. Blaise Cendrars nous apprend que « *le bloc cubiste s'effrite. Mille tendances se font jour* ». (*La Rose Rouge*, 3 mai 1919.)

Encore une fois, osons dire que l'appui de l'État et des grandes sociétés officielles, avec leur programme de justice distributive, d'aide sociale, aggravera le désordre, les injustices, les haines ; l'aboutissant d'une pareille politique « humanitaire » serait logiquement le communisme. A Pétrograde, un grand comédien préfère, nous conte un Russe, plutôt que d'être rétribué comme le crieur de programmes, en vendre lui-même à la porte du théâtre dont il fut l'étoile. Ce métier est moins fatigant.

La production courante qu'on exhibe au Salon subira la dépréciation du papier-rouble des Bolchevistes.

***

Le plus vivant des Salons en 1919 était donc le *Salon des Artistes décorateurs*. Non qu'il fût de premier ordre, et là nous aurions même à faire beaucoup de réserves, mais la bonne humeur, la bonne volonté y étaient touchantes. D'avoir à établir des meubles, de prix modiques, fabriqués en série pour les Galeries Lafayette, « Primavera », Dufayel, ce qu'achèteront les habitants de nos départements dévastés, commerçants, agriculteurs, familles modestes auxquelles on offrira un mobilier gai et joli, — c'est une nécessité et un excitant pour les architectes, les dessinateurs, tentés aussi par la nouveauté des matières employables. La soie pour aéroplanes, le bois pour hélices, l'outillage spécial aux usines de guerre, trouveront leur usage dans la paix. De Gaston Lebourgeois, déjà connu par l'ingénieux « Jouet de France », voici une salle à manger en bois peint, une chambre d'enfant — en collaboration avec Gustave Jaulmes et Henri Rapin. Voici des meubles en série, de Louis Sue et André Marc; de Paul Follot, une salle à manger, meubles en sycomore. Nous ne citerons que quelques-uns des meilleurs, des moins ambitieux. Mais gare aux bois peints, aux poignées roses, aux gris-mauves vernis, où la paume des gosses collera, que poisseront les tasses de tisane !

Ici, comme parmi les exposants du Salon des Champs-Élysées, les plus fameux ne sont point les plus dignes de louanges et quand ils s'aventurent dans le style riche, comme

Maurice E. Dufrène, ils font fiasco. Le néo-mérovingien-breton, l'armoire à glace Salammbô-Aïda, de Théo Lambert, certain fumoir pour la reine Pomaré, que signe le fils d'un célèbre architecte, sont fâcheux ressouvenirs d'avant-guerre, et si l'on tâche d'être français, c'est là du français pour la rive gauche du Rhin.

Mais il y a de charmantes toiles imprimées, par Charles Stern, et celles de Rambouillet, par Victor Menu ; des papiers de madame Henches, de mademoiselle de Felice ; des cartes à jouer spirituelles de Hémard, des bibelots, des ustensiles de table, des porcelaines, si « amusantes » dans leur bonne enfance, qu'un milliardaire, visitant le Pavillon de Marsan, s'écria : « Je sens que je ne puis plus vivre sans ces choses », et se déclarait prêt, le fallût-il, à ne plus dormir sous les lambris d'or de son palais.

Ce 10e Salon des Artistes décorateurs est en progrès, mais il reste beaucoup à faire ; que les peintres s'y mettent, qu'au lieu de « penser » des tableaux, ils égaient le logis prolétarien des villes et des campagnes, avec des peinturlures sur chaises, commodes, lits, dressoirs; que nos paysagistes dessinent des jardins, des maquettes pour villas et cités ouvrières où, dans les loisirs que créera la journée de huit, puis de quatre heures, l'œil soit flatté. Les riches — car il y en aura toujours — achèteront « de l'ancien » — assurent les antiquaires.

Dès que nous saurons que la Cité Future n'est point chimérique, l'imagination retrouvera, peut-être, la fertilité des grandes époques. L'art décoratif des trente dernières années fut incohérent, dénué de style et sans direction visible, comme la société malade, que la guerre acheva. Jusqu'ici les soi-disant rénovateurs n'ont fait que des emprunts aux styles oubliés, ou exotiques. M. Léonce A. Rozenberg, en nous annonçant le premier meuble dessiné par un cubiste, comme nous demandions qu'elle en serait la nouveauté, répondit : « Cette chaise a un caractère égyptien. »

Nous nous attendions à ce qu'elle fût une guitare, une pipe, ou un *noumène* de siège.

***

Mais où donc est le signe national de la production d'art, aujourd'hui?

L'exposition d'*Art latin*, au Petit-Palais, s'ouvre à propos pour nous faire méditer sur cette question, que touchent avec tant de désinvolture les critiques professionnels. On circulerait dans les très brillantes salles de peinture moderne espagnole et italienne, et, non prévenu, on croirait se promener dans un Salon français.

Ni tendances, ni écoles.

M. Bastida y Sorolla, ou M. Ignazio Zuloaga, qui se crurent irréconciliables, sont bien proches l'un de l'autre. D'une suprême virtuosité, ils travaillent tous les deux en vue de la cimaise des « Salons » internationaux, et du Prix Nobel. Voici pour la première fois, chez nous, M. Zuloaga confronté avec... Goya. Avons-nous assez lu d'articles où M. Zuloaga était tenu pour le petit-fils de Goya ! Comme Zuloaga représente des toreros, des gitanes, des femmes de l'Ibérie, il fut, *ipso facto*, catalogué « espagnol ». Le public ne regardant jamais la *peinture*, mais le *sujet*, il s'ensuit que le portrait d'une Anglaise dans un jardin, c'est un Gainsborough ; qu'une desserte de Lobre, c'est un Chardin ; pendant vingt ans, un « plein air », c'était du *Manet*, un Henri Martin et un Besnard, de « l'impressionnisme ». Tout ce qui est « inattendu », choquant, devient du « cubisme », pour tel passant, qui devant ce chef-d'œuvre de Goya *le Peintre Bayen, de Valencia, à son chevalet*, s'écria : « Ah ! ce qui s'agite derrière ce front-là ! » Ce passant, qui est un critique réputé, se hâta de nous jeter cette phrase, s'opposant à ce que l'œuvre d'art nous parlât seule ; mais prouvant aussi qu'il savoure la qualité de ce morceau de peinture, il intervenait avec cette platitude : « Ah ! ce qui s'agite derrière ce front-là ! » — quand nous pensions à l'analogie qu'offre cette matière mince et si solide avec celle de Whistler.

Nous nous taisions, d'abord ravis par le miracle de la fine couleur de perle, par cette nacre de coquille d'huître, et l'harmonie d'une palette, qui enveloppe le visage d'un mystère, dû à la science du clair-obscur. « Ce qui s'agite

derrière ce front » ne serait-ce point, aussi, le génie de Goya? L'exquise distinction de ce visage aigu et argentin, de ces lèvres minces, de ce jabot, de ces mains, c'est la distinction de Goya. La qualité du modèle intervient, d'ailleurs, dans l'opération d'esprit par laquelle Goya recrée le personnage de Don Bayen ; il y a là coopération de deux distinctions ; mais ce phénomène, chaque fois que Goya se trouve en face d'un modèle, se renouvelle avec la même subtilité : que ce soit la Duchesse d'Albe, la famille de Charles IV, le gros chasseur (le magnifique pot-à-tabac qu'est ce monarque!), que ce soit la marquise de Lazan, ou une Bourgeoise de Bordeaux en 1830, telle cette étude que nous voyons au Petit-Palais, et qui pourrait être signée Corot ou Manet.

C'est la fraîcheur de l'émotion, la sensibilité de l'œil, l'absence de maniérisme, la bonne foi, l'ingénuité, qui firent de Goya un vieillard aussi alerte au dernier jour de sa vie, que lors de son adolescence. Son dessin, quand il est maladroit, l'est par hâte, nervosité, en face de la nature. Il s'agit de rester jeune !

Fortuny, Palmaroli, Dominguez, Sorolla et Zuloaga, sont bien plus calmes et n'ont ni faiblesses ni fièvre, dans leur maestria !

Ce que nos élèves et nos critiques d'avant-hier appelaient *originalité*, ne serait-ce pas, somme toute, une habileté de brosse, un heureux procédé, appris, et dans chaque ouvrage recommencé? Goya peint comme il peut; au hasard de l'impression.

***

Goya, père de l'Impressionnisme?

Nous sommes revenus de cette visite à Goya, réconfortés par une leçon de choses, affermis dans les convictions de toute une existence. Les théories, les principes, les propos de partisans, les définitions d'écoles, les classements, les doctrines réformatrices, tout s'écroule, en face de l'œuvre ingénue, créée sans souci de réforme, d'*originalité*, et qui n'atteste que l'émoi, variable selon les spectacles innombrables de la nature, chez un artiste, *seul* en face d'elle. L'influence qui se lit dans les ouvrages d'un grand artiste, c'est celle de la

nature — avec le cachet aussi de son époque — et l'artiste a tout avantage en ne s'évadant pas de son temps ni de son milieu; mais tout artiste « créateur » n'est point, comme nous fûmes trop enclins à le professer, un initiateur bienfaisant[1] ou malfaisant, ni un aboutissant non plus : il est un solitaire. Un solitaire dont l'œuvre est bienfaisante, si elle nous incite au recueillement et soumission à la nature ; dangereuse si elle nous inflige de supercoquentieuses théories, qui nous en écartent. Un artiste ne *cache* pas son émotion. Il en a ou n'en a point.

Aujourd'hui, la théorie, ou la manière, s'interposent entre la Nature et les suiveurs d'un maître, et ce fut sans doute l'abus de la technique trop adroite, qui conduisit des peintres intelligents à vouloir se passer de technique, ou bien à s'en faire une très maladroite — de même que la chute du symbolisme et de l'idéalisme religieux coïncide avec le vague idéalisme scientifique dont le cubisme est le produit « d'époque ».

Les maîtres, aux grandes époques, enseignaient aux élèves de leur atelier des formules qui, pour les moins doués, étaient un avantage, et ces formules formaient le « style » d'une époque. A vous, de préférer l'un à l'autre, et de soutenir qu'il y en eût de « bienfaisants » et de « malfaisants » — comme disait Taine.

Des écoles autour d'un maître, on en citerait jusque assez tard dans le XIXe siècle; les paysagistes impressionnistes entre 1870 et 1880, procédaient encore de Corot; mais ils s'avisèrent, ou on les persuada, qu'ils avaient bouleversé toutes les règles, qu'ils recréaient la lumière, qu' « avant eux », l'atmosphère n'avait jamais été « peinte » avec des couleurs en tubes. Et vint la course à la nouveauté, à « l'originalité », qui engendra de nouveaux maniérismes. Dans le désordre des parlotes littéraires, la confusion des peintres, des poètes-critiques, des musiciens, tous s'entre-influençant, l'esprit germain éprouva un besoin d'organiser, de classer et c'est alors que des cuistres comme Meier-Graef et feu Tschudi de Berlin,

1. La célèbre thèse de H. Taine, qu'évoque le mot « bienfaisant » appliqué à l'Art, sera commentée ici plus tard, en relation avec ces notes, et à propos du cubisme, que nous avons signalé à nos lecteurs, pour sa nouveauté et son intérêt, comparés à la banale production courante.

cherchèrent des ancêtres aux Impressionnistes, aux Indépendants, aux « Avant-garde », désignant Greco, Goya, comme des précurseurs... références pas plus arbitraires que d'autres, et très utiles dans des universités allemandes, pour défendre les pires faiblesses et audaces, avec des exemples classiques. Et c'est ainsi que les naïvetés et les savoureuses incorrections d'un Goya (incorrections, selon l'Académie) servirent tant à le remettre à la mode.

Il y a de tout un peu, en Goya ; sa richesse est drue, et les critiques peuvent s'exercer à ses dépens. A part le prestigieux magicien des *Caprices*, des fresques de San Antonio de la Florida, des modèles de tapisseries, il y a le portraitiste dont la diversité et l'imprévu dans l'interprétation du modèle, sont précisément dus à l'oubli de soi-même, devant la nature.

Nous n'en dirions pas autant de Greco, si soucieux de se dégager de Titien — et qui semble, d'après ce que l'on sait de sa vie, avoir cherché l'étrange et le bizarre, comme un romantique.

***

Quel chemin la peinture a-t-elle parcouru depuis Goya? Le point de départ et le point d'arrivée ne se confondent-ils pas le plus souvent, dans l'histoire des écoles? Pour les Allemands, Goya est un des précurseurs de l'impressionnisme — mais qu'appellent-ils impressionnisme [1]? L'impressionnisme s'achève dans la peinture de « Salon ». Si nous consultons l'histoire, Nittis, Desboutins, Caillebotte, miss Cassat, étaient du groupe de Cézanne, Monet, Sisley et Degas aussi ! La palette impressionniste fut rapidement adoptée par l'École des Beaux-Arts, devint « pompier », « Salon »... Les formules s'usent, se galvaudent, et avant d'en revenir à ses origines, un art, pour se dégager et se rafraîchir, s'égare dans d'obscurs passages où il n'est plus reconnaissable. Une nouvelle « figuration dans l'espace » est cherchée par les cubistes, dont deux ou trois sont les lions du jour, entourés d'esclaves, qui travaillent sur une théorie extrêmement vague et créent un

1. Le mot impressionniste n'est rigoureusement juste, qu'appliqué à Claude Monet.

effroyable maniérisme d'époque[1]. Mais à côté des peintres de *noumènes*, quels seront les rénovateurs, qui émus, solitaires, « rendront » l'aspect du monde extérieur avec l'ingénuité d'un portraitiste de sarcophage, d'un Grec, d'un Égyptien, d'un primitif, d'un Clouet, d'un Goya, d'un Corot, d'un Manet? Car il y aura toujours un public, qui demandera à savoir « ce qui s'agite derrière le front » de la personne représentée, c'est-à-dire pour le moins, un homme, une femme reconnaissables.

Comment se combineront, se situeront par rapport les uns aux autres, les chercheurs du nouveau, encouragés toujours — et qui intéressent tant les littérateurs — et ceux qui pourvoient à un naïf besoin, mais encore impérieux, des hommes : la ressemblance, l'expression de *l'individu*, la spiritualité?

***

Autre question d'un intérêt plus général, soulevée par une exposition d'art, ancien et moderne à la fois : comment une œuvre d'art réagit-elle sur le visiteur d'une exposition?

Chez certains sujets — très rares — l'intelligence et la sensiblité — disons « sensitivité » — sont égales ; chez la plupart, c'est l'intelligence qui l'emporte, et en général les dispositions « émotionnelles » sont médiocres, ou nulles, en ceux-là.

Un subtil neurologue, qui, en Suisse, traita des malades de toutes races, nous parlait de ses expériences. Étudiant après les neurologues Freud et Jung, les « nervous complexes », il avait mesuré presque avec la précision, disait-il, d'un appareil enregistreur, le mouvement de la pensée, sa rapidité, comme l'on ferait du vent, ou du son. Le résultat de ses observations fut, qu'à intelligence pour ainsi dire égale, la *sensitivité* d'un individu sur mille peut-être, devançait l'*intelligence*, pour la « réceptivité » esthétique.

Le docteur X... ajoutait que certains grands peuples — que nous ne désignerons pas, afin de ne blesser personne —

1. Selon Kant, les *noumènes* intérieurs sont la forme primitive de la pensée humaine, tandis que les *phénomènes*, tombant sous nos sens, appartiennent par leurs apparences, au monde extérieur.

pourraient s'éduquer, jouir à leur façon des œuvres d'art, sembler même les comprendre, mais qu'ils n'en jouiraient jamais que par raisonnement.

Sans étendre à toute une race l'attribution d'un pareil défaut, l'on est obligé de reconnaître que la plupart des gens, même d'intelligence active, sont, devant un tableau, comme un sourd-muet de naissance et qui connaîtrait des langues, les lirait, les écrirait, mais n'entendrait pas le son que représentent les lettres de l'alphabet.

Ceci expliquerait les inredressables erreurs de l'opinion, qui, pour les arts, identiquement, incessamment, se répètent. Un fossé sépare l'artiste et le non-artiste, d'où ces querelles sans issue, ces discussions où deux partis ne peuvent pas se rencontrer sur un pont dont une arche s'affaisse, dès qu'on s'y aventure. Le public se défend : « Ne suis-je pas juge, en dernier ressort, n'est-ce point pour moi que vous œuvrez, et mon applaudissement que vous sollicitez? »

D'abord, ceci n'est point vrai, dans tous les cas — hormis le théâtre et le roman ; mais nous ne contesterons jamais qu'un « gros succès » ne soit l'indice d'une force quelconque ; le succès a ses causes, qu'il convient de reconnaître, mais qui n'impliquent nullement cette *qualité* mystérieuse qui est « l'art ». Nous ne prétendons pas non plus que ce sixième sens, qui serait le « goût », soit l'apanage des « intellectuels », des gens très cultivés. Au contraire, l'instinct esthétique, le sens de la qualité, se rencontre presque plus souvent chez des illettrés. Que Molière lise ses pièces à sa servante, ne prouve pas que Molière ait essayé sur une Nicole ou une Babette la puissance, les gros effets de ses comédies. Peut-être Nicole ou Babette était-elle plus fine que Célimène, en tout cas, plus près de la nature. Les spectateurs les plus « réceptifs » sont souvent aux places à trois francs.

Pour mieux nous faire entendre du lecteur, quittons le domaine des arts plastiques et prenons comme exemple une répétition générale très parisienne, celle d'une pièce de M. Sacha Guitry. Qu'entendons-nous dans les couloirs, sinon, presque fatalement, des propos « sympathiques », mais de l'ordre de ceux qu'on tiendrait à une « générale » de M. Brieux, de M. Henri Bataille, de Hervieu ou d'Alexandre Dumas : à

une pièce à thèse, par un moraliste ou un poète, qui « pense en beauté »? La singulière « qualité », je dirais classique, au moins traditionnelle, et de cette essence française qui est si savoureuse dans un petit tableau exécuté prestement par M. Sacha Guitry, et de sa meilleure veine comme *la Femme, le Mari et l'Amant* — l'arome de cette fleur, dont se délecte sans l'analyser le public ordinaire, ne suffit pas à des juges d'élite, qui délireront sur le plus ambitieux *Jean Lafontaine*, le *Debureau*, ou le *Pasteur* de « Sacha ». « La trame de *la Femme, le Mari et l'Amant* est mince ! » disent-ils.

Mais est-ce l'intrigue qui vaut dans *l'Étourdi*?

La disposition formelle des dialogues, des jeux de scène, le juste mélange du dialogue humain, naturel, et de la bouffonnerie, grossie pour la scène, convention nécessaire pour les planches, enfin, ce qui apparente M. Sacha Guitry aux classiques, son art, sa *qualité*, semble échapper aux spectateurs d'une « générale », si, au lieu d'être Louis XIV ou Louis-Philippe, les costumes sont des smokings et des pyjamas, et le décor un fumoir dont le mobilier vient du 10e *Salon des Artistes décorateurs*. Et les mieux nourris d'ouvrages classiques, semblent hésiter.

Il est, quant aux œuvres anciennes, révérées par tradition, un jargon appris, des sentences qui épargnent l'embarras d'un jugement personnel dans un musée ; mais qu'apparaisse un artiste dans une exposition de contemporains, alors le jugement d'un visiteur peu « émotionnel » et dont la réceptivité est lente, lui va être un effort. Cet homme tiède, mais cultivé, sera en désarroi s'il ne lui reste point le recours d'une *référence*, d'une comparaison avec un maître reconnu. Il se raccroche à Goya, à propos d'un quelconque « espagnolisant », parce que c'est Goya qu'une mantille, un teint chaud, une mule, évoqueront à sa mémoire d'élève docile. Et son besoin de comparer l'œuvre inédite avec quelque toile classée, est irrésistible. Devant un tableau, où deux paysans se tiennent debout dans un champ, il dira : « C'est beau comme *l'Angelus* de Millet » ; devant une femme nue couchée, il rappellera *la Maîtresse du Titien* ; l'*Olympia* de Manet était pour lui, « un faux Goya », tant que Manet ne fut point admis au Louvre. Mais aujourd'hui, le même homme songe-

rait-il, de lui-même, à ce qu'il peut y avoir d'espagnol dans l'*Olympia* de Manet?

Évidemment l'analogie entre un tableau moderne et un tableau ancien, frappe notre rétine à nous autres *visuels*, de même que celle de tout autre visiteur d'exposition. Néanmoins, deux impressions concomitantes nous situent chacun dans une position bien différente l'une de l'autre, vis-à-vis de l'ouvrage sur lequel nous exprimons notre opinion ; non pas, comme on le dit, que le daltonisme fasse voir rouge à certains yeux la couleur verte, mais parce que le sens de la qualité picturale est très peu répandu et que, même l'entraînement, l'éducation, ne le donnent point. D'où ces critiques-savants, à la mémoire enrichie de dates, et qui semblent être des experts infaillibles, quant aux maîtres de jadis ; ils disent et écrivent de vagues choses, sur les modernes, établissent des catégories arbitraires, mais restent clos à toute production neuve sur laquelle ils ne peuvent point coller une fiche de leur répertoire.

Notre admiration pour les tapisseries d'après les cartons de Goya, les irritent, car « en 1820-1830, la belle période des Gobelins est close » ; le dessin maladroit « incorrect », les déformations — dues au procédé — les colorations aigres, violentes ou très décomposées, qui font penser aux néo-impressionnistes, les invitent à rire. Il faudrait, en effet, s'entendre ! Tout aussi naïfs que ces citeurs de dates, le sont les fanatiques du « piquant », qui envoient des baisers muets à ces tapisseries de Goya, si dangereusement exposées en plein air, dans le jardin du Petit-Palais — ou s'écrient : « Hein! c'est du Vuillard ! Et l'on nous rase encore avec nos Beauvais et nos Gobelins ! »

L'art est un métal pur et le métal est le même, dans un ciboire ou une boucle d'oreille de nègre... mais nous savons ce que sont les parfaites tapisseries flamandes, et les françaises du XVIIe et du XVIIIe siècle. Telle tapisserie d'après Boucher possède à la fois la fraîcheur, le « piquant » des espagnoles, mais en plus, le prestige du dessin magistral, de l'ordonnance savante ; ce sont des chefs-d'œuvre, que rien d'autre n'égale. De même, le *Portrait de Charles-Quint*, par Titien, ne renferme-t-il pas toutes les séductions d'un Goya?

Mais, en plus... la psychologie, l'âme d'un complexe personnage constituent une page d'histoire. Titien est un Michelet, un Taine, un Hugo, et sa couleur, son dessin, sa technique, sont d'un dieu descendu sur la terre.

Beaucoup de gens n'ont pas plus que le don visuel, le sens du divin, — et la plupart des œuvres modernes ne sont pas pour le donner à ceux-là.

Dans une exposition d'aujourd'hui, toujours plus ou moins cortège de cirque, le critique doit savoir identifier Ruy Blas sous sa souquenille, et le simple figurant, en son armure de capitaine [1].

***

Trois sections de l'Exposition d'Art latin furent ouvertes, que nous avions déjà pris ces notes. Impossible de s'étendre sur la vénitienne, la française, ni celle des Yougo-Slaves. L'enchantement de Francesco Guardi, des Tiepolo, des Canaletti et de Longhi, est du même ordre que celui de Goya. Remarquons toutefois la surprise des personnes « cultivées », qui doutent quant à l'authenticité d'attribution de certains Giumbattista Tiepolo, tels que *les Députés de la Noblesse d'Udine au Conseil de l'Ordre de Malte.* Ce tableau de chevalet surprend, d'être de la main du décorateur, du fréquiste, qui traite des sujets, à la Véronèse ou à la Titien (mais avec quelle personnalité!) Toute la joie, la bonne peinture de Venise, des XVIIe et XVIIIe siècles, nous réjouit, au Petit-Palais; Guardi plus libre, plus frais, plus « impressionniste » qu'aucun moderne, et avec quelle virtuosité, quel esprit! Certaine *Lagune*, au crépuscule, serait le plus mystérieux des nocturnes whistlériens, malgré la précision des détails, touchés par un prestidigitateur, comme Meissonier, je dirais même Fortuny. Oui! ces grands hommes de jadis ont tout vu, tout exprimé!...

Les dessins français d'illustration pour des livres, Moreau le jeune, Eisen, Boucher, Fragonard, Saint-Aubin, sont trop

1. A un jeune peintre d'avant-garde qui écrasait Whistler avec Odilon Redon (!), je demandai pourquoi il comparait des valeurs incommesurables. Rougissant et balbutiant, il me répondit par des onomatopées; mais un aîné me dit : « Que voulez-vous, les boutiques sont nos musées et les marchands ne nous font voir que ce qu'ils vendent. » L'ignorance des dernières générations d'artistes est excusable, mais un fait bien grave.

connus, pour que nous nous y attardions. Ce sont les mêmes, — et donc Boucher, Fragonard, les beaux peintres, — qui sont les beaux dessinateurs. La série de *Don Quichotte*, par Fragonard va de pair avec Tiepolo, Guardi, Goya : c'est la volupté d'un métier souple et gras, avec la science qui se joue, l'esprit, la grâce.

Nous constatons que l'illustration moderne des livres est un art aboli. Seuls parmi les peintres (qui sont toujours les seuls bons illustrateurs), Maurice Denis attire nos regards. Son *Décaméron* est une gouache d'un goût exquis, d'une compréhension parfaite de la feuille à couvrir et du texte à commenter.

***

Serons-nous les premiers à parler sérieusement de Victor Hugo — grand dessinateur et peintre? Nous avons toujours eu une folle admiration pour les dessins à l'encre du poète de *la Légende des siècles*. Une vitrine du Petit-Palais nous réservait l'occasion de comparer Victor Hugo à des maîtres peintres. N'eût-il eu la gloire littéraire, et le dessin devant être pour lui un « violon d'Ingres » — selon le cliché des critiques — on rechercherait ses petits ouvrages à l'encre de Chine, comme des Rembrandt ou des Daumier. On accepterait bien plus volontiers qu'un tel génie eût griffonné des croquis absurdes, qu'on admettra qu'il ait mis un peu de son génie dans ses compositions, ou fantastiques, ou d'un réalisme à peine déformé, comme ce pont où s'accoude un petit bonhomme en rouge, un joyau aussi accompli que le meilleur des Guardi.

***

Enfin, la plus vaste des salles, pour un statuaire serbe, Ivan Mestrovic' « en qui l'acclamation de ses compatriotes, a consacré le sculpteur national ». (André Michel.)

« *Mestrovic' est né en 1883. Il semble qu'un génie tutélaire a tout préparé pour la formation de cette prodigieuse épopée. Fils de paysans dalmates, bercé, au foyer paternel, par les récits des poèmes nationaux, son imagination d'enfant se remplit de*

noms et des esprits des grands acteurs de drames où s'est joué le sort de sa patrie... »

Ce jeune homme est plein de talent. Il a taillé certaines figures en bois, tout à fait dignes d'éloges, belles même, parmi telles en pierre et en marbre, qui décoreront un temple créé par lui, « *un peuple de statues, en qui revivent les souvenirs, le carnage. les fastes et les héros de Kossow* ». Mais combien l'on a peu de sécurité en présence de ce Rollinat de la statuaire titanique, dantesque, hindoue, javanaise, assyrienne, rodinesque, maeterlinkienne, etc., etc., dont le ciseau va de Maillol aux icones russes, de M. Derain à Gauguin, en passant par Richard Strauss ! Ce temple est le Walhalla de l'Europe centrale, un enfer pour Exposition Universelle. Cela sent terriblement le génie, cela « fait génie », comme l'on dit dans les ateliers; c'est remarquable, fort, désordonné, et « sensationnel » comme une symphonie du Viennois Mahler. Ces blocs de marbre, ces troncs d'arbres, ces quartiers de rocs taillés, il a fallu mobiliser des wagons, pour leur faire traverser l'Autriche, la Suisse et arriver au Petit-Palais, qu'ils se confrontassent avec *le Retour du poilu*, de M. Sicard, et les groupes de notre Salon des Champs-Élysées. Cela est plus « moderne », plus « avancé », plus robuste, que ce qui se fait ici, enfin c'est d'un virtuosisme « épatant ». C'est formidable, comme la guerre.

C'est peut-être l'art de demain?

***

Nous n'avons pas encore parlé de musique, ni de mises en scène par des peintres.

Ce printemps de 1919 n'a guère révélé de « trouvailles ». Le décor, par M. Piot, de la *Tragédie de Salomé*, à l'Opéra, date de la dernière saison russe (1914), alors que M. de Diaghilew tentait de remplacer Bakst par Sert, Picasso et Piot. La partition de cette *Salomé*, par Florent Schmitt, fleure l'Allemagne, elle est d'une incroyable difficulté d'exécution, d'une richesse orchestrale et d'une lourdeur contre lesquelles réagissent nos jeunes compositeurs français, jusqu'au dépouillement total de ces parures — souvent si trompeuses sur la

qualité de l'invention thématique — dont après Debussy, les Dukas, les Ravel furent les brillants orfèvres, les précieux ciseleurs. La génération montante est pleine de dédain pour ces artifices de métier, mais ne nous a pas encore, il semble, en appauvrissant délibérément la sauce, pêché le poisson qui se passerait des jus épicés.

Ils veulent « faire court »; ils se croient quittes avec l'auditeur, quand après deux, cinq ou dix minutes, ils ont fait entendre un petit morceau ou un ballet inspirés par une danse nègre, un rag-time américain, des bruits de foire, des flonflons de cirque : leur temple. D'aucuns ont du don, de la fraîcheur, de la grâce : on retiendra les noms d'Auric et de Poulenc.

Nous citions plus haut, à propos du statuaire Mestrovic', le symphoniste et « sur-homme » Mahler, « un Watteau et un Ezéchiel » de la musique. La misère de ce gongorisme odieux, qu'elle ne nous fasse point prendre pour de l'or, une menue monnaie de nickel, que notre école futuriste nous tend, d'une main, en nous invitant, de l'autre, à nous agenouiller dévotement, ou plutôt à applaudir au milieu des sifflets, si ces ambitieux ont la chance d'en provoquer.

On ne leur marchanderait point l'éloge et l'on attendrait, confiant, si la réclame de leurs thuriféraires n'était pas intolérablement agressive, aboyeuse et écumante.

Qu'il serait donc agréable de jouir tranquillement de certaines pages, si pures de ligne, qu'un Érik Satie, leur vieux maître, a écrites et écrit encore ! Mais ce que l'on pense de lui, comment le dire, à moins de passer pour avoir des intelligences avec l'ennemi?

Rappelons, à ce propos, ce que nous avons si souvent écrit de la situation saugrenue de l'artiste-fétiche, dans une société qui ne connaît que l'hyperbole, ou le dénigrement, ne possède plus de critère et situe ses héros dans un climat irrespirable pour des poumons même robustes.

C'est blottis derrière une porte que nous avons entendu cette fameuse *Mort de Socrate*. L'événement musical de l'an de grâce 1919.

M. Satie avait condescendu à prendre le texte de Victor Cousin — la traduction de ce pauvre drôle de bonhomme ! — Hélas ! il n'en est pas encore, que nous sachions, due à

M. Raymond Duncan, dont quelques éphèbes drapés à la grecque collent les affiches platoniciennes sur les murs de Paris : menus « papillons », qui dans les carrefours populeux, nous invitent à des représentations du *Banquet*.

Heureusement que, selon la jolie formule, très foraine, donc cubiste, de Jean Cocteau, Satie en visant l'œuf a tapé dans le soleil !

Et, si nous ne crevions pas de peur, nous vous dirions pourquoi ces trois pièces sont belles, mais seront peut-être moins explicables quand, au lieu d'être exécutées comme de la musique de chambre, on les transportera sur la scène en vue de quoi elles furent écrites — à moins qu'une nouvelle figuration dans l'espace n'opère un miracle, qui réjouira les mânes de Guillaume Apollinaire.

Passons en tremblant la plume à Jean Bernier, du *Crapouillot*, qui est, pour le moins, un critique des jeunes classes :

« SOCRATE » OU LA MORT DU CUBISME

J'appréciais la fantaisie d'Érik Satie, le franc humour de cet artiste en qui survit la gaîté « escholière » de tant de générations ointes de latin. Je m'inclinais très bas devant sa technique parfaite, son sens de la mesure, l'écriture nette de sa musique. Mais bien qu'il se fût élevé déjà, dans les rythmes évocateurs et colorés de *Parade*, très au-dessus de ses productions antérieures, je déplorais qu'un talent aussi certain se refusât jalousement à l'émotion et s'appliquât, peut-être par scrupule, par défiance délicate de l'emphase, à ce genre ironique si étriqué, et, pour tout dire, si stérilisateur.

Avec *Socrate*, c'en est fait, Satie s'évade, Satie s'épure. Il s'abandonne sans se soucier de faire tapage et, laissant là dissonances américaines, vigueur creuse et faciles surprises, dont se fardent l'impuissance et l'indigence et dont on voulait nous fabriquer une musique cubiste, Satie extrait *Socrate* du meilleur de lui-même, amoureux de la tradition.

Sur le texte (Victor Cousin) de Platon, traduction de ces paroles sereines et simples, nues comme un évangile, il compose trois chants, trois récitatifs : *Portrait de Socrate* — *Conver-*

sations sur les bords de l'Ilyssus (d'une fraîcheur de pastorale) — *Mort de Socrate,* où la musique n'est, et c'est là sa douceur et son prix, que la subtile vapeur, l'âme même des paroles.

Avec une modestie peut-être trop sévère, comme un primitif pauvre d'esprit et ivre de foi, Satie s'oublie. Il se résorbe dans l'immensité candide d'un sujet qu'il rougirait de polluer en y versant une part de son âme indigne ; et c'est cette modestie, à mon sens excessive, qui constitue le seul reproche que je puisse lui adresser.

De ce soin constant, de ce souci tendre d'étouffer les élans de son cœur, dérive, sur quelques passages, un nuage de « voulu », de « systématique », qui trouble et risquerait de détruire l'émoi limpide de l'auditeur.

Que Satie prenne garde ! Si *Socrate* fait penser aux *Passions* de Bach (quel plus grand compliment pourrait-on donc lui faire), mais sans pouvoir malgré tout en supporter le rapprochement ; si *Socrate,* œuvre très belle et d'une élévation très pure, peut paraître un peu mince, la faute en est à ce vouloir de son auteur qui verse parfois dans l'esthétisme.

On cesse d'être simple quand on veut être simple.

Une douleur, un amour plus ardent, une nudité moins savante eussent pu faire de *Socrate* un chef-d'œuvre.

Je l'ai senti de tout mon cœur déchiré, quand éclata, si pathétique et magistral, le « Nous devons un coq à Esculape », ce « Tout est consommé », du philosophe rendant l'esprit.

JEAN BERNIER

Nous avons donc applaudi, de derrière la porte, mais moins dilatés et sûrs, que nous applaudîmes ce bon soliste de Gaston Hamelin, qui joua, aux concerts Pasdeloup ressuscités, le divin concerto de Mozart, pour clarinette et orchestre, écrit après *la Flûte enchantée,* par un moribond — un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, y compris le *Socrate* dont il n'est point l'opposé.

***

Espérons avoir bientôt l'avantage de présenter un débutant, M. Darius Milhaud (retenez ce nom), qui, connu par ses

musiques sur proses et vers de Francis Jammes, de Claudel et d'après *la Porte étroite* de Gide, rapporte du Brésil où il fut secrétaire à la légation de France, sous Claudel, ministre, la partition merveilleuse d'un ballet, le plus récent ouvrage du noble poète du *Magnificat*. M. Claudel, au sûr instinct moderne, se sentit inspiré par Nijinski et conçut, pour la plus osée des chorégraphies, un libretto qui est, à l'entendre de sa bouche, une éblouissante épopée de l'Homme dans la Nature.

Ce sera la rentrée des chaussons russes dans un Paris, sainte capitale de la S. D. N.

J.-E. BLANCHE

Erratum. — Une erreur typographique nous a fait écrire *la Maison vue dans l'œil d'un chat* au lieu de *la Maison dans l'œil du chat*. Nous rectifions pour faire plaisir à l'auteur de cette jolie œuvrette, Mademoiselle Mireille Havet, l'enfant prodige du cubisme littéraire. « Nouvelle figuration dans l'espace », en effet.

L'ITALIE ET LES YOUGOSLAVES

La crise diplomatique qui a éclaté dans la seconde quinzaine d'avril à propos de l'attribution de Fiume résulte d'un déplorable revirement dans la politique du Cabinet de Rome ou, plus exactement, du retour du gouvernement italien aux idées qui l'avaient déterminé, lors de la conclusion du traité secret du 26 avril 1915, à réclamer l'annexion de vastes régions habitées en masses compactes par des populations slaves. Nous avons, ici même [1], exposé déjà ces idées. Le conflit actuel nous invite à montrer comment, après avoir semblé y renoncer pour se rallier formellement à la politique d'accord amical avec les Slaves, le Cabinet Orlando-Sonnino les a reprises avec une nouvelle ardeur et a failli provoquer ainsi la rupture des alliances à la Conférence de la paix.

Au commencement de 1918, le vent soufflait des deux côtés de l'Adriatique à la conciliation. Le *Corriere della Sera* qui, dès le commencement d'août 1917, avait préconisé la conclusion d'un arrangement entre l'Italie et les Yougoslaves, poursuivait sa campagne avec un redoublement d'énergie. Le désastre de Caporetto mettait en pleine lumière le danger militaire de la continuation de l'attitude de méfiance hostile observée par l'Italie à l'égard des Slaves austro-hongrois.

1. Dans l'article *l'Italie et la Guerre*, paru dans la *Revue de Paris* du 1er février 1918.

L'été précédent la déclaration de Corfou avait soudé tous les Yougoslaves en un seul bloc. Si le Cabinet de Rome persistait à s'opposer à leur union et à traiter en ennemis, sans ménagements, les Croates et les Slovènes, il devenait de plus en plus probable que ces deux peuples, au lieu de donner cours à leurs sympathies actives envers les Alliés, se solidariseraient avec la cause austro-hongroise et empêcheraient le général Diaz de repasser la Piave. Les armées de Charles Ier-IV étaient encore numériquement très fortes et parfaitement outillées. Le général Diaz redoutait vivement une nouvelle avance de leur part. La prudence élémentaire commandait donc d'y porter la désorganisation morale en promettant l'affranchissement complet aux Croates et aux Slovènes, à la fois excellents soldats et patriotes enthousiastes. A défaut d'autres considérations plus élevées, celle-là suffisait pour amener le gouvernement italien à reviser à l'amiable les conditions du traité de Londres, ou du moins à manifester l'intention de procéder à cette revision dans des conditions équitables

On put espérer dès le milieu de décembre 1917 qu'il en serait ainsi. La déclaration de guerre des États-Unis à l'Autriche-Hongrie venait de porter le dernier coup aux combinaisons des diplomates de la Consulta qui tenaient à conserver une Autriche-Hongrie compacte tout en l'amputant de plusieurs provinces. Il n'était plus décemment possible de s'opposer à l'union des Croates avec les Serbes. Chaque jour apportait une nouvelle preuve que les prétendues incompatibilités de tempérament et de caractère entre les premiers, qui sont catholiques, et les seconds, qui sont orthodoxes, n'existaient que dans l'imagination des dilettantes des chancelleries. Le clergé catholique slovène et croate, des évêques aux curés de campagne, était l'âme de l'union. S'il ne poussait pas à la rébellion ouverte, c'était par esprit chrétien et pour épargner à ses ouailles de cruelles persécutions. S'il témoignait encore de la déférence envers la personne de l'empereur-roi, c'est que le monarque ne lui avait personnellement donné aucun sujet de plainte. Mais ses sentiments, hérités de Mgr Strossmayer, l'illustre évêque de Diakovo, n'étaient point douteux.

D'autre part, une première réunion italo-yougoslave, tenue

le 14 et le 18 décembre à Londres, chez M. Henry Wickham Steed, *foreign editor* du *Times* [1], permettait de croire à la possibilité d'un accord. Sous les auspices de M. Steed, assisté de Sir Arthur Evans et de M. Seton-Watson, le général Mola, le capitaine Pallavicini et M. Emanuel, délégués bénévoles italiens, s'étaient rencontrés et entretenus avec M. Trumbic, président du Comité yougoslave de Londres, et MM. Gazzari, Mestrovic, Banjamin, Gregorin et Trinajstic, membres de ce Comité. Tout en parlant seulement en leur nom, les délégués italiens avaient admis que le traité de Londres, conclu à un moment où la Russie convoitait Constantinople et les Dardanelles, et où l'Italie cherchait à se garantir contre l'expansion russe dans la Méditerranée, ne correspondait plus à la situation nouvelle et avait « perdu sa raison d'être ». D'après le général Mola, il s'agissait non plus d'une domination italienne sur l'Adriatique, « mais plutôt de la police de cette mer au profit même du peuple yougoslave ». « L'Italie, ajoutait-il, ne demande pas de territoires en Dalmatie, parce qu'elle sait bien qu'on ne pourrait pas tenir un territoire d'outre-mer qui n'a pas de continuité avec l'Italie. » En somme, la réunion était tombée d'accord sur les principes suivants : « revision du traité de Londres ; application du principe des nationalités contre l'Autriche-Hongrie ; la Dalmatie à l'État yougoslave ; en ce qui concerne la zone grise (territoires où il faut prendre en considération les exigences stratégiques, la culture, l'histoire, etc.), il faudra tenir compte non seulement du principe des nationalités, mais aussi de tous les autres éléments importants pour les relations cordiales et durables entre les deux peuples ; enfin, on respectera les droits nationaux des Italiens de Yougoslavie et des Yougoslaves d'Italie. »

Au cours de la discussion, M. Steed avait rappelé aux personnes présentes la lettre écrite le 28 décembre 1860 par Cavour à Lorenzo Valerio, commissaire extraordinaire pour les Marches à Ancône. Dans cette lettre le fondateur du royaume d'Italie disait : « Je dois vous prier d'éviter toute expression d'où il puisse résulter que le nouveau royaume italien aspire à conquérir non seulement la Vénétie, mais en outre Trieste avec l'Istrie et la Dalmatie. Je n'ignore pas

1. M. Steed a été nommé directeur du *Times* au mois de mars 1919.

que, dans les villes le long de la côte, il y a des centres de population italienne de race et d'aspirations. Mais, dans les campagnes, les habitants sont tous de race slave ; et ce serait se rendre gratuitement hostiles les Croates, les Serbes, les Magyars et toutes les populations germaniques, que de manifester la volonté d'enlever à une aussi vaste partie de l'Europe centrale tout débouché sur la Méditerranée. Toute phrase en ce sens est une arme terrible dans les mains de nos ennemis, qui en profitent pour tenter de nous aliéner l'Angleterre elle-même, qui verrait de mauvais œil l'Adriatique redevenir, comme aux temps de la république vénitienne, un lac italien. » L'illustre et prudent homme d'État restait ainsi fidèle aux sentiments qu'il exprimait douze ans auparavant, le 20 octobre 1848, à la Chambre subalpine. Il est bon de citer aussi ses paroles d'alors, qui reprennent aujourd'hui une actualité frappante :

« Il existe sur le territoire de l'empire autrichien une race nombreuse, énergique, ardente, mais opprimée depuis plusieurs siècles, la race slave. Cette race... veut obtenir son entière émancipation, reconquérir sa nationalité. Sa cause est juste, est noble... Le mouvement slave, réprimé par la force brutale dans le nord de l'empire, s'est étendu plus vigoureux, plus menaçant, plus puissant dans le sud, dans les provinces danubiennes habitées par les Slaves-Croates... Quoi qu'il en soit, je n'entends pas faire l'apologie des Croates, ni de leur chef hardi, le ban Jellachitch. Je me borne à observer que le drapeau qu'ils ont déployé est le drapeau slave, et non, comme certains le supposent, le drapeau de la réaction du despotisme... Je crois donc que la lutte qui bouillonne au sein de l'Autriche n'est pas une lutte politique comme celle de mars, mais bien le prélude d'une guerre terrible de race, de la guerre du germanisme contre le slavisme. »

En 1848 et en 1860, Cavour comprenait les conditions de l'affranchissement total de l'Italie et devinait les véritables aspirations des Slaves. Ses successeurs, de 1915 à 1919, ont invoqué son nom et renié ses principes.

Mais, dans les premiers mois de 1919, les doctrines de Cavour et de Mazzini, obscurcies par la dictature Crispi et trente ans d'alliance avec l'Austro-Allemagne, remontaient à la lumière

du jour. On se plaisait d'autant plus à Rome et à Milan à les tirer de l'ombre que plusieurs discours des hommes d'État britanniques et du président Wilson laissaient percer de secrètes complaisances pour l'empereur Charles. Effrayés à l'idée que les Alliés pourraient reprendre pour leur compte les combinaisons d'accommodement avec l'Autriche, les réalistes de l'école nationaliste proclamèrent le *Delenda Austria* avec autant d'ardeur que les élèves de Mazzini. Il s'établit un échange de vues entre la presse italienne et les Yougoslaves. M. Trumbic fut prié par le *Secolo* d'exposer les idées de son comité. Il s'ensuivit une polémique courtoise des plus intéressantes. Seuls, le *Giornale d'Italia*, organe de M. Sonnino, les journaux du trust catholique et ceux qui, avant l'intervention, recevaient les inspirations du prince de Bülow, persistaient dans une attitude hostile aux Slaves. En février, durant un court séjour à Londres, M. Orlando reçut M. Trumbic. Le 12 février, à la Chambre des députés, M. Orlando protesta contre la suspicion que les buts de guerre de l'Italie seraient déterminés « par les convoitises de domination impérialiste et d'oppression des autres peuples ». « Au contraire, s'écria-t-il, je proclame ici, en face du Parlement italien, que personne au monde ne peut considérer avec une sympathie plus grande que nous les aspirations des différentes nationalités qui gémissent à l'heure actuelle sous l'oppression des nations conquérantes. »

Le 23 février, aussi à Montecitorio, M. Sonnino traita le même sujet. Le ministre des affaires étrangères d'Italie n'aime guère parler en public. Il ne s'épanche pas davantage dans les conversations privées. Il est silencieux et tenace. On savait qu'il n'abandonnait rien du programme de 1915, et l'on se demandait s'il pourrait prolonger sa collaboration avec le président du Conseil qui semblait plus enclin à une transaction. On écouta donc avec une attention particulière le passage suivant de son discours :

Nos revendications en face de l'Autriche-Hongrie répondent à une double conception : conception ethnique d'une part et conception de la légitime sécurité sur terre et sur mer d'autre part. Les raisons ethniques sont évidentes par elles-mêmes et consacrées par l'indomptable âme italienne des provinces irrédentes; d'autre part, les raisons

de la sécurité légitime sur terre et sur mer sont également évidentes. Là où il s'agit de populations de caractère mixte, des limitations équitables ne peuvent être obtenues que par des concessions et des sacrifices réciproques sous peine de créer un état de choses précurseur de conflits futurs. Les revendications de l'Italie sont inspirées par cette conception, elles sont à même, selon notre conviction, d'assurer dans l'avenir une confiante collaboration dans le domaine politique et économique, collaboration que l'intérêt vital de l'Italie et des nationalités yougoslaves exige de voir établie sur des bases inébranlables.

On remarqua les deux expressions : revendications en face de l'Autriche-Hongrie, nationalités yougoslaves. M. Sonnino envisageait donc le maintien de l'Autriche-Hongrie et ne paraissait pas reconnaître *le* peuple yougoslave. Quelques jours après, le 4 mars, au Sénat, M. Ruffini tenta d'éclaircir la question. Il parla fort éloquemment en faveur d'un rapprochement italo-yougoslave et provoqua de nouvelles explications de M. Orlando. Le président du Conseil revendiqua l'honneur, sinon la priorité des idées développées par M. Ruffini et continua en ces termes :

L'Italie, poursuit dans cette guerre le but essentiel d'obtenir des frontières défensives et d'assurer le droit imprescriptible des populations italiennes. L'influence que peut exercer sur ce double but le fait d'avoir comme voisin à notre frontière un peuple sincèrement uni à l'Italie pour marcher d'accord dans la voie du progrès et de la civilisation est éivdente. C'est la fourberie traditionnelle de l'Autriche qui a déchaîné les passions ethniques des races opprimées par elle, les poussant les unes contre les autres afin de pouvoir plus facilement les dominer. Une politique opposée, ayant pour but de substituer aux heurts et aux haines la solidarité qu'engendre la souffrance commune nous paraît donc naturelle et nécessaire. On doit affirmer tout cela, sans qu'il soit besoin d'établir dès maintenant quelle influence une telle attitude pourra avoir sur les buts de guerre. La guerre n'a qu'un seul but : l'existence. Le moyen d'atteindre ce but consiste à faire tous les efforts pour affaiblir l'ennemi. D'autre part, c'est une intention bonne, juste et utile par elle-même que d'écarter la douloureuse équivoque qui s'était formée entre les aspirations italiennes et les sentiments des Slaves du Sud.

Dans ces conditions le succès était promis aux négociations que venaient d'engager à Londres les amis de M. Ruffini

constitués en comité pour l'entente entre les peuples soumis à l'Autriche-Hongrie (*Comitato Italiano per l'accordo tra i popoli soggetti all'Austria-Ungheria*). Dans le Comité exécutif on comptait : MM. Ruffini et Scialoja, sénateurs, Arcà, Barzilai, André Torre, députés, Amendola, rédacteur au *Corriere della Sera*, et Maraviglia, rédacteur à l'*Idea Nazionale*. La participation de ce dernier, c'est-à-dire d'un rédacteur du moniteur de l'impérialisme italien, était caractéristique. M. André Torre était spécialement chargé de prendre contact avec les représentants des nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie. Il eut à Londres avec leur délégué, M. Trumbic, une série d'entretiens à la suite desquels un accord fut conclu. Un communiqué officiel constata ces résultats. M. Torre, il est vrai, se défendit d'avoir mené les négociations pour le compte du gouvernement italien. Il n'était, en effet, investi d'aucune mission officielle et agissait uniquement au nom de son comité. Mais ce comité s'appuyait sur de puissants groupes parlementaires et sur les journaux les plus influents de la péninsule. Aussi convient-il de retenir les termes de l'accord de Londres. En dehors du communiqué officiel à la presse, ils furent enregistrés dans des lettres identiques échangées à Londres le 7 mars entre M. Trumbic et M. Torre, et dont la teneur fut publiée dans le numéro d'août du *Bulletin yougoslave*.

Les deux signataires commençaient par affirmer leur volonté commune de créer une entente sincère, profonde, durable entre les deux peuples pour la défense et la garantie de leur indépendance et de leur liberté. Ils constataient ensuite la nécessité d'une action commune entre toutes les nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie et d'une collaboration « qui ne devait pas se limiter à la guerre, mais lui survivre et servir à un édifice plus vaste de relations et de liens dans l'activité politique et économique ainsi que dans la culture et la civilisation ». Puis ils regrettaient que cette entente et cette collaboration n'eussent pas été établies dès le commencement de la guerre : « Si cela avait été fait, le cours des événements aurait changé et aurait mieux répondu aux vœux des peuples qui veulent se libérer. » Enfin, ils formulaient ainsi l'accord établi dans leurs conversations :

1° Chacun des peuples qui aspirent à constituer sa propre nationalité et son unité d'État, ou à la compléter, a le droit imprescriptible à sa pleine indépendance politique et économique.

2° Chacun de ces peuples reconnaît dans la Monarchie austro-hongroise l'obstacle fondamental à la réalisation de ses droits.

3° Ces peuples s'engagent donc à s'entr'aider dans la lutte contre l'oppresseur commun pour leur libération totale, de façon à atteindre leur complète unité nationale en un État uni et libre.

Les représentants du peuple italien et du peuple yougoslave conviennent en particulier de ce qui suit :

4° Quant aux rapports entre la nation italienne et la nation des Serbes, Croates et Slovènes, connus aussi sous le nom de nation yougoslave, les représentants des deux peuples reconnaissent que l'unité et l'indépendance de la nation yougoslave est d'un intérêt vital pour l'Italie, de même que l'achèvement de l'unité nationale italienne est d'un intérêt vital pour la nation yougoslave. Les représentants des deux peuples s'engagent donc à apporter tous leurs efforts durant la guerre et au moment de la paix pour que ce but des deux nations soit intégralement atteint.

5° Ils déclarent que la libération de la Mer Adriatique et sa défense contre tout ennemi présent et futur, sont d'un intérêt vital pour les deux peuples.

6° Ils s'engagent à régler à l'amiable, également dans l'intérêt des bonnes et sincères relations futures entre les deux peuples, les questions territoriales pendantes sur la base du principe des nationalités et du droit des peuples à disposer de leurs propres destinées, et cela de façon à ne pas porter préjudice aux intérêts vitaux des deux nations, qui seront définis au moment de la paix.

7° Aux noyaux de l'un des peuples qui devraient se trouver inclus dans les frontières de l'autre sera reconnu et garanti le droit de voir respectés leur langue, leur culture et leurs intérêts moraux et économiques.

Il était entendu que les « propositions générales » ci-dessus seraient soumises à l'approbation des autres nationalités intéressées. En fait elles constituèrent le programme du « Congrès

des nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie » qui se tint à Rome du 8 au 10 avril.

***

Tandis que les premiers pourparlers italo-yougoslaves se développaient heureusement entre les hommes de confiance des deux peuples, un rapprochement analogue s'effectuait dans les régions du sort desquelles il s'agissait. Le 24 janvier, à Kozina, en Istrie, les présidents des municipalités italiennes et yougoslaves d'Istrie se réunissaient en conférence. Ils élisaient comme président un Croate, M. Kurelic, comme vice-président un Italien, M. Lius, et comme secrétaires un Slovène et un Italien. Après une discussion qui porta surtout sur les moyens de combattre la famine et la misère, la conférence adoptait des résolutions si violentes que le commissaire du gouvernement protesta contre elles et que la censure en interdit la publication. Elle nommait ensuite, à l'unanimité, un comité exécutif composé de quatre Yougoslaves et de quatre Italiens. En clôturant ses travaux, M. Kurelic put dire que, malgré les calamités publiques, elle avait réussi à faire travailler en commun les deux peuples autochtones, les Croato-Slovènes et les Italiens. « Plaise à Dieu, termina-t-il, que ce travail commun et cette concorde au profit d'un avenir meilleur de l'Istrie ne cessent jamais ! »

Ces paroles trouvèrent un écho lors de la grève qui survint peu après dans les ports de la côte. A Pola, le député Pittani, Italien, et le député Lagiuja, Croate, représentèrent conjointement et solidairement les ouvriers. A Trieste, le comité ouvrier gréviste publia son manifeste en italien et en slovène. A Trieste également, le 10 mars, plusieurs milliers de personnes assemblées au Politeama Rosseti purent célébrer avec pompe la mémoire du grand patriote yougoslave Ivan Krek, mort l'année précédente, sans que les Italiens de la ville troublassent la cérémonie.

Le 23 février, le député slovène de Styrie Ivan Benkovic porta la question nationale devant le Parlement de Vienne même. Il salua le rapprochement des Italiens et des Slaves et les témoignages de sympathie qui se manifestaient dans l'opinion italienne au sujet des aspirations yougoslaves. Il

alla jusqu'à discuter les diverses éventualités qui permettraient de résoudre les questions nationales et territoriales relatives à Goritz, à Trieste et à l'Istrie. A la séance du surlendemain, le 25 février, le député italien Degasperi parla dans le même sens. Il se déclara « sincèrement partisan d'une entente entre les Yougoslaves et les Italiens » et exprima « le très chaleureux espoir que cette entente se réalisera effectivement ».

De son côté la presse yougoslave de la Monarchie encourageait de toutes ses forces le mouvement de rapprochement. La censure en était réduite à interdire la sortie de la Monarchie des numéros qui rendaient simplement compte des discussions au Reichsrath. La gendarmerie intervenait pour empêcher les habitants de signer les listes d'adhésion à la déclaration yougoslave de Vienne du 30 mai 1917. Elle saisissait les listes de souscription pour l'érection du monument en l'honneur de Krek. Malgré cela, le 24 mars, la pétition des femmes slovènes en faveur de l'union yougoslave portait plus de 200 000 signatures et formait sept volumes qui furent remis en grande cérémonie, à Laybach, à l'abbé Korosec, président du club parlementaire yougoslave [1].

Le 15 mars, M. Trumbic fut reçu à Londres par M. Lloyd George à qui il remit une lettre autographe du prince héritier de Serbie. Le 20 mars, il eut une audience de M. Balfour au Foreign-Office. Au commencement d'avril, il partit pour Rome après s'être assuré qu'il recevrait du gouvernement italien un accueil qui ferait oublier les fâcheuses imputations lancées le 5 décembre 1915, à Montecitorio, contre les membres du Comité yougoslave par M. Boselli, le président du Conseil d'alors.

***

Préparé par l'accord de Londres, le Congrès de Rome fut précédé d'autres manifestations de sympathie échangées, à l'occasion de la Conférence socialiste interalliée, entre plusieurs députés italiens et des représentants yougoslaves. Il s'ouvrit sous les auspices les plus favorables. Le Comité yougoslave était représenté par M. Trumbic et huit de ses membres,

1. Aujourd'hui vice-président du ministère serbo-croate-slovène.

assistés de neuf députés du Parlement serbe appartenant à tous les partis. Afin de marquer la solidarité des Yougoslaves irrédimés et des Serbes du royaume libre, ces dix-huit personnages se constituèrent en délégation unique sous la présidence de M. Trumbic. Les Italiens étaient représentés par les sénateurs Ruffini et Albertini, les députés Barzilai, Martini, Torre, Canepa, Bevione, Federzoni, di Scalea, Arcà, Agnelli, di Cesaro, Tasca, Mazzolani et La Peqna. De France étaient venus MM. Franklin-Bouillon, président de la Commission des affaires extérieures de la Chambre des députés, Albert Thomas, député, Étienne Fournol, secrétaire du Comité parlementaire, Pierre de Quirielle, du *Journal des Débats* ; d'Angleterre, MM. Steed et Seton-Waston, et d'Amérique, M. Nelson Gay.

On élut comme président M. Ruffini; comme vice-présidents MM. Torre, Franklin-Bouillon, Steed, Gay, Bénès, secrétaire général du Comité tchéco-slovaque, Draghicesco, sénateur roumain, Zamorski et Trumbic ; comme secrétaire général M. Amendola.

La discussion se déroula du 8 au 10 avril, à huis clos. Elle fut animée, parfois véhémente, mais toujours courtoise. Le travail fut réparti entre plusieurs Commissions. Le 10 avril, en séance plénière, au Capitole, le Congrès vota à l'unanimité une longue résolution composée d'un exposé des motifs et de sept articles. Dans l'exposé des motifs on réclamait pour tous les peuples le droit de résister aux violences de l'impérialisme, on constatait que l'Autriche-Hongrie avait « pour but fondamental de sa politique la division et les conflits entre les nationalités comprises dans la Monarchie », et l'on déclarait que « seuls l'accord entre les peuples sujets et leur action commune pouvaient créer une nouvelle situation ». Cet accord et cette action ne devaient pas avoir seulement un objet politique, mais devaient survivre à la guerre et maintenir entre les peuples représentés à Rome une union fondée sur la confiance réciproque et la foi commune dans l'accomplissement d'une mission de progrès et de civilisation.

Les sept articles reproduisaient textuellement les quatre dernières clauses du pacte signé à Londres par MM. Trumbic

et Torre, c'est-à-dire les principes de l'accord italo-yougoslave, et presque mot pour mot les trois premières. Dans l'article II on ajoutait que la monarchie austro-hongroise était l'instrument de la domination germanique. L'article III était ainsi conçu : « 3° *Le Congrès reconnaît en conséquence la nécessité d'une lutte commune contre les oppresseurs communs jusqu'à ce que chacun de ces peuples ait atteint sa libération totale, son unité nationale complète et sa liberté.* » Après la lecture de cette résolution, saluée d'enthousiasmes applaudissements, plusieurs discours enflammés furent prononcés. Nous extrayons de celui de M. Trumbic les passages suivants :

Après une longue activité, le Comité yougoslave a obtenu des résultats politiques et militaires importants. Il a obtenu de tous les centres de nos émigrés d'Amérique et des Dominions britanniques le mandat explicite de les représenter dans la lutte pour la libération du joug étranger. Il a reçu des témoignages précis d'approbation et de confiance de tout notre peuple d'Autriche-Hongrie et a eu la satisfaction de voir que nos soldats yougoslaves se rendaient nombreux aux troupes alliées. Un grand nombre de ces prisonniers se sont engagés et ont combattu sur le front serbe et sur le front roumain. Une division yougoslave, composée de volontaires, combat aujourd'hui parmi les troupes serbes sur le front de Salonique ; une des brigades des divisions yougoslaves de la Dobroudja est en route pour Salonique. Elle fait le tour du monde à travers l'Extrême-Orient. D'autres troupes, retenues en Russie par les événements, partent rejoindre leurs frères dans les Balkans. Des volontaires yougoslaves des deux Amériques, qui ont déjà largement répondu à l'appel, arrivent continuellement pour renforcer les rangs de l'armée serbe si fortement réduite.

Il faut remarquer tout particulièrement qu'au Congrès d'aujourd'hui nous posons les premières bases d'une entente si nécessaire et si utile entre le peuple italien et le peuple yougoslave, entente qui ne doit pas se limiter au temps de la guerre, mais qui devra, plus concrète, loyale et intime, nécessairement continuer encore après la guerre. Nous sommes d'avis que toutes les controverses entre nos deux peuples devront être résolues sur la base des principes que nous avons déterminés, considérant que la solution pratique de ces controverses excède aujourd'hui notre compétence et doit attendre le moment de sa maturité ; et notamment dans la conviction que la préoccupation la plus grande de toutes aujourd'hui doit être d'atteindre la victoire sur l'ennemi commun.

Ces paroles furent accueillies aux cris de : « Vive la Yougoslavie ! »

De son côté, M. Ruffini, après avoir évoqué les temps où l'Italie subissait l'oppression de l'Autriche, rappela que Mazzini voulait que Rome se fît l'initiatrice des mouvements en faveur de l'indépendance, de la liberté et de la solidarité des nations. Il revendiqua pour son pays l'honneur de réaliser les desseins de son apôtre national.

Le lendemain matin les travaux du Congrès reçurent leur consécration au palais Braschi [1], de la bouche du président du Conseil. On attendait avec impatience une manifestation de la part du gouvernement italien à l'occasion du Congrès. On avait remarqué l'absence du ministre des affaires étrangères aux deux séances d'inauguration et de clôture. Si M. Sonnino y avait paru et prononcé des paroles d'encouragement, l'alliance italo-yougoslave eût été scellée. Mais M. Sonnino persistait à s'en tenir, dans son for intérieur, au traité de Londres. Malgré la gravité de la situation militaire, il s'obstinait dans une réserve hautaine vis-à-vis des Yougoslaves. Il ne paraissait pas plus persuadé qu'auparavant de la nécessité de détruire l'Autriche-Hongrie. Par contre, l'*Epoca*, journal récemment fondé à Rome et passant pour recevoir les inspirations du palais Braschi, témoignait une sympathie croissante aux Yougoslaves. En contraste avec le *Giornale d'Italia*, il secondait les efforts du *Corriere della Sera*. Il annonçait « une nouvelle politique de l'Italie » tendant à « susciter contre l'Autriche-Hongrie tous les soulèvements nationaux, toutes les luttes de race, toutes les antipathies de langue ». Il évoquait les souvenirs de 1848 et de 1866, l'idéal mazzinien et la diplomatie de Cavour. Il invitait le gouvernemnet italien à encourager, d'accord avec les hommes politiques et les publicistes français et anglais, les tentatives de rapprochement entre l'Italie et les peuples opprimés. On se demandait si M. Sonnino allait pouvoir continuer sa collaboration à M. Orlando.

La réception au palais Braschi des délégations ayant pris part au Congrès eut un caractère officiel. Elles furent présentées au président du Conseil par M. Ruffini. M. Orlando, qui avait à ses côtés M. Bissolati, prononça un véritable discours. Après avoir salué de paroles flatteuses les délégations et

1. Ministère de l'Intérieur.

rappelé ses discours du 12 février et du 4 mars au Parlement, il décrivit l'évolution provoquée dans les esprits par les événements de la guerre et affirma que nul peuple n'était plus et mieux disposé que le peuple italien à défendre la cause des nations opprimées. Il se plut à comparer l'histoire et les épreuves des Italiens et celles des peuples dont les représentants l'écoutaient. Puis il dit : « La conscience insurgée et déjà si vigoureuse des Slaves du Sud et des Roumains de Transylvanie a déjà ses héros et ses martyrs ; et voici vis-à-vis d'eux le cortège interminable de nos héros et de nos martyrs qui, à travers le temps et l'espace, viennent fraterniser sur le gibet, commun aux uns et aux autres, érigé par le bourreau commun. Pour vos nations, *être ou ne pas être* est actuellement l'inexorable dilemme. Il ne s'agit pas ici de prudentes subtilités, des habiles réserves empruntées aux diplomates, ni de discussions plus ou moins byzantines tandis que le Turc est aux portes (c'est là une figure de rhétorique, mais les Turcs figurent parmi nos ennemis) ; il faut avoir confiance et agir. »

Sans doute ce discours ne contenait aucune précision. M. Orlando préféra raconter plusieurs épisodes émouvants où le rôle des Slaves durant la guerre apparaissait sous l'aspect le plus glorieux et le plus propre à provoquer en leur faveur les ardentes sympathies de l'Italie. Il termina par ces mots : « A travers tous ces épisodes je vois comme s'élever et resplendir une croix qui synthétise toutes les peines et toutes les souffrances, qui symbolise le sacrifice et la mort. Mais sur cette croix est gravée la radieuse devise fatidique, la devise d'espérance et de foi : *in hoc signo vinces*. Et par ce signe, Messieurs, vous vaincrez. »

N'était-ce là que des mots? En tout cas, c'étaient d'éloquents encouragements adressés à des hommes qu'on traitait en collaborateurs et en amis. En ce qui concerne particulièrement les Yougoslaves, M. Orlando les reçut à part dans la même matinée et s'entretint avec eux plus d'une demi-heure avec une chaude expansion. Il insista sur l'identité des aspirations de l'Italie et des Slaves du Sud, sur la cause commune à ceux-ci et aux Alliés, sur la solidarité des peuples défendant leur indépendance. Il revint sur le même thème dans un entretien avec M. Pierre de Quirielle. Le collaborateur

du *Journal des Débats*, dans une lettre du 20 avril, rendit compte de cette entrevue en ces termes : « M. Orlando me redit ce qu'il avait dit à Londres à M. Trumbic, — dans cette entrevne qui a été le prélude de tout ce qui s'est passé depuis et qui a été de sa part une intervention personnelle et décisive dans l'arrangement des rapports entre Italiens et Yougoslaves. Le fameux traité de Londres? Oh ! c'est bien simple. Quand il a été négocié et conclu, il visait, d'après M. Orlando, une Autriche ennemie contre laquelle il était nécessaire pour l'Italie de prendre le plus de garanties possibles. Vis-à-vis d'un État yougoslave ami, la situation change, avec l'esprit. »

M. Trumbic reçut une marque spéciale d'estime. Il fut invité à visiter le front italien avec une délégation de volontaires yougoslaves qui avait assisté au Congrès. Accueilli avec une grande cordialité par le généralissime Diaz et le général Badoglio, il rapporta de cette visite l'impression qu'il s'était trouvé parmi de véritables alliés. Quelques jours plus tard, à l'occasion de la commémoration des patriotes croates, Zrinsjski et Frankopan, exécutés à Wiener-Neustadt le 30 avril 1671, par ordre de l'empereur Léopold Ier, l'entente italo-yougoslave reçut à son tour la consécration populaire. Le théâtre du Quirinal était bondé d'une foule où l'on voyait à la fois le peuple de Rome et le ministre Bissolati, les ambassadeurs et les ministres des pays alliés, les représentants de la presse de la péninsule et les Yougoslaves présents à Rome. Ce fut un curieux et bien significatif spectacle que l'éloge solennel successif dans un théâtre de Rome, par un député italien, M. Torre, et par un député dalmate, M. Trumbic, de deux martyrs croates, de deux représentants d'une race que des générations d'Italiens avaient détestée et sur laquelle les rédacteurs du *Giornale d'Italia* déversaient quotidiennement l'injure et la menace. M. Trumbic, qui parla en italien, fut applaudi frénétiquement. Au sortir du théâtre, il fut acclamé dans la rue.

*
* *

Ces diverses manifestations eurent un profond retentisse-

ment dans la péninsule. Le *Corriere della Sera* écrivit que les fondations d'une ère nouvelle venaient d'être jetées (numéro du 12 avril). D'après le grand journal milanais, les Yougoslaves venaient de rappeler à l'Italie que ses destins étaient indissolublement liés à une juste reconstitution politique et économique des territoires austro-balkaniques et que son intérêt vital lui commandait de travailler de toutes ses forces pour que ces territoires reçussent une attribution fondée sur le principe des nationalités. « Avec la Yougoslavie en particulier, concluait-il, l'Italie a en commun toutes les raisons essentielles de vie ; aussi devra-t-elle nouer finalement avec elle des rapports d'alliance intimes et permanents. » Le *Secolo* remarqua qu'il avait suffi aux Italiens et aux Yougoslaves de se voir et de s'expliquer pour tomber d'accord. Dans la *Gazzetta del Popolo*, le député Bevione constata que le pacte de Rome assurait à l'Italie le minimum que chaque Italien avait le droit d'exiger. Le *Messagero* s'exprima dans un sens analogue en déplorant que le faisceau formidable de peuples qui venait de se former n'eût pas été constitué dès les premières heures de la guerre. Le *Giornale d'Italia* lui-même se félicita des résultats obtenus. Il admit que la conciliation des intérêts italiens avec les intérêts yougoslaves revêtait une haute importance politique. Toutefois il considérait les Yougoslaves un peu comme des pupilles et laissait percer le désir de leur donner plutôt une tutelle que l'indépendance. « L'Italie, disait-il, apparaît aux nationalités opprimées par les Habsbourg comme leur protectrice naturelle. »

Au dehors, l'effet ne fut pas moindre. Il se répercuta dans les chancelleries et les Parlements. A Washington le secrétaire d'État, M. Lansing, publia officiellement les résolutions du Congrès de Rome et les communiqua aux missions des États-Unis à l'étranger dans une note où il exprimait la satisfaction du gouvernement américain au sujet de l'œuvre accomplie. Il exprima en même temps les vives sympathies de ce gouvernement pour les aspirations des Tchéco-Slovaqnes et des Yougoslaves. L'ambassadeur des États-Unis à Paris communiqua cette note au Comité yougoslave.

Le 22 mai, à la Chambre des Communes, à l'occasion de l'anniversaire de l'entrée en guerre de l'Italie, lord Robert

Cecil, sous-secrétaire d'État au Foreign-Office, prit acte dans les termes suivants de ce qui s'était passé à Rome :

Je salue tout particulièrement le récent Congrès de Rome qui a tant fait pour fortifier l'alliance dont nous faisons partie. Je crois que ce Congrès a une grande importance à cause de sa sagesse et de sa modération. Je crois qu'il est important par l'esprit de fraternité qui y a régné. Je le salue surtout parce qu'il a montré que le gouvernement italien, comme l'exprimait le discours du premier ministre italien (M. Orlando), reconnaît absolument que les principes au nom desquels le royaume d'Italie fut fondé ne s'appliquent pas seulement à des circonstances locales, mais doivent s'étendre aux relations internationales. L'Italie a montré qu'elle est prête à étendre aux Polonais, aux vaillants Tchéco-Slovaques, aux Roumains, et *last, but not least*, aux Yougoslaves, les principes sur lesquels était fondé son propre *Risorgimento*, et grâce auxquels elle peut encore marcher vers un avenir, plus grand que ne fut son passé. C'est une belle tâche, et ceux qui y ont collaboré peuvent être fiers de son accomplissement. Elle est sûrement bien accueillie par le gouverneemnt britannique, et, si j'ose placer ici une note personnelle, par moi-même en particulier. J'ai toujours pensé, et je le disais il y a dix-huit mois, qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les aspirations de l'Italie et celles de la Yougoslavie. Nous l'accueillons non seulement parce qu'elle est juste et sincère, non seulement parce qu'elle renforce la cordiale coopération des Alliés, mais parce qu'une fois de plus elle met en relief les principes pour lesquels nous menons cette guerre.

Le 3 juin, à l'issue d'une réunion tenue à Versailles, les trois présidents du Conseil de France, de Grande-Bretagne et d'Italie, publièrent la déclaration suivante : « Les gouvernements alliés ont pris note avec satisfaction de la déclaration faite par le secrétaire d'État des États-Unis et désirent s'y associer en exprimant leur plus vive sympathie pour les aspirations nationales des peuples tchéco-slovaques et yougoslaves vers la liberté. »

Le 11 juin, à la Chambre des Communes, en réponse à une question de M. Outhwaite sur la portée de la déclaration de Versailles, et notamment sur le point de savoir si la sympathie témoignée aux peuples en question « n'impliqnait que le transfert de ces peuples de la souveraineté de l'Autriche à celle de l'Italie, en conformité avec les revendications de l'Italie sur le littoral de l'Adriatique », Lord Robert Cecil répondit : « Il appartiendra aux peuples tchéco-slovaque et yougo-

slaves eux-mêmes de déterminer leur statut futur. Le gouvernement britannique reconnaît les nombreuses preuves de l'intensité de leur sentiment national données par ces peuples, et il constate cordialement l'assistance que les troupes tchécoslovaques et yougoslaves prêtent à la cause des Alliés. »

Le 16 juin, au moment où l'armée italienne repoussait victorieusement l'attaque des Austro-Hongrois contre les lignes de la Piave, M. Orlando renouvela solennellement devant la Chambre des députés la promesse que les Alliés, après la victoire, réaliseraient les aspirations des nations opprimées. Le 18 juin, M. Trumbic prit acte de cette nouvelle promesse dans une entrevue.

La politique inaugurée par M. Orlando, dit-il, provoque un enthousiasme général parmi nos peuples opprimés. M. Orlando a reconnu dans la monarchie austro-hongroise non seulement un ennemi séculaire de l'Italie, mais aussi un État dont les peuples sont en grande majorité les ennemis acharnés du pouvoir qui les opprime et, par là même, les alliés naturels de l'Entente et en premier lieu de l'Italie. Une politique ainsi comprise n'a pas seulement une valeur morale, mais de grands avantages pratiques. La poussée des peuples opprimés vers leur délivrance est si forte qu'elle engage l'Autriche dans une lutte extrêmement grave avec ses propres sujets, lutte dont les effets ne manquent pas de se produire soit sur le front, soit à l'arrière. Sur la Piave et sur la Brenta, l'Autriche n'a pu mettre en ligne que des troupes de nationalité presque uniquement allemande et magyare. Celles de race slave ou latine ne sauraient se battre pour sauver une Autriche qui persécute leurs nations... La dislocation de la monarchie des Habsbourg sera un coup décisif pour l'Allemagne elle-même. M. Orlando a compris la portée du problème austro-hongrois ; il s'est, avec une foi ardente, engagé dans une voie sûre, et il jouit de toute notre confiance.

Le 26 juin, la victoire définitive de la Piave fournit aux membres du Comité yougoslave présents à Rome une heureuse occasion d'échanger avec M. Orlando de nouvelles assurances d'amitié. En réponse à leurs félicitations, le président du Conseil dit ces paroles qui constituaient un engagement :

Cette manifestation a une valeur qui dépasse la portée immédiate d'une félicitation et d'un remerciement. Elle consacre, dans la joie

d'une victoire remportée par notre héroïque armée, cette politique que l'Italie consciente a inaugurée et dans laquelle elle est résolue à persévérer.

L'Italie ne devait pas, ne pouvait pas oublier le problème qui se pose aussi pour toutes les autres nations opprimées, elle qui, issue du principe des nationalités, est entrée dans cette terrible guerre sous la pensée sentimentale, irrésistible de la délivrance de ses propres fils encore sous le joug de l'Autriche, et de la conquête définitive de son unité nationale.

La délivrance des autres peuples lui offrait un champ d'action qui lui fut assigné jadis par son apôtre et prophète, Giusseppe Mazzini, et elle n'hésita pas à qualifier de providentiel le rôle qu'elle est appelée à y remplir.

Dans les grandes heures que j'ai vécues au front, quand, dans l'attente anxieuse, je ne pouvais donner aucun autre aliment à mon esprit, je relisais Mazzini. J'ai noté de lui certaines phrases qui mériteraient d'être gravées sur le fronton du temple dans lequel les peuples enfin libres célébreront la victoire.

Écoutez : « La nation qui deviendra, par sa sagesse intellectuelle et par l'énergie de sa volonté, le centre du mouvement en faveur des nations opprimées, sera, pour bien des siècles, l'initiatrice des progrès de l'humanité... Le véritable objectif de la vie internationale de l'Italie, le chemin qui la conduira plus sûrement à sa grandeur future, se trouve plus haut, là où s'agite aujourd'hui le problème européen le plus vital. Il se trouve dans la fraternité avec le vaste et puissant élément appelé à introduire des idées nouvelles dans la communion des peuples, ou à troubler cette communion par de longues guerres et de grands périls si, par une défiance inconsidérée, on le laisse s'égarer. Il se trouve, en un mot, dans l'alliance avec la famille slave... »

Ceci, Messieurs, a été pensé et écrit par Mazzini en 1871. Nous vivons en pleine réalisation de cette prophétie, et à son entière réalisation nous avons donné notre volonté, notre concours. Nous sommes résolus à marcher jusqu'à la fin dans cette voie que nous avons choisie.

Le 17 août, M. Trumbic se rendit de nouveau au front italien et fut reçu en audience particulière par le roi Victor-Emmanuel III.

***

Dans l'idée de ses promoteurs, le Congrès de Rome n'était qu'un commencement. Il devait être suivi quelques semaines plus tard, à Paris, d'un autre Congrès où les résolutions de Rome auraient été traduites en engagements précis. Mais les mois de juin, de juillet et d'août s'écoulèrent sans que les

convocations officielles fussent lancées. A Paris, le Comité parlementaire d'action à l'étranger, qui était chargé des arrangements préparatoires, se tenait prêt. Le gouvernement français se disait bien disposé. Les « Conseils nationaux » des pays intéressés n'attendaient qu'un signe pour accourir. Les hommes politiques et les publicistes qui avaient entrepris de réaliser l'accord entre les nationalités faisaient démarches sur démarches pour obtenir du Quai d'Orsay l'autorisation de convoquer les congressistes. On promettait toujours de donner l'autorisation, on se montrait plein de bonne volonté, on fixait même une date prochaine. Puis on priait d'ajourner la convocation à quelques semaines plus tard. On arriva ainsi au mois de septembre. L'offensive victorieuse des Alliés sur tout le front français se développait dans des conditions de plus en plus encourageantes. L'offensive sur le front balkanique était imminente. On comptait que, d'un jour à l'autre, le général Diaz allait jeter les troupes italiennes contre l'armée austro-hongroise démoralisée et désorganisée. Il était de plus en plus urgent de régler les questions pendantes entre les nationalités. En effet, si on les laissait en suspens et si la victoire survenait, des faits, des occupations s'accompliraient qui rendraient singulièrement difficiles les attributions officielles de territoires.

L'*Epoca* écrivait, le 15 juillet : « Malheur à nous si les peuples dont nous nous sommes miraculeusement rapprochés devaient croire que la victoire pût jamais raviver ce qu'il y a de plus désuet dans notre tradition diplomatique, de plus égoïste dans notre nationalisme ! »

La raison de ces ajournements successifs résidait à la Consulta. M. Sonnino, qui s'était abstenu de paraître et de parler au Congrès de Rome, s'opposait à ce que les principes posés alors reçussent une application pratique. Il refusait absolument de prendre ou de laisser prendre par le gouvernement dont il faisait partie des engagements positifs. Il ne voulait même pas que des résolutions pratiques fussent votées sous les auspices du gouvernement français, car, si celui-ci les avait endossées, le traité de Londres aurait reçu une atteinte irréparable. M. Orlando passait au contraire pour favorable au Congrès. Quelques personnes n'étaient pas

éloignées de croire qu'il jouait double jeu, souriant publiquement aux Yougoslaves et s'entendant secrètement avec M. Sonnino afin de réserver l'avenir. Des bruits de crise ministérielle couraient à Rome. A Paris et à Londres on désirait vivement que du moins le Comité national yougoslave fût reconnu. Ce désir était encore plus ardent en Amérique d'où les adhésions enthousiates affluaient à l'adresse de M. Trumbic. La trace des conflits d'idées dans le gouvernement et dans l'opinion se retrouve dans les polémiques de la presse. Le *Corriere della Sera* se distingua par une longue suite d'articles aussi brillamment écrits que fortement pensés. Il fut imité par le *Messagero*, le *Secolo*, l'*Epoca*, le *Popolo d'Italia* et plusieurs confrères de moindre importance, tandis que le *Giornale d'Italia* menait campagne en sens contraire avec le *Resto del Carlino* de Bologne, qui reprenait les anciennes thèses impérialistes de l'*Idea Nazionale*, avec le *Tempo*, nouveau journal romain placé sous la même direction que le *Resto del Carlino*, et la presse giolitienne désireuse avant tout d'embarrasser le ministère. La discussion fut d'autant plus âpre qu'à cette époque le Cabinet de Vienne s'efforçait d'engager des négociations de paix avec les puissances occidentales.

Dans le *Corriere della Sera* du 18 août, M. Amendola posa la question de cette façon :

M. Orlando s'était mis à la tête du mouvement qui a imposé en Italie et au dehors la politique des nationalités. Mais la politique de son gouvernement ne coïncide pas avec sa politique personnelle. L'équivoque surgit de nouveau et à propos de mouvements nationaux qui n'ont aucun point d'interférence avec quelqu'une de nos revendications et qui n'apparaissent incompatibles qu'avec une seule chose au monde, l'Autriche-Hongrie. M. Pichon a communiqué à ses collègues d'Angleterre et d'Italie sa reconnaissance formelle du Conseil national tchéco-slovaque et il a obtenu l'adhésion explicite de M. Balfour, mais non celle de M. Sonnino. Il y a d'autres faits petits et grands, notamment les retards et difficultés dans la constitution des légions de volontaires des nationalités opprimées. M. Orlando est et doit se sentir responsable de toute la situation. Il sait qu'il s'agit pour l'Italie de vouloir ou de ne pas vouloir une action collective et intégrale de toutes les forces hostiles à l'existence de l'Autriche-Hongrie et que, si elle fait preuve d'austrophilie et légitime ainsi celle des Alliés, l'autorité de sa parole sera très réduite au Congrès de la

paix. M. Orlando veut-il que son gouvernement ressemble à une barque sans gouvernail? La présence de deux timoniers peut, en effet, équivaloir en ce cas à l'absence de gouvernail.

Le lendemain, le *Giornale d'Italia* répondit :

M. Sonnino et M. Orlando sont parfaitement d'accord pour considérer avec une extrême sympathie les efforts vers l'indépendance des nationalités opprimées par les Habsbourg. Celles-ci doivent coopérer, avec cet héroïsme dont fait preuve la Bohême, à l'œuvre de libération pour laquelle l'Italie a prodigué le sang de sa propre jeunesse. Et l'Italie, lorsque sa victoire aura sonné, ne sera ni intransigeante, ni avare, ni excessive et saura concilier ses intérêts vitaux avec ceux des autres peuples de l'Italie. Que veut-on de plus? Des précisions de caractère territorial? Mais les agitateurs qui soutiennent dans les pays de l'Entente la cause des Slovènes, des Croates et des Serbes en fournissent-ils? Non, puisque, même, ils sont d'avis qu'il ne faut pas pour le moment aborder, parce que trop délicat, le problème territorial [1]. Alors? Ces précisions territoriales est-ce à l'Italie seulement de les apporter? Est-ce à elle seule qu'il revient de faire des renonciations qui ne pourraient être qu'au bénéfice de l'Autriche-Hongrie et qui n'auraient point de correspondance de la part, nous ne disons pas d'États capables de traiter, mais même de la part des simples comités d'agitation yougoslaves?

Le raisonnement est clair : M. Sonnino s'accroche au pacte de Londres et se réserve de négocier, après la victoire, directement avec les Slaves, en tête à tête, hors la présence des Alliés. Il considère et traite les Slaves du Sud comme des agitateurs, non comme des amis ou des auxiliaires. Plus franc et plus prévoyant, le *Corriere della Sera* observe que le pacte de Londres offre des garanties illusoires, car l'Amérique ne l'a pas reconnu : « L'Amérique n'est liée par aucun pacte, ni avec nous, ni avec nos alliés. Nous sommes donc dans la nécessité de faire reconnaître la justice de notre cause par le puissant allié qui nous a sauvés des conséquences de la défection russe (23 août). » Dans le *Popolo d'Italia*, M. Mussolini invite le gouvernement à choisir : il faut, dit-il, être avec Metternich ou avec Mazzini.

L'opposition entre les deux points de vue était si nette et la contradiction des idées prêtées aux deux ministres par

1. Affirmation contestable. Les objections contre la fixation des frontières venaient des tiers qui redoutaient à cette occasion une rupture des pourparlers.

leurs interprètes habituels si flagrante que, le 26 août, le *Giornale d'Italia* crut devoir publier une note déclarant que les bruits relatifs à une divergence de vues entre MM. Orlando et Sonnino étaient dénués de fondement et que la politique étrangère de l'Italie s'inspirait des deux principes suivants :

1° Favoriser le mouvement des nationalités opprimées par l'Autriche ; 2° ne pas porter atteinte à l'aspiration nationale italienne par des renonciations que l'opinion publique ne comprendrait point. « Sur ces deux points, ajoutait le *Giornale d'Italia*, l'accord est complet entre le président du Conseil et le ministre des affaires étrangères. Leur politique est nette et ferme. Ils en poursuivront la réalisation sans s'arrêter aux difficultés de détail auxquelles ils sont exposés à se heurter. » Cependant cette déclaration ne mit fin ni à la controverse publique, ni au trouble dans les esprits. Le *Corriere della Sera* peignait la situation en traits prophétiques :

Nous sommes de ceux qui ont prêté à M. Sonnino le plus solide appui lorsque nous craignions que sa chute compromît la cause de la guerre. Mais aujourd'hui la conception même que notre ministre des affaires étrangères a du futur équilibre européen crée un danger. Notre cause peut sembler aux Alliés, et particulièrement à l'Amérique, moins digne de triomphe, moins digne de recevoir, au cours de la lutte et lors des négociations de la paix, l'appui nécessaire. Nous ne manquons pas de respect envers M. Sonnino, lorsque nous combattons loyalement ses conceptions. D'ailleurs, le ministre des affaires étrangères nous paraît moins fautif que le président du Conseil. Car M. Orlando voit la vraie route à suivre ; mais, pour des raisons qui nous échappent, ou sur lesquelles nous ne voulons pas insister aujourd'hui, il hésite à s'y engager ; il conserve l'illusion de trouver, avec les ressources de son tempérament facile aux transactions, peu enclin aux résolutions audacieuses, le moyen de résoudre, au jour le jour, les difficultés qui se présentent. Travail excessif, et qui donnerait bien d'autres fruits, s'il était consacré à un plus noble but ; travail stérile à tout le moins, car il ne nous assure des bénéfices ni de l'une ni de l'autre politique.

Vers la fin de septembre, plusieurs conseils des ministres se tinrent coup sur coup à Rome. On crut un jour que M. Sonnino était démissionnaire. C'était une erreur. Le 25 septembre, l'agence Stefani et l'agence Havas publièrent la note suivante émanant du Cabinet de Rome :

Conformément à la décision prise par le Conseil des ministres le 8 septembre, le gouvernement italien a informé les gouvernements alliés qu'il considère le mouvement des peuples yougoslaves pour la déclaration de leur indépendance et leur constitution en État libre comme étant en harmonie avec les principes pour lesquels les Alliés combattent, ainsi qu'avec les buts d'une paix juste et durable.

Les gouvernements alliés ont répondu en prenant acte avec satisfaction de la déclaration faite par le gouvernement italien.

Cette déclaration semblait à la fois rétablir l'accord entre MM. Orlando et Sonnino et sceller l'accord entre le Cabinet de Rome et les Cabinets alliés. Mais ce n'était qu'une apparence. En allant au fond des choses on constatait que M. Sonnino admettait seulement le droit des Croates et des Slovènes de s'unir à la Serbie. Il ne reconnaissait pas le Comité yougoslave. Il n'envisageait pas la revision du traité de Londres. Il consentait à la constitution d'un État yougoslave, mais il se réservait d'en fixer les limites. C'était beaucoup pour lui. Ce n'était pas assez pour le succès d'une politique. C'est ce qu'aperçut tout de suite le *Corriere della Sera*. Tout en se félicitant de la décision prise, il remarqua que la suite exigeait de la foi, de la ferveur, de la résolution, de l'idéalité, de la conviction, de l'abondance de cœur, et le blanc marquant ensuite la place de quatre lignes censurées indiquait suffisamment qu'il doutait que les ministres au pouvoir fussent doués de toutes ces qualités. M. Trumbic, il est vrai, s'empressa de remercier M. Orlando en qualifiant la décision du gouvernement italien « d'événement historique qui marque le début d'une ère nouvelle dans les rapports entre les deux peuples ». Hélas ! c'était la seconde fois en six mois qu'on célébrait l'aurore d'une ère nouvelle. Mais à peine les premières lueurs du jour illuminaient-elles le ciel que de sombres nuées obscurcissaient l'horizon.

***

Le premier nuage s'étendit sur le ciel parisien. Encouragés par la déclaration du 25 septembre, le Comité italien présidé

par le sénateur Ruffini, le Comité britannique présidé par le député Mackinner et le Comité français présidé par M. Franklin-Bouillon se mirent d'accord pour fixer au 15 octobre la réunion à Paris du « Congrès des nations de l'Europe centrale (Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Yougoslavie) ». Le règlement du Congrès fut communiqué à ses futurs membres. Puis le silence se fit. Les événements militaires absorbèrent toutes les préoccupations. Le 29 septembre la Bulgarie avait capitulé. Le 30 octobre, la Turquie était acculée à la même extrémité. Dans la seconde partie d'octobre le front autrichien s'effondrait et, le 7 novembre, les généraux de Charles Ier signaient un armistice qui allait être presque immédiatement suivi de la dislocation totale de la monarchie des Habsbourg. Le 11 novembre, l'Allemagne enfin capitulait à son tour. Le bruit des légions alliées victorieuses foulant le sol ennemi et les acclamations qui saluaient partout les vainqueurs couvraient la voix des importuns qui suppliaient les gouvernements de régler les questions de nationalités avant que l'enivrement du triomphe réveillât les passions impérialistes assoupies pendant la période des angoisses.

A défaut de Congrès, le Comité de Paris réunit à huis clos les quatre Conseils et Comités nationaux qui s'étaient déjà rencontrés à Rome. Ils votèrent les résolutions suivantes :

Les circonstances et la rapidité des événements n'ont pas permis que le Congrès de Paris, qui devait étudier l'organisation politique de l'Europe centrale, pût être tenu.

Les quatre Conseils et Comités nationaux recherchaient depuis longtemps, dans des conférences communes tenues à Paris, les conditions de l'organisation pacifique et durable de l'Europe centrale : ils déclarent que c'est seulement dans l'accord permanent des quatre nations polonaise, roumaine, tchéco-slovaque et yougoslave qu'elle peut être réalisée. Aucune difficulté ne devra faire échec à ce principe qui dominera toute leur politique. Des accords économiques soutiendront et favoriseront l'accord politique.

Au moment où les quatre nations se libérant entièrement de la domination allemande et austro-hongroise retrouvent leur souveraineté reconnue par les démocraties d'Occident et la grande démocratie américaine, où elles resserrent encore avec ces démocraties leurs liens séculaires et leurs relations morales et intellectuelles, les quatre Conseils nationaux, dont les patries viennent de conquérir l'indépen-

dance par la fermeté de l'esprit national, déclarent qu'ils sont pénétrés du sentiment profond des nécessités internationales ;

Qu'ils ne conçoivent pas le droit souverain des nationalités sans son corollaire nécessaire, le droit des minorités ;

Que la collaboration des nations polonaise, roumaine, tchéco-slovaque et yougoslave, fortifiée par les événements récents, doit persister dans la paix et assurer dans l'Europe centrale un régime d'équité entre les nations, sans recherche d'hégémonie matérielle, qu'enfin les quatre nations veulent garantir à chaque peuple son libre développement national.

Ce fut le dernier effort de conciliation. Il s'amortit au milieu d'une indifférence presque générale. Tandis que les négociateurs rentraient dans le silence, les troupes italiennes occupaient, en vertu des armistices du 7 et du 11 novembre, les territoires que lui attribuait le traité de Londres. Elles s'installaient tout le long des côtes de l'Adriatique, en Carniole, en Carinthie. Elles agissaient comme si elles ne devaient jamais s'en aller et les Italiens se persuadèrent chaque jour davantage qu'elles ne devaient plus s'en aller. Le Cabinet de Rome ne fit pas un geste, ne dit pas un mot pour rectifier cette idée. Des incidents survinrent et le conflit naquit. Des compliments, des assurances d'amitié et des espoirs échangés depuis le commencement de l'année, on passa aux protestations, aux récriminations, aux menaces et même aux coups.

Tels sont les débuts du conflit adriatique qui a failli provoquer, à la fin d'avril, la rupture de la Conférence de la paix.

AUGUSTE GAUVAIN

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LE VOL DE LA MARSEILLAISE,
par **Edmond Rostand**.

Ce volume comprend les vers écrits par le grand poète pendant la guerre et qui tous s'y rapportent de façon directe ou détournée. La publication de cette œuvre lyrique, digne de l'œuvre théâtrale à laquelle elle sert de couronnement, avivera les regrets de tous ceux qui aiment la poésie, et leur fera mieux sentir ce qu'elle a perdu en perdant Edmond Rostand. Il y a dans ces poèmes des richesses de sensibilité ou de fantaisie qui surprennent même chez l'auteur de *Cyrano*. Parfois au théâtre la nécessité de l'effet scénique à produire, la marche du dialogue, le mouvement de la pièce empêchent le poète de s'abandonner entièrement à son inspiration ; ici cette inspiration est libre, et, servie par une virtuosité prodigieuse, elle atteint à une qualité d'émotion ou de charme particulièrement rare. Il faudra, pour bien apprécier Rostand lyrique, avoir lu *le Vol de la Marseillaise*.

DANS LA MÊLÉE,
par **Émile Vandervelde**.

On connaît le rôle joué pendant la guerre par M. Vandervelde. Sans rien abandonner de ses convictions, le tribun du socialisme belge a mis son esprit organisateur et son éloquence au service de la cause de la Belgique. Dans ces articles écrits de 1916 à 1918 il conte avec émotion ses impressions du front, explique et défend contre de fausses interprétations la doctrine de la guerre du droit, et montre que les peuples de l'Entente doivent puiser dans l'idéal démocratique la force de battre l'Allemagne impérialiste. Tous ceux qui n'oublient pas que notre victoire, acquise par tant de sacrifices, doit appartenir à des hommes libres, liront avec sympathie l'ouvrage de M. Vandervelde.

BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS,
par **Paul Fort**.

En sa préface, M. Paul Fort raille le dessein de faire tenir dans un titre toute la substance littéraire d'un long poème. Celui qu'il a choisi pour le nouveau volume des *Ballades françaises* ne donne en effet qu'une brève indication des personnages autour desquels sa riche imagination s'est donné libre carrière : l'amie en qui sourit le présent, la noble et toujours radieuse figure de Jeanne d'Arc, le spectre de Gilles de Retz, farouche guerrier et atroce dilettante, guident tour à tour ses rêveries. Entrelaçant le réel et le légendaire, Paul Fort a écrit une sorte de roman poétique : tantôt il traduit en images gracieuses les aurores du pays de Retz, tantôt il évoque en larges visions les scènes de l'épopée de Jeanne d'Arc ou la sombre magie de son compagnon. Dans tout le recueil il y a une verve souvent malicieuse et une invention lyrique inépuisable.

DEMAIN,
par **Lysis**.

Si, comme on l'a dit fortement ici, « la politique reprend ses droits », l'attention du public ira aux programmes des partis qui se constituent comme aux anciens qui cherchent à vivifier leurs formules. Le théoricien notoire, dissimulé sous le pseudonyme de Lysis, a condensé en formules brèves les articles d'un nouveau Credo inspiré par la haine des politiciens au pouvoir qu'il dénonce unanimement comme des parasites malfaisants. Il préconise des réformes gouvernementales et administratives qui méritent l'examen ; leur principe commun semble être le désir de conjurer l'esprit révolutionnaire et d'assurer la sécurité de l'actuelle répartition des richesses.

L'EUROPE DÉVASTÉE,
par **Wilhelm Muehlon**.

Ce sont les notes — souvent étendues — prises pendant les premiers mois de la guerre par le docteur Muehlon, le directeur des usines Krupp, dont les révélations parues l'an passé sur les origines du conflit ont fait grand bruit et resteront comme un document important dans le dossier des responsabilités allemandes. Consignant dans son journal les événements diplomatiques et militaires et les bruits que faisait circuler autour de lui une opinion orgueilleuse et surexcitée, le docteur Muehlon gardait toute sa liberté d'esprit pour les juger. Dès 1914, il avait réfuté les doctrines officielles de l'Allemagne et percé les erreurs et les mensonges par lesquels son gouvernement cherchait par exemple à justifier la violation de la Belgique ou les atrocités qu'il laissait commettre. Le volume est riche en vues politiques clairvoyantes, exposées avec une sincérité et une hardiesse dont peu d'écrivains allemands ont donné l'exemple.

CÉSAR NAPOLÉON GAILLARD A LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE,
par **Jean Farmer**.

C'est l'histoire d'un jeune homme aventureux qui, léger d'argent, mais gonflé d'espoirs, part pour la conquête de l'Amérique, où il ambitionne d'avoir un jour sa place parmi les « Quatre-Cents ». La lecture en est amusante, non seulement à cause de la verve avec laquelle les avatars successifs du héros nous sont contés, mais aussi parce qu'ils servent de prétexte à des *sketches*, à des tableaux de mœurs yankees pleins d'humour et de pittoresque. Comme en une série de films bien machinés on y voit défiler la vie américaine. Et ce livre est à la fois d'un humoriste et d'un observateur.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.